LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS

FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

LEARNING AND LABOR

808.8
M519

Rare Book & Special
Collections Library

F-2-2. L. 1,50

MÉMOIRES

LITTÉRAIRES.

MEMOIRES LITTÉRAIRES,

CONTENANT DES REFLEXIONS

ſur l'Origine des Nations, tirées de leur langage ; pluſieurs Diſſertations ſur la Pierre Philoſophale, ſur la Nature & les Propriétés des différentes Eaux, & Fontaines brûlantes, &c. Avec des Remarques Critiques & Phyſiques ſur l'Hiſtoire naturelle, ſur la Médecine & la Géographie, & les moyens de multiplier le Bled, & d'améliorer les Terres.

TRADUITS DE L'ANGLOIS.

A PARIS,

Chez ANDRÉ CAILLEAU, Libraire,
Rue S. Jacques, à S. André.

M D C C L.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

808.8
M519

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Mémoires Littéraires sur différens sujets de Physique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Histoire naturelle, &c.* Traduits de l'Anglois. Fait ce 13 Mars 1749.

Signé, MALOUIN.

547486

GAVAGNA LIBRARY

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé ANDRE' CAILLEAU, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre, *Mémoires Littéraires sur différents sujets de Physique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Histoire naturelle, &c.* Traduits de l'Anglois, S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs Volumes & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre

obéiſſance; A la charge, que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Régiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon Papier & beaux caractéres, conformement à la Feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſerit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité deſdites Préſentes, du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles,

tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre Permiſſion; & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre-Normande, & Lettres à ce contraire; Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris, le quatorziéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quarante-neuf, & de notre Regne le trente-quatriéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 194. *fol.* 181. *conformement aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le* 27. *Juin* 1749.

Signé, G. CAVELIER, Syndic.

PRÉFACE.

JE présente au Public la Traduction de ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéressant dans les Mémoires Littéraires publiez en différens endroits de l'Allemagne & du Nord ; & mon entreprise est suffisamment justifiée par la variété des matiéres qu'ils renferment, la réputation qu'ils ont acquise chez les Savans, & l'ignorance où sont la plûpart des Lecteurs de la

Langue dans laquelle plusieurs ont été écrits.

Cet Ouvrage renferme non-ſeulement les Mémoires qui ont été publiez par Volumes, mais encore pluſieurs Diſſertations Académiques qui n'ont paru que par feuilles détachées, & qui peut-être euſſent été perduës pour les Savans, ſi l'on n'avoit pris ſoin de les raſſembler. Je dois quelques-uns de ces Mémoires, entr'autres les Diſſertations ſur la Pierre Philoſophale, le Camphre, l'Ambre & les Sels Métalliques à pluſieurs Perſonnes de diſtinction, qui non contentes d'encourager mon travail, ont en-

core bien voulu me faire part des tréſors qu'elles poſſédoient.

Je n'ai retranché aucune des circonſtances eſſentielles à mon ſujet, ſi l'on en excepte les préambules, les Epîtres dédicatoires, les Complimens, &c. & je ſuis aſſuré que leurs Auteurs en agiroient de même s'ils publioient de nouveau leurs Ouvrages.

J'avois d'abord réſolu de ranger mes matiéres par Claſſes générales, mais j'ai eu des raiſons pour ne point le faire. Cependant pour prévenir toute objection ſur ce ſujet, j'ai joint à ce Livre une Table particuliere dans

laquelle les matiéres ſont diſpoſées par Claſſes & rangées par ordre Alphabétique. Peut-être la méthode que j'ai ſuivie ſera-t'elle plus du goût des Lecteurs qui aiment une variété *ſans Art*.

Je cite les noms des Auteurs tels qu'on les trouve ordinairement en Anglois, quant aux * autres, je les laiſſe en Latin, perſuadé que c'eſt la meilleure maniere de les faire connoître aux Savans.

* Il faut laiſſer les noms tels qu'ils ſont dans la langue du pays de ceux qui les portent; autrement on déguiſe leurs noms, comme celui de Duchefne par *Quercetanus*, &c.

Si le Public goûte ce premier Volume, je donnerai les autres inceſſamment, & j'oſe lui promettre qu'il ne les trouvera ni moins curieux ni moins inſtructifs.

MEMOIRES

MÉMOIRES
LITTÉRAIRES
SUR DIFFERENS SUJETS
de Physique, de Mathématique, de Chymie, de Médecine, de Géographie, d'Agriculture, d'Histoire naturelle, &c.

NOUVELLES EXPERIENCES faites en Silésie sur les moyens d'augmenter ou de multiplier le Bled.

L'Agriculture perfectionnée.

ON ne s'est jamais si attaché à exalter les facultés des Végétaux, que depuis quelques années, & les expériences qu'on a faites pour améliorer, & surtout pour augmenter leur produit sont si intéres-

ſantes, que j'ai cru rendre un ſervice conſidérable au Public de lui communiquer celle qu'on a faites à ce ſujet en Siléſie.

Premiere Expérience.

Recueillez l'eau noire & ſale qui s'écoule du fumier qu'on laiſſe expoſé à l'air & à la pluye dans les Fermes, & conſervez la dans des foſſes creuſées tout auprès. Cette eau eſt la ſubſtance la plus pure du fumier, & fournit aux Végétaux une nourriture ſupérieure à tout ce qu'on peut imaginer, quoiqu'on la laiſſe ordinairement perdre. 2°. Ramaſſez de l'urine humaine, & laiſſez-là corrompre en la faiſant auparavant évaporer ſur le feu. 3°. Mêlez ces deux liqueurs enſemble, & mettez les en digeſtion ſur le feu dans un vaiſſeau de cuivre. 4°. Faites tremper le grain que vous voulez ſemer dans cette liqueur pendant quatre jours & quatre nuits & ſemez le enſuite : vous aurez une moiſſon des plus abondantes, & vous ne ſerez jamais obligés d'enfumer vos terres.

Si l'on met tremper un demi picotin de froment dans du sang de taureau pendant deux fois vingt-quatre heures, & qu'on le seme après l'avoir laissé secher, on aura des épis extrêmement nourris.

Seconde Expérience.

Le D. *Hermans* est l'Auteur de l'Expérience suivante. 1°. Prenez au tems de la semaille sur chaque boisseau de froment, environ un demi picotin de bled mesure d'Angleterre, & faites en une bonne lessive. 2°. Prenez un demi quarteron de fiente de brebis cuite avec la lessive précédente, ou exprimée dedans. & 3°. Faites y dissoudre trois ou quatre livres de salpêtre. 4°. Jettez dans cette liqueur un boisseau de froment nouveau & bien mondé, &. 5°. Laissez l'y tremper durant huit heures. 6°. Mettez le sécher dans un grenier aëré & à l'abri du Soleil. 7°. Réïterez une seconde fois cette opération, & semez votre grain, vous le verrez pousser au bout de trois jours. Plus le sol est maigre & sa-

Troisiéme Expérience.

bloneux, & mieux l'expérience réussit; mais le grain doit être clair semé. Il n'est pas besoin non plus de le fumer, ce qui rend cette méthode extrêmement avantageuse dans les pays où le bétail est rare; ajoutez à cela qu'il faut moitié moins de bled, vû que chaque grain donne souvent jusqu'à dix ou douze épis & même plus.

Succès de cette Expérience.

Le succès de cette méthode fut tel en 1715, qu'un boisseau de froment semé dans un mauvais terrain me donna 8 $\frac{3}{4}$, ce qui est une augmentation extraordinaire. Elle a cela d'avantageux encore qu'elle garantit le bled de la nielle, & de la moisissure.

Liqueur propre à faciliter la végétation. Quatriéme Expérience.

Le Mort est l'Auteur de la liqueur végétable suivante.

Prenez de la fleur de farine de froment & de semence de lin dont on a exprimé l'huile, 10 livres, de raclure de corne de cheval, 20 livres, de la cendre de bois, 40 livres, de la chaux vive, 10 livres, d'excrement humain desseché, 80

livres, du marc d'huile de lin, 15 livres, & autant d'urine qu'il en faut pour réduire le tout en consistance de gruau. Mettez tous ces ingrédiens ensemble dans un tonneau au mois d'Octobre, & laissez les reposer pendant l'Hyver en les remuant tous les jours avec un bâton jusqu'à ce qu'ils cessent de fermenter. Mettez une partie de cette composition sur 150 d'eau de pluie, recueillie au mois de Mars, & mettez y tremper votre grain. Cette Expérience est fort avantageuse; mais comme elle est extrêmement pénible, il faut mieux employer la suivante.

Cinquiéme Expérience.

Prenez 10 livres de sel gemme, & 5 livres de chaux vive, mettez les calciner dans un fourneau de terre glaise, & mêlez les ensuite avec du vieux fumier; laissez les reposer à couvert durant un Hyver & un Eté, en les arrosant de tems en tems avec de l'urine humaine. Prenez ensuite 20 livres de cette matiere, & 10 livres de cendre

ordinaire, & mêlez les ensemble dans un sceau d'eau de pluye.

Succès de cette Expérience.

Un boisseau de froment qu'on avoit mis tremper dans la liqueur précédente, & qu'on avoit semé dans un terrain qui n'avoit point reposé de trois années, en a donné cinq; un boisseau & demi d'avoine en a donné dix. Les graines potageres ne réussissent point en Silésie, & ne résistent pas long-tems au froid lorsqu'on les fait tremper de la maniere qu'on vient de dire; il vaut donc mieux les arroser avec cette liqueur dès qu'elles commencent à pousser. On rend par-là les fruits plus beaux & plus savoureux, & les arbres infiniment plus fertiles; mais j'ai observé que lorsqu'on cesse de les arroser l'année suivante, le fruit dégénere infailliblement.

Sixiéme Expérience.

Un terrain maigre, sabloneux & stérile dans lequel on répandit de la potasse en 1715, donna la premiere année 18 boisseaux d'orge pour un qu'on y avoit semé; on y sema du froment l'année sui-

vante, & l'on eut une très-riche moiſſon. Les terrains ainſi préparés conſervent leur bonté durant pluſieurs années, & l'on ſe ſert aujourd'hui avantageuſement en Siléſie des cendres des ſavonnieres que l'on jettoit autrefois comme inutiles. Rien ne prouve mieux la vertu extraordinaire que poſſedent les parties putréfiées des animaux que la fameuſe liqueur de *Vallemont*, (*a*) qui eſt faite avec des os, de la raclure de peau, des cornes & des ſabots putréfiés. Les Habitans de Breſlaw ſe ſervent encore aujourd'hui avec ſuccès de la raclure de corne qu'on trouve chez les Faiſeurs de peignes. On peut voir dans les *Mélanges des Curieux de la Nature*, (*b*) & dans une Diſſertation imprimée à *Wittembereg* en 1695, ſous le titre de *Pane Lucrando* la maniere dont on peut faire croître

(*a*) Curioſitez de la Nature, pag. 157. ſuiv.

(b) *Dec.* 1. *Ann.* 2. *obſ.* 112. *pag.* 185. *ſeq.*

les grains avec l'eau qui s'écoule de la fiante des chevaux toute pure, ou en les semant avec de la paille hachée, aussi-bien que l'utilité dont l'eau de la mer, ou les cendres des plantes mêlées avec du sable de mer peuvent être en Angleterre pour cet effet.

On doit varier ces traitemens selon la différence des terrains.

On doit avoir égard dans toutes ces Expériences aux différentes qualités des terrains qu'on cultive; les uns ayant besoin de principes salins, d'autre de principes sulphureux & d'autres enfin de repos.

NOUVELLE METHODE

De guérir la Goute par le Sieur Conrad Barthold Behrens.

CETTE méthode de guérir la Goute a eu tout le succès possible pendant plusieurs années, & le fameux *Zimmermann*, Conseiller Privé de l'Empereur, qui s'en est servi le prémier, l'a rendue si fameuse, que plusieurs autres Grands hommes se sont rendus à son exemple, & l'ont employée avec le même succès, malgré l'ennui qui en est inséparable. Elle consiste dans une décoction de *Gayac*, de *Sarse-Pareille*, & de racine d'*Esquine*, à laquelle on ajoute une certaine quantité de *Polypode* & d'*Hermodacte*; & l'on fait bouillir le tout dans deux fois autant d'eau que de vin. On boit cette décoction à grands traits, sçavoir vingt-quatre livres dans l'espace de trois jours, & le

Remede pour la goute.

malade ne manque jamais de recouvrer la ſanté.

Spécifique dans cette maladie.

Cet effet qui eſt toujours le même malgré la différence des tempéramens & des circonſtances, m'a fait ranger * cette décoction au rang des ſpécifiques dont j'ai entrepris la défenſe contre les attentats de ceux qui révoquent leur efficacité en doute.

Maniere de le prendre & effet qu'il produit.

Cette méthode n'eſt cependant point nouvelle, car il y a environ 200 ans que les Médecins de Genes recommanderent à l'Empereur Charles V. la racine d'*Eſquine* comme un remede efficace contre la Goute, & depuis ce tems-là l'on s'eſt ſouvent ſervi des décoctions de ce bois dans cette maladie. Il faut cependant convenir que la maniere d'en uſer eſt tout a fait nouvelle; car l'on prenoit autrefois la premiere doſe de ces décoctions avant que de ſe lever, pour provoquer la ſueur, & la ſeconde à dîner &

* *Selecta Medica.*

à ſouper ; au lieu qu'après avoir fait lever mon malade à ſon ordinaire, je lui en donne un verre toutes les heures & même toutes les demi-heures, ſans en excepter les repas, ce qui lui cauſe une légere ſueur pendant les trois premiers jours, & quelquefois un écoulement copieux d'urine, avec un cours de ventre.

Le ſuccès de cette cure dépend de la péſanteur de la décoction, qui jointe aux vertus des remedes dont elle eſt impregnée, délaye & chaſſe de la maſſe du ſang les pointes ſalines qu'il contient, & qui venant à s'amaſſer autour des jointures, bleſſent le perioſte, les ligamens, les tendons & les nerfs ; elle eſt même beaucoup plus prompte & beaucoup plus ſure que par les teintures qu'on appelle communement antiarthriques, dont la doſe eſt ordinairement trop petite, & même que par les cathartiques ou les applications externes. Car quoique les cathartiques puiſſent quelquefois produire leurs effets, ainſi que l'a

Maniere dont il opére.

éprouvé un Gentilhomme à qui j'avois prefcrit des pilules purgatives, ils ont cela de défavantageux, qu'ils ne font point propres à toutes fortes de tempéramens, fans compter qu'ils mettent le corps & le fang dans une trop grande agitation, & qu'ils irritent les efprits au point d'accroître la douleur, & de prolonger le paroxyfme. Les topiques externes ne réuffiffent pas toujours non plus, & je ne crois même pas cette méthode fort fure, foit que l'on employe les repercuffifs; car ceux-ci empêchent la nature d'agir, & fixent la matiere faline dans les jointures; ou les réfolutifs & les anodins, outre que leur effet eft le même; car les *Tufs* ne viennent felon moi que de ce que la matiere faline n'a pu fe diffoudre, de forte qu'il vaut mieux fe fervir des décoctions des bois qui conviennent à toutes fortes de tempéramens & de conftitutions. On objecte à cette méthode. 1°. Que l'eftomac ne peut que fe trouver

affoibli d'une auſſi grande quantité de décoction. 2°. Qu'il n'eſt pas ſi aiſé de remédier à la foibleſſe de la partie affligée, qui dure quelquefois pluſieurs ſemaines. 3°. Qu'elle eſt quelquefois ſuivie d'une nouvelle rechûte. Les deux premieres objections ſont manifeſtement démenties par l'expérience; car je n'ai connu qu'un ſeul malade qui ait perdu l'appétit durant quelques ſemaines après avoir uſé de cette décoction; mais ce dégoût provenoit d'une cauſe qu'il ſeroit trop long de déduire ici, & il a bientôt ceſſé au moyen des ſtomachiques. A l'égard de l'affoibliſſement de la partie affectée, il ne ſçauroit être fort conſidérable, ſi les ſels peuvent être diſſous par la décoction avant qu'ils ayent le tems de l'affoiblir par leur ſéjour, ce qui ne manque jamais d'arriver lorſqu'on a ſoin d'en uſer dès le premier accès; autrement il n'eſt pas étonnant que la partie ſoit quelques ſemaines à reprendre ſon ton. Au reſte, je ne nie pas qu'il

ne puiſſe ſurvenir une rechûte ; mais il ne s'agit dans ce cas que de réitérer la décoction, & elle ne manque jamais de produire ſon effet, ainſi que j'ai eu occaſion de m'en convaincre l'année derniere ; car un malade de cette Ville qu'une goute vague avoit obligé de garder le lit pendant quelques ſemaines dès le commencement du Printems, ayant enfin ſurmonté la répugnance qu'il avoit pour mon remede, en uſa avec tout le ſuccès imaginable ; mais un accès violent de colere lui ayant cauſé quelques tems après une rechûte, avec des douleurs aigues dans les jointures, & des ſueurs nocturnes copieuſes, il réitéra le même remede & il lui dut ſa guériſon.

Ce remede convient à preſque tous les tempéramens.

Voyons maintenant ſi ce remede convient indiſtinctement à toutes ſortes de perſonnes : quant à moi je ſuis perſuadé qu'il ne demande pas moins de prudence que les autres, & qu'il eſt du devoir du Médecin d'en régler l'uſage ſur le tem-

pérament de son malade, & les autres circonstances où il se trouve. Il doit surtout avoir égard à la force plus ou moins grande des viscéres, & cette précaution une fois observée, il peut le donner indifféramment à toutes sortes de malades, même à ceux qui paroissent sujets à la Consomption, au Calcul, à la Cachéxie & au Scorbut, ainsi que je l'ai pratiqué moi-même avec succès. Il n'y a même pas longtems qu'un Gentilhomme sujet aux hémorhoïdes, & qui avoit la goute aux mains prit par mon avis un grand verre de cette décoction, dont il continue à se servir depuis deux années avec succès. J'en usai ainsi pour chasser la douleur avant qu'elle eut le tems de se fixer dans la partie, ce qu'elle n'eut pas manqué de faire si j'eusse commencé par arrêter le flux hémorhoïdal auquel il étoit sujet, vu même qu'il pouvoit arriver qu'il s'arrêta de lui-même. Je pensai d'ailleurs que quand même cette décoction de-

vroit provoquer cet écoulement; il valoit beaucoup mieux en user pendant qu'il continuoit qu'après; & heureusement l'usage de ce remede n'influa en rien sur les hémorhoïdes, elles cesserent même de fluer pendant un jour, & la goutte ayant disparu en moins de trois, je dissipai les hémorhoïdes avec un Electuaire composé de drogues détersives & astringentes.

SPECIFIQUE POUR LA PLEURESIE.

Par le Sieur Pierre de Caſtro.

PRENEZ des *Citrouilles*, ſuſpendez les quelques tems dans un lieu clos & à couvert du Soleil, coupez les par morceaux, ôtez en la pulpe, de maniere que l'écorce n'ait pas plus de l'épaiſſeur d'un écu. Prenez une livre de cette écorce, & trois livres d'huile d'olive de la plus vieille que vous pourrez trouver; car, eut-elle cent ans elle n'en vaudroit que mieux. Faites bouillir votre écorce dans cette huile jusqu'à ce qu'elle ait perdu toute ſon humidité; on connoîtra qu'elle eſt ſuffiſament cuite en trempant une paille dedans & l'allumant à la chandelle: car elle s'allumera ſans pétiller; ou bien en obſervant la couleur de l'écorce, car elle doit

Maniere de préparer ce ſpécifique.

paroître presque brûlée & comme réduite en charbon : retirez votre composition du feu, exprimez en l'huile, & prenez un pot de fer qui ait deux orifices, ou du moins un dans le cou par lequel l'huile puisse s'écouler ; faites le rougir, versez votre huile dedans par l'un des orifices & recevez la par l'autre dans un vaisseau, pour en oindre ensuite la partie malade.

Efficacité de ce remede.

Le sieur *Pierre de Castro* connu par ses succès dans la Pratique dans la Biscaye, & ensuite à Verone en Italie, aussi bien que par la qualité de premier Médecin du Duc de Mantoüe, a guéri par ce moyen une infinité de Pleurétiques, dont le nombre est extrêmement grand en Italie, tant à cause du tempérament des Habitans, qu'à cause de la nature de l'Air & du Climat, & les a tirés des bras de la mort.

Comment on en a eu connoissance.

Ce Médecin étant mort il y a environ neuf ans à Mantoüe, un habitant de Ferrare qui connoissoit l'efficacité de ce reméde, jugea

non-seulement à propos de le publier, mais même d'en envoyer des copies imprimées aux principaux Hôpitaux de l'Europe. On en imprima donc une à Ferrare en 1669 *chez Alphonse & Jean-Baptiste Maresti*, & on l'envoya en 1670 à l'Hôpital de saint Mathias de Breslau d'où elle m'a été communiquée dans les propres termes que voici.

Ayant éprouvé la vertu extraordinaire d'une huile avec laquelle on vient à bout de guérir la Pleurésie au bout de quelques heures, & m'en étant servi durant plusieurs années sans qu'elle ait jamais manqué de produire son effet, au grand étonnement des Médecins qui en ont été témoins; j'ai crû qu'il étoit de mon devoir & même de la charité de publier ce remède, aussi bien que la maniere de l'appliquer & de le communiquer à tous les Hôpitaux de l'Italie & même de l'Europe.

Prenez des Citrouilles d'une

Autre maniere de préparer ce Spécifique.

grosseur raisonnable pour qu'elles ne soient ni trop dures ni d'une épaisseur à ne pouvoir point prendre l'huile; ratissez les comme on fait les Raves, en observant de ne point les peler comme les Pommes; mais seulement d'enlever cette pellicule mince qui les couvre & qui les fait paroître vertes; coupez les ensuite par tranches de l'épaisseur d'un écu, ôtez en la pulpe; pesez les & prenez la même quantité d'huile d'olive de la meilleure que vous pourrez trouver, car elle produira beaucoup plus d'effet. Mettez votre huile & vos pelures dans un poëlon de terre tout neuf & fort épais, pour les raisons qu'on dira ci-après, & faites les bouillir sur un feu de bois ou de charbon, en prenant garde qu'il n'y ait point de flamme, jusqu'à ce que les rouelles deviennent tout-à-fait sechées & comme brûlées : retirez les avec une cuilliere ou une écumoire, & jettez les, car elles sont tout-à-fait inutiles; plongez dans votre huile

un morceau de fer rouge qui n'ait point encore servi jusqu'à dix-sept ou dix-huit fois, en le faisant rougir à chaque fois. Voici de la maniere dont je m'y suis pris. J'ai fait porter le poëlon avec l'huile qu'il contenoit chez un Forgeron, où après avoir fait rougir six morceaux de fer vierge un peu plus longs que la moitié de la paume de la main, je les ai éteints les uns après les autres dans l'huile, ce que j'ai répété trois fois, ce nombre suffisant pour donner à l'huile la perfection requise.

Je n'en ai jamais préparé moins de huit ou dix livres, mais on peut en faire autant ou si peu qu'on veut, pourvû qu'on employe autant d'huile que d'écorce. Comme l'huile est sujette à s'enflammer, à mesure qu'on plonge le fer dedans, on doit avoir un couvercle, pour pouvoir l'éteindre; & de peur que la flamme ainsi étouffée ne casse le poëlon, il faut, ainsi que j'ai dit ci-dessus, le prendre très-épais, ou même avant que

d'y plonger le fer, le mettre dans un autre, pour ne point perdre l'huile au cas qu'il vienne à se casser. L'huile étant réfroidie on l'enferme dans une bouteille pour s'en servir au besoin.

Maniere de se servir de cette huile.

Faite chauffer quelque peu de cette huile sur une assiete au point que le malade puisse la souffrir, & oignez en la partie affligée. Prenez ensuite une vieille serviette sale, pliez la en quatre, mettez-la pardessus après l'avoir fait chauffer, & arrêtez-la pour empêcher que l'huile ne coule de dessus la partie malade ; & comme la douleur se communique quelquefois à l'autre côté & change souvent de place, il faut oindre pareillement toutes les parties où elle se fera sentir & les couvrir après de la maniere qu'on vient de dire. Que si le malade continue à ne point cracher, il faudra renouveller l'onction au bout de cinq heures, mais il est rare qu'on soit obligé d'en venir là, l'expérience ayant fait voir que l'abcès

créve au bout de quelques heures.

Cette recette a la même vertu que celle de *Castro* quoiqu'elle ne soit pas exactement la même ; & mérite d'avoir place dans les boutiques à cause de son efficacité extraordinaire.

Remarque.

NOUVELLE METHODE

D'améliorer les Terres ſtériles, pierreuſes & ſablonneuſes.

On améliore les tetres ſtériles en y ſemant du ſainfoin.

IL n'eſt point de meilleur moyen de fertiliſer les terres ſtériles, ſablonneuſes, pierreuſes & les pelouſes, qui ne portent ni foin ni aucune autre choſe pour l'uſage des hommes ou des animaux, que d'y ſemer du Sainfoin; car par ce moyen elles fourniſſent non-ſeulement une nourriture abondante & ſalutaire pour le bétail, mais elles deviennent encore propres à porter du bled. Cette méthode eſt devenue fort à la mode depuis les années 1676 & 1677 ſur-tout à *Neufchatel*, auſſi mérite-t-elle d'être ſuivie; car un gentilhomme dont la ferme fourniſſoit à peine de quoi entretenir une vache, vint à bout en y ſemant deux livres de Sainfoin, de

de pouvoir y en nourrir une vingtaine, & même d'en tirer un profit considérable. Elle s'est introduite depuis en Suisse, & l'on s'en est servi avec beaucoup de succès à *Neufchatel*, dans les cantons de Berne & de Soleurre, dans le pays de Vaux, en Bourgogne & dans les contrées voisines, & enfin en Allemagne, en Autriche, dans la Souabe, la Franconie, la Baviere, la Pomeranie, & dans plusieurs autres pays.

Maniere de ménager le sainfoin.

On a publié depuis à Ratisbone un Traité sur ce sujet dans lequel on ordonne de mêler le Sainfoin avec quelque peu d'avoine, & de le semer de la même maniere que le Chenevi, surtout dans les mois de *Mars* & d'*Avril* dans les terres en talu, basses, sabloneuses, pierreuses & couvertes de mousse; mais non point dans les terres humides, argilleuses, les prairies, les jardins ni les champs qui ne sont point propres à porter du foin, au moyen de quoi il se leve une grande

quantité d'Avoine & de Sainfoin qui ſans aucune culture augmente tous les mois & tous les ans de façon, qu'on eſt diſpenſé pendant 15 à 20 ansde labourer & de ſemer. On mêle le Sainfoin avec de l'Avoine pour empêcher qu'il ne tombe trop dru, & qu'il ne croiſſe trop près à près. On ſe contente de couper l'Avoine la premiere année, & l'on remet à la ſuivante à couper le Sainfoin après que le grain eſt mur, au moyen dequoi il devient ſi épais, qu'on peut enſuite le faucher trois ou quatre fois par an. Il eſt beaucoup plus doux lorſqu'on le coupe dans ſa fleur; mais lorſqu'on a deſſein d'en garder la ſemence, il vaut mieux attendre qu'il ait atteint ſa maturité; il eſt vrai qu'il eſt alors plus dur, mais il en vaut mieux pour le bétail, & c'eſt alors le temps d'en tirer la ſemence. Lorſque le champ n'eſt plus propre à porter du Sainfoin, on peut y ſemer du bled, & il réuſſit d'autant mieux que le ſol ſe trouve engraiſſé par les racines que

le premier a laiſſées enterre. Le Sain-foin fournit une nourriture excellente, ſur-tout pour les vaches, & augmente conſidérablement leur lait ; mais il eſt dangéreux d'en trop donner aux chevaux, car ils deviennent trop gras, & ont peine à ſe faire à leur nourriture ordinaire.

On voit par ce qui précéde que la méthode dont on a parlé n'eſt point fondée ſur la ſimple ſpéculation, mais ſur les avantages réels qu'on en a déja tiré dans les Cantons Suiſſes, & particulierement dans celui de Berne ; à quoi l'on peut ajoûter que *Joſeph de Feldic*, dans ſon *Oeconome Bohémien & Autrichien* (*a*) témoigne s'en être ſervi avec ſuccès dans la *Marche* & dans pluſieurs autres endroits.

(*a*) P. 154.

OR VÉGETABLE.

Par Phil. Jac. Sachs . à Lewenheimb.

Divers exemples de la végétation de l'Or.

PARMI les curiosités de la Nature & de l'Art qu'on garde dans le cabinet de l'Empereur, on voit un espéce d'Or végétable qui est sorti de terre en la forme de fil entortillé. Cet Or pur, appellé *Aurum Obryzum*, fut trouvé par un paysan dans la Riviere de *Tartza*, près du village du même nom à quatre mille de la ville d'*Epperies* dans la haute Hongrie; il pese demi once & deux gros, & est long environ d'une aune. Il est étonnant que les métaux se dépouillent de leur nature métallique, & sortent quelquefois de terre sous la même forme que les autres végétaux. *Fortunius Licetus* (*a*) rap-

(a) *Desfontan. vivent. ostu. lib. 4. cap. 72.*

porte ſur la foi d'Ariſtote, * que l'or végéte quelquefois lorſqu'on l'enfouit dans la terre, & après *Fulgoſius*, qu'aux environs de Firmium dans la Pannonie, on a quelquefois trouvé des jets d'or dont on a fabriqué des eſpéces.

Surtout dans les vignes.

Voici quelques autres exemples qui ſerviront à confirmer ceux que je viens de rapporter. *Pierre le Martyr* (*b*) rapporte que dans l'Iſle *Hiſpaniola* dans l'Amérique, où les mines d'or ſont extrèmement abondantes, on trouve ſur quelques montagnes des arbres parſemés de veines d'or, & que par-tout où ce métal trouve paſſage, il envoye depuis le bas de la montagne juſqu'au ſommet des branches qui continuent à croître juſqu'à ce qu'elles rencontrent l'air, & qu'alors elles forment différens jets d'or. Pierre Mathieu (*c*) raconte auſſi qu'on découvrit

* *Lib. de admirandis.*

(*b*) *In Reb. Oceanicis Decad. 3. l. 8. p. n 296.*

(*c*) Hiſt. de France. Tom. 2. l. 5. narr. 1. p. in 209.

en France en 1602 dans un vignoble situés auprès de *S. Martin de la Plaine* dans le territoire de Lyon, quelques mines d'or fort riches, dont on tira un Palmier d'or si parfaitement imité, qu'on le jugea digne d'être présenté à Henri IV, & que ce prince fut extrêmement surpris de ce prodige. *Alexander ab Alexandro* (d), *Gaudentius Merula* (e) *Anton. Mizald* (f) & *Jean Baptiste Porta* (g) assurent qu'on trouve aux environs du *Main* & du *Neckre* des vignes dont les jets & les feuilles sont entremêlées d'or. La même chose est arrivée il y a quelques années aux environs de *Dresde* sur l'*Elbe* où un vigneron arracha de terre un sion d'or de quelques aunes qu'on trouva être de fin or. *Mathieu Held* vit en 1631 dans le Château de *Batak* près de *Tokay* dans la Hongrie qui est un pays

(*d*) *Lib.* 4. *Gen. dier. cap.* 9.
(*e*) *Cosmograph. lib.* 10. *cap.* 27.
(*f*) *Cent.* 2. *memoral.* §. 1.
(*g*) *Phytogn. lib* 2. *cap.* 6.

fort abondant en minéraux, des pepins de Raifins parfemés de particules d'or fort dur, & c'eft de lui que je tiens cette particularité. *Jean Zoachim Becher* (*h*) a vû dans la Hongrie une vigne plantée au-deffus d'une veine d'or, dont le tronc étoit non-feulement parfemé de filets de même métal, mais dont les pepins contenoient encore quelques grains d'or pur. Le Sieur *Martin-Henri de Franckenftein* m'a raconté qu'il avoit non-feulement en main quelques pépins de Raifin des environs de *Tokay* qui contenoient des grains d'or, mais qu'un Gentilhomme Hongrois appellé *Walpotaκy* avoit un vigneron qui ayant vû fortir de terre une efpéce de matiere jaune, & ayant voulu l'arracher, s'apperçut qu'elle étoit profondement enracinée; mais qu'à la fin après bien de la peine il en tira un lingot d'or qu'un Orfévre à qui il le montra lui dit être de très-bon

(*h*) *Metallurg.* part. 1. c. 1. p. 2.

alloy. Il eut la même avanture quelque temps après, si bien qu'à la fin ce Gentilhomme fut obligé de lui intenter procès; mais l'affaire étant venue à la connoissance du Prince, il eut à plaider lui-même sur la possession de ce vignoble. *Franckenstein* assure qu'il n'est point d'habitans qui n'ait oui parler de cette affaire, & qu'il n'y avoit long-tems qu'un paysan des environs d'*Epperies* avoit arraché de terre en labourant quelques aunes de fil d'or.

Et dans les autres Végétaux.

La vigne n'est pas la seule qui donne de l'or, & *Joan. Chrysostom. Magnenus*(i) assure qu'on en rencontre dans les arbres qui croissent aux environs des mines de *Monomotapa*. On trouva il n'y a pas long-temps en Silésie sur les confins de la *Moravie* près d'*Oppavia* un filet d'or assez pesant, dont la racine tenoit en terre; & on en a depuis trouvé plusieurs autres dans le mê-

(*i*) Democrit. Rediv. p. 295.

me endroit; & j'en ai vû moi-même un entre les mains du Baron de *Reisewitz*.

Quelques Auteurs assurent que l'argent végete aussi bien que l'or, & *Oswald Grembs* (*k*) prétend que ce métal paroît souvent en forme de filets dans les mines. On voit à Naples dans le cabinet de *Ferdinand Imperati* un arbrisseau d'argent naturel tel qu'il est sorti de la mine. L'argent Végétable.

Les Auteurs ne s'accordent point sur la maniere dont se fait cette végétation. Quelques-uns prétendent que ces jets métalliques croissent de la même façon que les cornes des bêtes fauves; que si l'or s'attache aux arbres tels que la vigne, cela vient de sa dureté, & de sa souplesse, aussi bien que de sa mollesse naturelle & de la pétitesse du lieu à travers duquel il passe, & qui l'oblige à s'entortiller en sortant de la terre; en un mot que les vignes & les autres arbres attirent par leurs Maniere dont se fait cette Végétation.

(*k*) *Arbor. homin. l.* 1. *c.* 5. *s.* 5. §. 38.

racines l'humeur métallique qui contient des particules d'or; car les métaux s'engendrent d'une matiere fluide & à laquelle ils sont redevable de leur flexibilité. *Kircher* (*l*) prétend que les plantes prennent la nature des métaux qui se trouvent dans les lieux où elles croissent, & qu'elles attirent la nourriture qui s'exhale de la vapeur métallique. *Jean Faber Lincœus* (*m*) prétend qu'il y a des *Zoophites*, c'est-à-dire, une espéce intermédiaire entre les animaux & les plantes, & que le fameux Prince *Cœsius* a découvert de même une semblable espéce entre les plantes & les minéraux dont il doit parler dans son Traité de *Metallophytis*.

(*l*) De Magnet. l. 3. p. 5. c. 3. p. 631.
(*m*) *In Not. ad Hist. Mexican. f.* 573.

OR CHIMIQUE

Ou Transmutation des Métaux imparfaits en Or. Par Phil. Jac. Sachs à Lewenheimb.

Argumens contre cette Transmutation tirés des impostures de ceux qui s'en mêlent.

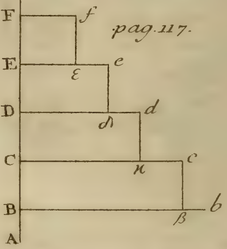
C'EST une question agitée depuis long-temps si l'on peut produire par Art de l'or tout-à-fait semblable ou même supérieur à celui qu'on trouve dans les entrailles de la terre, ainsi que les Chymistes & les Adeptes le prétendent. Plusieurs personnes tiennent pour la négative, & cela pour différentes raisons, dont la plûpart sont fondées sur les impostures de ceux qui se vantent de posséder ce secret; car les uns après avoir fait fondre de l'or & de l'argent y trempent des bâtons pour qu'ils s'impregnent de ces métaux; d'autres y mettent du charbon pulvérisé; d'autres composent une encre d'or & d'argent

avec laquelle ils marquent ſur le papier la matiere qu'on doit réduire ; d'autres au lieu de ſable ſaupoudrent l'écriture qu'ils ont faite avec de la chaux d'or ou d'argent ; d'autres ſe ſervent de fourneaux à deux fonds, & après avoir mis ces métaux dans celui d'en bas, ils le rompent dans le procédé pour ſurprendre par-là le ſpectateur : les uns ſe ſervent de bâtons creux qu'ils rempliſſent d'or ou d'argent ; les autres mêlent de l'or avec le charbon dont ils ſe ſervent, & en couvrent leurs creuſets ; d'autres plus adroits profitent de l'inadvertence des ſpectateurs pour y jetter de l'or & de l'argent ; quelques-uns ſe ſervent d'un amalgame d'or au lieu de Mercure ordinaire ; ſans compter une infinité d'autres méthodes que des impoſteurs ont imaginées, & qu'on peut voir dans *Crugnerus* (*a*) *Kircher* (*b*) & *Michel Maje-*

(*a*) *Informator. Chymicus. pag.* 53.
(*b*) *Mund. ſubter, lib.* 2. *ſect.* 2. *f.* 28.

GVSTAV·ADOLPH·D·G·SVEC·GOTH·VAND·REX
PR·FINL·DVX·ET MON·CAREL·DOM·II
GEORG·I·FRIDER·D·G·ARCHIEP·EP·WORM
DVCATVS
NOW·AVR
ELECTOR
MOGVNT

pag. 117.


F
f
E
ε
e
D
δ
d
C
κ
c
B
β
b
A

rus (*c*), qui dans ſon examen des filouteries des Chymiſtes, rapporte plus de vingt-neuf autres impoſtures ſemblables.

Et des contrariétés qu'on rencontre ſur ce ſujet dans les Chimiſtes.

Ceux qui nient la poſſibilité de la tranſmutation dont nous parlons ſe fondent ſur les contrariétés qu'on rencontre dans les Chymiſtes au ſujet de la matiere néceſſaire pour l'effectuer, les uns la cherchant dans le Soufre; les autres dans le Vitriol; les autres dans le Mercure fixé dans une maſſe d'Alun; les autres dans un Mercure extraordinaire, tel que celui que le Soleil répand dans le mois de Mars, & qu'on doit cueillir dans ſa maturité au mois d'Octobre, (*d*) & d'autres enfin dans des matieres plus communes. De-là vient que *Kircher* (*e*) prenant un milieu entre les deux extrêmités, n'a voulu ni nier la poſſibilité de cette tranſmutation,

(*c*) *Examen fucorum pſeudo Chymicor.* p. 32. 38.
(*d*) *Fons Chymicus Philoſ.* p. 90.
(*e*) *Mund. ſubter. lib.* 2. *ſ.* 2. *c.* 1. *ſ.* 250.

ni assurer qu'elle se fasse de la maniere que les Chymistes le prétendent, de façon que l'or qui en résulte soit plus noble & plus pur que l'or naturel; quoiqu'il rejette absolument l'opération qui consiste dans la calcination, la séparation, l'union, la putréfaction, la coagulation, la nutrition, la sublimation, la fermentation, la circulation, & enfin, la projection des quatre Élémens. Ce sentiment de *Kircher* a été combattu avec beaucoup de chaleur par *Solomon de Blawenstein* (*f*) & *Valerianus Bonvicinus* (g); mais *Zwolffer* (*h*) a montré beaucoup plus de modération. D'autres au contraire soutiennent la possibilité de cette transmutation, & ont même voulu enseigner le moyen de l'effectuer. *Jean Dan. Mylius* (*i*) a donné un Catalogue des *Arabes*, des *Grecs*, des *Espagnols*, des *Italiens*, des *Fran-*

(*f*) *In interpellatione brevi ad Philosophos contra alchymisticum.* 1667. *Dita.*

(*g*) *In lance peripatetica.*

(*h*) *Mantiss.*

(*i*) *Tractat. iij. Basil. chym. præf. l. 1.*

çois, des *Anglois*, & des *Allemands*, qui l'ont crue possible ; & *P. Borellus* (*k*) celui de leurs écrits.

Faits qui favorisent cette transmutation.

Je ne prétends point me porter pour arbitre dans cette dispute, ni alléguer les témoignages des Siécles passés, non plus que les exemples de *Raymond-Lulle*, *d'Arnaud de Villeneuve*, de *Paracelse*, de *Sendivogius*, *d'Anton. Bragadinus Vénitien*, de *Trevisanus*, de *Tursheiserus*, & de plusieurs autres, qu'on dit avoir possedé la Pierre Philosophale ; d'autant plus qu'on a fait dans notre Siécle des expériences qui l'emportent sur les raisons contraires, & qui seront d'autant plus agréables au Lecteur, qu'elles sont prises dans des Auteurs dignes de foi.

Dan. Sennertus (*l*) prétend qu'on peut convertir les métaux imparfaits en or, ce qu'on ne sauroit révoquer en doute après les expériences qu'on en a faites de nos jours ;

[*k*] *Bibliothec. chymic. Paris.* 1654. *Edit.* 12.
(*l*) *Nat. scientiæ*, *l.* 5. *cap.* 1.

car perſonne n'ignore ce qu'*Alexandre Seaton* Écoſſois a fait à *Cologne*, à *Bâle*, & ailleurs; ſurquoi l'on peut voir l'hiſtoire de la tranſmutation des Métaux d'*Ewaldus de Hogelande* & les écrits *d'Andr. Libavius* dans leſquels cet Auteur ſoutient la poſſibilité de la tranſmutation.

Vouloir démentir les témoignages d'un ſi grand nombre d'excellens Perſonnages, dit *Cornelius Martinus* (*m*) d'Anvers, qui aſſurent ſolemnellement dans leurs écrits, avoir vû de leurs propres yeux, & non ſeulement touché de leurs mains, mais encore effectué eux-mêmes la tranſmutation d'un métal en un autre, ce ſeroit plutôt agir en imprudent qu'en Philoſophe. Cet Auteur ſoutenant un jour dans une diſpute publique l'impoſſibilité de la Pierre Philoſophale, un homme de la compagnie demanda qu'on lui apporta du plomb & du feu; & jet-

(*m*) *Analyſ. Logic. cap.* 8.

tant en présence de *Martinus* & de plusieurs autres personnes une certaine teinture dans le métal qu'il venoit de fondre, il le convertit sur le champ en or, ce qui obligea *Martinus* à retracter sa premiere opinion (*n*).

Jean-Baptiste Van-Helmont (*o*) prétend que la même chose lui est arrivé. » Je ne puis m'empêcher, » dit-il, de croire l'existence de la » Pierre Philosophale, après avoir » fait moi-même la projection d'un » grain sur plusieurs milliers de » grains de Mercure chaud, au grand » étonnement de ceux qui étoient » présens, lesquels reconnurent par » eux-même la vérité de ce que les » Auteurs promettent. La personne » qui me donna cet or, (il m'en » donna environ un demi grain » avec lequel j'en transformai neuf » onces, $\frac{3}{4}$ de Vif-argent) en avoit » pour le moins autant qu'il lui en

[*n*] *Zvvolff. Mantiss. spagyr. f.* 328. *col.* 2.
[*o*] *Tractat. arbor. vit. p.* 793.

» falloit pour en convertir 200, » 000^tt^ en or. » Il confirme la même chose dans son Traité *de vitâ æternâ* * vers la fin, & plus amplement encore dans celui qui a pour titre *Demonstratur thesis* (*p*).

Un Chymiste envoya en 1648 un grain de poudre à l'Empereur *Ferdinand III.* qui étoit pour lors à Prague, avec lequel on convertit trois livres de Mercure en or (*q*). D'autres racontent l'histoire avec plus d'exactitude. Le gentilhomme qui convertit du Mercure en or avec un grain de poudre en présence de l'Empereur s'appelloit *Richthausen*, & ce Prince le créa Baron de l'Empire avec le titre de *De Caos.* L'Empereur fit même, frapper avec cet or une médaille avec des Inscriptions particulieres de chaque côté. On voyoit sur l'un un jeune homme nud avec un Soleil en place de tête, qui s'appuyoit

* P. 743.

[*p*] §. 58. *seq. p. m.* 671. *Edit. Amstel.*

[*q*] Harsdorffer *in speculo histor. hist.* 80.

de la main droite ſur une Lyre, & qui tenoit de l'autre un caducée avec cette déviſe *Divina metamorphoſis exhibita Pragæ xv Jan.* 1648, *in præſ. S. Cæſ. Maj. Ferdin. III;* & ſur le revers *raris hæc ut hominibus nota eſt ars, ita rarò in lucem prodit. Laudetur Deus in æternum, qui partem infinitæ ſuæ ſcientiæ abjectiſſimis ſuis creaturis communicat.*

Cette Médaille ayant été trouvée dans l'Etudiole de l'Empereur, *Leopold*, ſon ſucceſſeur la donna à *Zwolffer* pour la faire battre en cuivre, comme celui-ci nous l'aſſure dans ſa *Mantiſſa pharm. Spagyr.* (*r*) où l'on en voit la figure, auſſi bien que dans l'*Oedipus Chymicus* de *Becher* (*ſ*) *Monconnys*, (*t*) nous apprend la maniere dont *De Caos* avoit eu cette poudre; & l'on doit ajoûter d'autant plus foi à ſon récit, qu'il tenoit cette particularité de l'Évêque de Mayence qui la lui raconta

[*r*] F. 329.
(*ſ*) P. 185.
[*t*] Voyag. Tom. 2. pag. 378.

en 1664 à la Diete de *Ratisbone*.
» Un Gentilhomme de Prague,
» qu'on croit être le Comte de
» *Schlick*, avoit, dit-il, chez lui un
» nommé *la Busardiere*, lequel étant
» tombé malade & sur le point de
» mourir, écrivit à *De Caos* son
» ami de venir le joindre à Prague
» le plutôt qu'il pourroit, l'assurant
» qu'il avoit quelque chose d'im-
» portant à lui communiquer. *De*
» *Caos* arriva quelques heures après
» la mort du malade & s'étant in-
» formé s'il n'avoit rien laissé, l'in-
» tendant lui montra une certaine
» poudre dont il l'avoit chargé,
» mais dont il ne put lui dire l'usa-
» ge. *De Caos* fut assez adroit
» pour s'en emparer, & il s'en ser-
» vit pour faire plusieurs projec-
» tions, & entr'autres celle dont on
» a parlé, & au sujet de laquelle
» l'Empereur fit frapper une Mé-
» daille sur la tête de laquelle étoit
» l'emblême de Mercure, & sur le
» revers l'an & le jour auquel elle
» avoit été frappée. » Il n'est pas

étonnant que *Monconnys* s'éloigne de *Zwolffer* dans la defcription qu'il donne de cette Médaille, car il ne l'avoit point vûe, au lieu que celui-ci l'avoit eue entre les mains, auffi mérite-t-il plus de croyance que l'autre.

Le même *Monconnys* (*u*) étant à *Ratifbonne* apprit du Comte *de Par* Chambellan du défunt Empereur, qu'un inconnu avoit préfenté à ce Prince un peu de poudre au fond d'une boëte, laquelle ayant été mife dans une maffe fondue de Mercure & d'argent en parties égales, donna fans que la boëte fe brûla une teinture fi forte, que lorfqu'on vint à rompre cette maffe extraordinaire, on la trouva intérieuremenr parfemée d'un grand nombre de veines de couleur de fang, par où l'on jugea que la poudre étoit encore trop forte. On refondit donc cette maffe après y avoir ajoûté la même quantité de matiere, & le

[*u*] *Ibid. p.* 371.

tout se convertir en un or beaucoup plus jaune que celui du titre de 24 carats. Cette personne tenoit cette poudre d'une autre, & ignoroit absolument le secret de la préparer.

Ce Comte lui dit encore qu'un vieillard présenta dans un autre temps à l'Empereur quelques grains d'une poudre dont il le pria de faire l'essai, en l'assurant qu'il la croyoit de quelque utilité. Ce prince lui ordonna de revenir au bout de trois jours, & comme il eut fait essayer sa poudre, on trouva qu'elle avoit converti huit onces de Mercure en or. L'Empereur donna ordre d'arrêter cet homme, mais il s'étoit déja évadé & on ne l'a jamais revu depuis (*x*).

Strobelberger Apoticaire à *Ratisbone*, raconta à *Monconnys* qu'un Marchand de Lubeck qui possedoit le secret de fixer & de convertir le plomb en or, avoit donné à *Gu-*

[*x*] Moncon. Voyag. Tom. 2. p. 371.

ſtave Adolphe Roi de Suede, une maſſe d'or du poids de cent livres, dont ce Prince fit frapper des ducats qui portoient d'un côté ſon effigie, & ſur le revers ſes armoiries avec les caracteres chymiques du Soufre & du Mercure de chaque côté. Ce même Apoticaire fit préſent à *Monconnys* d'une de ces piéces ; & l'aſſura que ce Marchand avoit laiſſé en mourant 17,000,000 d'écus (*y*) quoiqu'il eut abandonné le commerce depuis long-tems & qu'il n'y eut pas été fort heureux. Je tiens moi-même un de ces ducats de *Louis de Schonleben* qui porte les caracteres du Soufre & du Mercure, dont j'ai donné la figure, de même que de celui de l'Évêque de Mayence, non-ſeulement pour prouver la vérité de ce que j'ai avancé, mais encore pour que ceux entre les mains de qui ces eſpéces pourroient tomber puiſſent les diſtinguer ſans peine.

[*y*] *Id. ibid. p.* 381.

George-Frederic de Greiffenclau Archevêque de *Mayence* fit frapper des Ducats de Mercure converti en or, lesquels sont marqués du caractere de ce Minéral, ainsi qu'on peut le voir dans la figure, laquelle est prise sur celui que j'ai dans mon cabinet.

De Caos rëitera la projection qu'il avoit faite devant l'Empereur en présence de l'Archevêque de Mayence & de son Grand-Vicaire ; & cela, comme l'Électeur le dit à *Monconnys*, avec toutes les précautions que les Phylosophes ont coûtume d'employer dans ces sortes d'opérations. Il prit une petite pilule en forme de lentille préparée avec cette poudre & de la gomme Adragant pour lui donner plus de solidité, il l'enveloppa de cire, & l'ayant mise dans le fond du creuset, il mit par-dessus quatre onces de Mercure ; & lui donna un feu de suppression qu'il entretint durant demie heure dans toute sa force ; après quoi ayant ôté les charbons il

il trouva l'or fondu, mais avec des rais extrêmement rouges, par où il jugea qu'il étoit trop généreux, c'eſt pourquoi il ſe réſolut de l'affoiblir avec quelque peu d'argent. L'Électeur lui-même en jetta quelques petits morceaux dans le creuſet; & après que le tout fut fondu, on le verſa dans la Lingotiere, & l'on trouva une très-belle maſſe d'or mais tant ſoit peu âcre, ce que *De Caos* attribua à l'odeur du bronze qui ſe trouva dans la Lingotiere, aſſurant qu'il deviendroit plus doux après qu'il auroit été fondu à la Monnoye, ce qui arriva effectivement. Le Garde aſſura qu'il n'avoit jamais vû un or d'un ſi haut titre, & qu'il étoit au-deſſus de 24 carats, & l'Électeur en promit un morceau à *Monconnys* (*y*). *Becher* confirme la même choſe dans ſon *Oedipus Chymicus* (*z*). La perſonne, dit-il, qui donna la teinture en que-

[y] *Ibid. p.* 378.
[z] Liv. 7. 8. 6, p. 186.

ſtion à l'Empereur Ferdinand III, réïtera il y a dix ans la même opération à Mayence en préſence de l'Électeur & de pluſieurs autres perſonnes de diſtinction ſur une plus grande quantité de matiere, comme le Garde de la Monnoye qui fabriqua des ducats de cet or, peut en rendre témoignage.

Le même Électeur aſſura qu'il avoit vu tirer trois marcs d'or de deux livres de Mercure à l'aide d'un ſeul grain de poudre; & que comme on l'avoit trouvé d'une couleur trop haute au ſortir du creuſet, on y avoit ajoûté trois ou quatre gros d'argent qui s'étoient auſſi convertis en or. (*a*)

Jean-Frederic Helvetius rapporte dans un Traité intitulé *Vitulus Aureus* (*b*) qu'une perſonne inconnuë & aſſez mal habillée qui ſe diſoit native de la Nord-Hollande vint le trouver à la Haye le 27 Décembre

[*a*] Monconn. Voyag.
[*b*] *Cap. 3. p. 26. ſeq.*

1666, & lui donna gros comme un grain de navette d'une poudre, laquelle ayant été enveloppée de cire & jettée dans six gros de plomb fondu, les convertit entierement en or. *Borelius* Essayeur général des Monnoyes d'Hollande à qui il le donna, l'ayant examiné, trouva qu'il convertissoit toujours en or quelque portion de l'argent qu'il employoit pour l'essai.

M. *Murray*, dans une lettre à Monconnys (c) du 15 Août 1664, assure que le Prince *Rupert* avoit oui dire à l'Electeur de Mayence que la projection avoit été faite avec succès en sa présence; & que ce même Prince avoit donné en 1662 au Roi *Charles* un gros morceau d'or qui avoit été fait à *Inspruck* par la personne de qui l'Electeur tenoit la poudre. M. *Murray* a conté cette histoire en présence de *Monconnys*, ajoutant qu'il en avoit fait lui-même l'essai par l'ordre du Roi.

[c] Monconn. Voyag. Tom. 2. p. 70.

DESCRIPTION

D'une Fontaine brûlante & Médicinale qu'on trouve en Pologne, par Conradus premier Médecin de la Reine; avec l'explication de ce Phénoméne par M. Denis.

Fontaines brûlantes.

DE tous les phénoménes qu'on découvre dans certaines fontaines, il n'en est point de plus surprenant que la flamme que quelques-unes jettent, & qu'on nomme à cause de cela *Fontaines brûlantes.* Telle est celle de *Jupiter Dodonéen* en *Epire* dont *Pline* (*a*) & *Lucrece* (*b*) font mention; & cette autre des environs de Grenoble en Dauphiné laquelle jette des flammes durant la nuit & dans les tems de brouillards, & qu'on appelle à cause de

[*a*] *Hist. Nat. lib.* 2. *c.* 3.
[*b*] *De rer. natur. lib.* 6.

cela la *Fontaine qui brûle*. On en trouve une toute pareille près de *Wigan* dans la Province de *Lancastre* dont on peut voir la Description dans les *Transactions Philosophiques* N°. 172.

Descrip-tion d'une Fontaine qu'on trouve dans une montagne de Pologne.

Ces fontaines ne sont pas les seules de l'Europe, & l'on trouve dans le Palatinat de Cracovie dans la petite Pologne une montagne appellée la *Merveilleuse* laquelle est couverte de Plantes aromatiques, de fleurs, de vieux chênes, de pins & sapins, & qui parmi une infinité de sources d'eau douce & salée, & un grand nombre de méteaux & de minéraux qu'elle contient, donne du côté du Midi une fontaine dont l'eau est extrêmement claire & remarquable par son bruit & son mouvement, qui augmente & diminue avec la Lune. On assure que le limon qu'elle dépose est excellent pour la gale, la goute invétérée, la paralysie & autre maladies opiniâtres. Son eau est extrêmement odorante & balsami-

que, & a le gout du lait ; & outre la vertu qu'elle a de guérir les différentes maladies des chevaux, elle possede aussi celle de purger le corps humain, tantôt par les selles & tantôt par les urines ; & bien qu'elle ne produise pas toujours son effet sur le champ, elle ne laisse pas de procurer de la vigueur & de la gaiété à ceux qui en font usage. Cette merveilleuse propriété influe sur les Peuples qui habitent aux environs, dont la plûpart sont exempts de maladies, & vivent jusqu'à cent cinquante ans. On peut la transporter dans les pays lointains & même la garder long-tems sans qu'elle perde rien de ses vertus ; & elle donne par l'évaporation une espece de bitume noirâtre extrêmement salutaire dans les ulceres recens & invétérés. Elle ne se gele jamais dans son lit quelque violent que soit le froid, & ce qu'il y a de surprenant c'est qu'elle s'enflamme de même que l'esprit de vin le plus subtil, lorsqu'on en approche un

flambleau, & la flamme se répand sur sa surface en forme de bulles, ce qui lui a fait donner le nom de feu follet *ignis fatuus*. Ce feu ne s'éteint jamais de lui-même, à moins qu'on ne le dissipe en le fouétant avec du genet; & il y a environ 35 ans que les Habitans ayant négligé de l'éteindre, il gagna insensiblement sous terre, s'attacha aux racines des arbres, & réduisit en cendres tous les bois des environs, & ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'on vint à bout de l'éteindre; aussi a-t-on eu soin depuis ce tems de préposer des Gardes pour prevenir ces sortes d'incendies. Cette eau perd une grande partie de sa force en brulant, ne fut-ce que pour quelques heures, & il lui faut au moins quatorze jours pour la recouvrer. Et quoique cette flamme consume le bois en très-peu de tems, elle n'échauffe pas seulement l'eau tant elle est subtile, & on la trouve aussi froide que celle dont parle

Lucrece; elle ne s'allume plus lorsqu'elle est une fois hors de sa source, & l'on peut l'enfermer dans des Vaisseaux sans que le feu y prenne. On ignoroit autrefois que cette fontaine fut sujette à s'enflammer, mais le feu s'y étant mis par hazard dans un tems de tonnerre, des Bucherons accoururent avec des branches d'arbres & l'éteignirent sans peine en battant avec la surface de l'eau; on l'a quelquefois allumée depuis par curiosité avec un flambeau, & on l'a éteinte de la maniere qu'on vient de dire.

On explique les proprietés de cette Fontaine.

Voici la maniere dont M. *Denis* explique les proprietés de cette fontaine. Il prétend en premier lieu que son cours périodique qui répond au mouvement de la Lune, vient de sa communication avec l'Océan dont le flux & le reflux dépendent des différentes phases de cet Astre. Que le conduit souterrain par lequel elle communique avec la mer est rempli en partie d'eau, & en partie d'air; au

moyen de quoi lorſque la mer vient à augmenter vers la pleine Lune, elle pouſſe néceſſairement l'air & les vapeurs enfermées vers la ſource de cette fontaine, & la rend parconſéquent plus abondante ; & qu'aucontraire lorſqu'elle diminue dans le déclin de la Lune, elle entraine en ſe retirant l'air & les vapeurs qui peuvent ſe condenſer, & fait qu'elle donne une moindre quantité d'eau.

Cauſe de ſes vertus Médicinales.

Il attribue les vertus médicinales de cette même fontaine à la grande quantité de ſoufre qu'elle contient, & dont cette montagne eſt pleine ; & dont les vapeurs étant beaucoup plus légeres que les particules acqueuſes, cauſent en s'échappant le bruit & le bouillonnement dont on a parlé, & lui donnent l'odeur qu'elle a ; tandis que les particules les plus groſſieres ſe précipitent au fond en forme de limon. Il prétend que le bitume qui reſte après l'évaporation de cette eau, eſt une eſpece de baume de ſoufre naturel pro-

duit par le choc réciproque de l'eau & du soufre. Il attribue aussi la propriété qu'elle a de s'enflammer aux vapeurs que le soufre envoye, assurant que la raison pour laquelle la flamme qui flote sur sa surface s'éteint lorsqu'on la bat avec des branches d'arbres, c'est que par ce moyen ces esprits ou exhalaisons sulphureuses s'envelopent de nouveau dans les particules acqueuses dont elles tachoient de s'échaper. Au reste l'eau perd une grande partie de ses vertus après que ces particules ont été consumées par la déflagration; & si elle ne s'enflamme point hors de sa source, c'est que le petit nombre de particules sulphureuses qu'elle contient sont enveloppées d'eau, & privées du mouvement & de l'impulsion qu'elles recevoient auparavant: que l'une & l'autre subsistant tandis qu'elle est dans sa source, elle résiste à l'activité du froid avec autant de force que l'esprit de vin le plus inflammable.

REFLEXIONS

Sur l'Origine des Nations, tirées de leur langage. Par G. G. L.

L'Histoire ne nous apprenant rien de positif sur l'origine de la plûpart des Nations, nous n'avons d'autre moyen de nous en instruire que celui de leur Langage dont il reste toujours des traces dans les noms des Villes, Rivieres & des Forêts, quoiqu'elles ayent changé d'Habitans. Cependant quoiqu'un grand nombre de Villes & de Villages portent le nom de leurs Fondateurs, sourtout en Allemagne, qui a été habitée plûtard que les autres contrées; il ne laisse pas d'y en avoir d'autres qui ont été nommées de leur situation, des denrées qu'elles produisent, & de plusieurs autres qualités qui rendent l'étymologie des anciens noms ex-

Origine & Antiquité des Nations, tirée de leur langage.

trêmement difficile. Les anciens noms appellatifs d'hommes, dont la plupart ſubſiſtent encore dans la *Friſe*, nous conduiſent pour ainſi dire dans les recoins les plus reculés du Langage qu'on parloit autrefois; car je poſe pour axiome *que tous les noms que nous regardons aujourd'hui comme propres ont été un tems ou autre appellatifs*; autrement il ſeroit tout à fait impoſſible d'en rendre raiſon; d'où il ſuit que toute les fois qu'on n'entend point le nom d'une Riviere, d'un Bois, d'une Nation, d'une Ville, d'un Village, &c. on doit tenir pour certain qu'on s'eſt éloigné de l'ancien Langage, à proportion de la difficulté qu'on trouve à l'entendre. Comment ſçauroit-on que les noms des Peuples d'Allemagne, par exemple, des *Franconiens*, des *Allemands*, des *Saxons*, des *Gots*, des *Vandales*, qui ſe terminent en *ric*, comme *Theodoric*, *Frederic*, expriment de la valeur & de la force, ſi *Venantius Fortunanus*, ne nous l'avoit appris par l'exem-

ple de celui de *Chilperic?* Il arrive cependant pour l'ordinaire que les significations anciennes & naturelles s'alterent ou s'obscurcissent; car les langues ne dépendent d'aucune institution humaine, ni d'aucune loi, mais elles naissent d'un certain instinct naturel qui porte les hommes à régler leurs sons sur les affections & les passions qu'ils ressentent. J'en excepte les Langues artificielles comme est celle de l'Evêque *Wilkins*, que personne que lui & *Boyle* n'a jamais apprise, ainsi que le dernier me l'a assuré: la Chinoise que *Golius* juge compétent dans ces sortes de matieres, prétend être de ce nombre, & celle encore, si jamais il y en a eu de telle, que Dieu a enseignée lui-même aux hommes. Au contraire, dans les langues qui se sont formées successivement, l'on s'est reglé pour le choix des mots sur le rapport qu'ils avoient avec l'affection qui accompagnoit le sentiment de la chose, & c'est je crois de cette sorte qu'*A*-

dam impoſa des noms à tous les Etres.

Traces d'une Langue univerſelle dans les langues modernes, & comment elle eſt venue à ſe corrompre.

Quoiqu'il ſoit aiſé de concevoir par ce qui précede, qu'il a du ſe former par la ſuite une infinité de mots particuliers chez les différentes Nations, ſur-tout dans le temps où des hommes encore barbares & guidés par l'inſtinct, plutôt que par la raiſon, s'aviſerent ſelon que l'occaſion s'en offrit, de vouloir exprimer leurs paſſions par des ſons articulés, qui varient ſuivant la nature de l'eſprit & la conſtitution des organes de la parole, dont l'uſage n'eſt pas également aiſé à toutes les Nations; il eſt cependant bon de remarquer que nos langues modernes conſervent encore les traces d'un certain langage, qui étoit autrefois répandu ſur une très-grande partie de notre Continent; car il y a un grand nombre de mots dont l'uſage s'étend depuis l'Océan Britannique juſqu'au *Japon*. Je ne citerai point celui de *Saccus* dont on ſe ſert ordinairement pour prouver

ce que j'avance, à cauſe que je ne l'ai point ſuffiſamment examiné ; mais j'en rapporterai un autre qui étoit uſité chez les Anciens *Celtes*, * chez qui *Marca* déſigne un Cheval ; d'où *Pauſanias* nous apprend qu'ils appelloient *Trimarchia* un nombre de Cavaliers rangés ſur trois lignes. Le mot *Mare* ou *More* étoit en uſage chez les anciens *Teutons*, chez qui *Mareſchallus* déſignoit un Cavalier, & c'eſt dans ce ſens que les Allemands l'employent encore aujourd'hui. Les anciens *Tartares* qui conquirent la *Chine* employent auſſi le mot *Mar* dans ce ce ſens; & celui de *Kan*, pour ſignifier un Potentat, un homme élevé en dignité, un Roi; au lieu que *Chagan Can* déſigne un Prince chez les *Sarmates*, les *Huns*, les *Perſans*, les *Turcs*, les *Tartares* & les *Chinois* ; & en effet,

* Les anciens appelloient ainſi non-ſeulement les Gaulois, mais encore les Germains, les Cimbres, les Peuples des Iſles Britanniques, les Allobroges & beaucoup d'autres.

il faut une force plus qu'ordinaire pour prononcer la lettre initiale *K*, & pousser son haleine avec violence. Toutes les fois donc qu'on trouve le même mot ou un mot approchant chez les *Bretons*, les *Allemans*, les *Latins*, les *Grecs*, les *Sarmates*, les *Finlandois*, les *Tartares*, & *Arabes*, ce qui arrive assez souvent, on a lieu de le regarder comme un reste d'une langue qui étoit autrefois commune à ces Peuples. Il faut donc ou que la meilleure partie de l'*Europe* & de l'*Asie* ait formé autrefois un grand empire qui n'avoit qu'une même langue, ou, ce qui est plus conforme aux Livres sacrés, que toutes les autres Nations n'ayent été que des Colonies d'une autre, ou des branches d'un même tronc, quoique ces traces d'affinité se soient peu à peu effacées chez les Colonies les plus anciennes: car il se forme aisément des nouvelles langues du mélange & de la corruption des autres; & j'ai autrefois connu une Dame Angloise

qui confondoit tellement le *François* & l'*Anglois* qu'on eut dit qu'elle parloit une nouvelle langue : il ne faut qu'une centaine de personnes comme celle-là pour forger un langage tout-à-fait nouveau pour la postérité , ainsi que cela est arrivé aux *Grisons*, dont la langue n'est qu'une corruption de l'*Italienne* & de la *Françoise*, comme celles-ci le sont de la *Latine ;* & cette corruption augmente à la fin à un tel point, qu'on croit qu'il ne reste absolument aucune trace de la Langue originelle. Il n'est donc pas étonnant qu'on ne trouve aucune affinité entre les langues des contrées intérieures de l'Afrique & de l'Amérique & les nôtres.

Deux grandes branches de l'ancien Langage.

On peut assez proprement diviser les langues dérivées de cet ancien langage universel dont on a parlé en deux , savoir la *Japetique*, si je puis me servir de cette expression, & l'*Araméenne*. La premiere s'est étendue dans le *Nord*, sous lequel je comprens toute l'Europe,

& la feconde dans le Midy. Que fi l'on affigne les régions du Nord à *Japhet*, celles du Midy tomberont naturellement en partage à la pofterité de *Shem* & de *Cam*. Les Mythologiftes eux-mêmes ont placé *Japhet* & fon fils *Promethée*, auquel ils attribuent la formation de l'homme, près du Mont *Caucafe*; à l'égard des *Araméens* ou *Arimes*, ils ont été connus d'Homere fous le nom de *Syriens*.

Etendue de la langue Arabe.

La Langue Arabe eft la plus étendue de toutes les langues Méridionales; car elle occupe la grande Peninfule comprife entre la Mer rouge & le Golphe Perfique; à quoi l'on peut ajoûter que les Langues voifines, comme la *Syriaque*, la *Chaldaïque* & l'*Hébraïque* ont beaucoup de rapport avec elle. L'*Hébreu* n'eft qu'un dialecte d'une langue plus étendue, & ne s'eft confervé que dans un petit nombre de monumens, ce qui ne doit point nous furprendre, vu qu'elle n'occupoit qu'une très-petite partie de la

Syrie. Cette langue s'eſt cependant mieux conſervée que les autres, & il n'eſt point de nation dont l'hiſtoire remonte auſſi haut que celle des Hébreux. On ne ſauroit douter que Carthage n'ait été bâtie par les *Pheniciens* ; & *Reineſius* & *Bochart* ont parfaitement éclairci la langue Punique (nous avons une ſcene entiere de Plaute écrite en cette langue) à l'aide de l'Hébreu & des autres langues qui y ont rapport.

On voit encore en examinant la Langue *Abyſſinienne*, que des Colonies Arabes, après avoir traverſé la Mer rouge, ont occupé la plus grande partie de l'Éthiopie Orientale, & en effet la Langue *Amharique* ne differe de l'*Éthiopique* ordinaire que par le dialecte. On aſſure que la plûpart des habitans de la Côte des Indes ont une langue fort approchante de l'Arabe, & que celle du *Malabar* s'étend juſques dans les Iſles ; ſurquoi l'on peut conſulter *Reland* dont l'ouvrage contient une infinité de choſes curieuſes. La Langue

Egyptienne, aujourd'hui appellé *Coptique*, differe beaucoup de l'*Arabe* & des autres qui en approchent ; & il y a toute apparence que c'étoit celle des anciens *Éthiopiens*, avant que les *Arabes* pénétrassent dans leur pays. La *Persane*, l'*Armenienne* & la *Georgienne* ne paroissent être qu'un mélange de celles des *Scythes* & des *Arimes*, car elles en approchent beaucoup ; c'est des anciens *Scythes* dont je parle, & je doute que leur posterité les entendit s'ils revenoient aujourd'hui au monde. Nous apprenons des Anciens que les *Parthes*, qui sont des vrais *Persans*, étoient originaires de la *Scythie*. Je ne trouve point autant de mots Allemands dans la langue *Persane* qu'*Elichmanus* a voulu le faire croire à *Saumaise* ; car à l'exception du mot *God*, elle n'a pas plus de rapport avec l'Allemand qu'avec le Grec & le Latin. *Acoluthus*, homme extrêmement versé dans les Langues Orientales, prétend que la Langue *Armenienne* a la même origine que

l'*Egyptienne;* il m'expliqua à *Berlin* les raisons qu'il avoit de le croire ainsi : mais j'avoue qu'elles ne m'ont point satisfait. Les Anciens rapportent il est vrai que *Sesostris* laissa une Colonie d'Egyptiens à *Colchos;* mais je ne saurois dire si cela est vrai ou non. On doit principalement s'attacher aux langues qui sont pour ainsi dire entierement séparées des autres ; car c'est-là l'unique moyen de découvrir les origines que l'on cherche.

Ce qui est commun aux Langues du Nord, appellées *Japetique* & *Celto-Scythique.*

On peut appeller tout ce qui est commun aux langues du Nord du nom de *Japetique;* c'est ce que j'appelle ordinairement *Celto-Scythique;* & je comprend sous ce nom ce qui est commun aux Allemands & aux *Grecs* qui vivoient il y a long-temps; car tout ce que ces peuples ont emprunté depuis des *Gaulois* & des *Romains* au moyen du commerce & des lettres, n'a rien de commun avec le sujet que je traite. Je comprends également sous ce nom ce que les *Germains* ont de commun avec les

Sarmates, les *Finlandois*, & les *Tartares* ; car s'il eſt vrai que les Peuples de l'Europe ſoient venus de l'Orient, en ſuivant pour ainſi dire le cours du Soleil, il s'enſuivroit que des eſſains d'hommes ſortis de la *Scythie* après avoir paſſé le *Tanais* & l'*Iſter*, ſe jetterent partie dans l'Orient, ſavoir dans l'*Illyrie*, la *Pannonie* & l'*Allemagne*, d'où leur poſtérité s'avança par la ſuite vers l'*Italie*, la *Gaule* & l'*Eſpagne* ; & partie dans le Midi, ſavoir dans la *Thrace*, la *Macédoine* & la *Grece*, où arriverent dans la ſuite des Colonies de *Phenicie* & d'*Egypte* ; auſſi voit-on que les *Grecs* ont pris leurs lettres des *Phœniciens* & leurs cérémonies religieuſes des Egyptiens ; mais toûjours eſt-il vrai de dire que les *Grecs* doivent leur origine aux *Scythes*, de même que les *Italiens* la doivent aux *Celtes*.

On prouve que les *Celtes* ſont originaires de la *Scythe*.

J'entends ici par *Scythes* les anciens habitans de la Côte du *Pont Euxin* ; ſans m'arrêter aux noms qu'ils peuvent avoir aujourd'hui,

C'eſt-là qu'Homere a placé les *Cimmeriens*, qu'*Hérodote* diſtingue des *Scythes*. Le *Tanais*, le *Danaper*, le *Danaſter*, & le *Danube*, outre la *Duna* & la *Divina* ont reçu leurs noms d'une ſeule & même nation; & leur origine devient manifeſte par la maniere dont *Jornandes Gothus* les prononce; mais on a aujourd'hui peine à la reconnoître à cauſe de la contraction que ces mots ont ſoufferte par la ſuite: car ceux de *Dnieſter* & de *Dnieper*, conſervent à peine leur ancienne lettre radicale au commencement; ce qui paroît encore plus viſiblement dans ceux de *Nieſter* & de *Nieper*. Rien ne favoriſe plus l'origine que je donne aux *Celtes*, que certains termes uſités chez les anciens *Scythes* qu'*Hérodote* nous a conſervés, & qu'on explique parfaitement par le moyen de la langue *Celtique*, je veux dire, du *Latin* & de l'*Allemand*. Car *Aeorpata*, qui eſt un des noms des *Amazones*, ſignifie, ſuivant *Herodote* meurtriere d'hommes; *Aeor*

par la conformité qui ſe rencontre, entre les langues de ces deux Peuples.

ſignifiant un homme, & *pata* tuer :
De plus, les mots *battere*, *battuere* qui ſignifioient battre chez les anciens *Romains*, ſe ſont conſervés dans les langues dérivées du Latin ; & l'on en trouve même quelques traces dans la langue Allemande ; *patſchen* ſignifiant frapper avec quelque choſe de plat, par exemple, avec la plante du pied, la paume de la main, de l'eau, ou telle autre matiere qui cede ; & étant dérivé du bruit dont cette action eſt ſuivie. On remarque la même conformité entre *vir*, *baro*, *herus*, *herr*, & *er*, qu'entre *οἶνος* & *vinum*.

Autres preuves de ce qu'on vient de dire.

On n'explique pas moins heureuſement le mot *Ariſmaſpi* ; car, ſuivant le témoignage d'*Herodote*, il ſignifie *Borgne*. *Arima*, dit cet Auteur, ſignifie *un* chez les *Scythes*, & *ſpu* un œil ; ce n'eſt pas que ce peuple fut borgne, mais à cauſe qu'il ne ſe ſervoit que d'un œil pour viſer. *Arim* ſignifie auſſi unité, ſolitude, beſoin ; & c'eſt de-là qu'eſt venu l'*Eremus* des Grecs, &

le

le *Arm* des Allemands; le premier signifie solitude, & le second pauvreté. *Arim* qui signifioit un chez les Scythes, est aujourd'hui appellé *Erti* par les Georgiens: mais *Spehen specere*, *spia*, *épier*, signifie chez les *Allemands*, les *Latins*, les *Italiens*, *François*, en un mot chez les *Celtes*, voir, d'où l'on voit la vraie signification du mot *Arimaspus*. *Spehen* dans sa signification originale signifie un regard perçant; car les Allemands employent *sp* pour désigner les actions & les instrumens pour pénétrer à travers de quelque chose. *Herodote* dit avoir conversé avec un Prince Scythe, & il peut très-bien se faire que la curiosité l'ait conduit sur les confins de la *Scythie*, car il aimoit extrêmement à voyager; aussi mérite-t-il plus de foi qu'aucun autre Auteur. Au reste, il n'est pas étonnant que nous ignorions aujourd'hui bien des particularités qui concernent les anciens *Scythes*, vu leur antiquité & l'ignorance où nous sommes de leur langue. Je ne

hazarderai donc point mes conjectures sur le nom des *Xamolxis*, ni sur celui d'*Anacharsis;* mais je souhaiterois que quelqu'un voulût bien recueillir les termes *Scythes*, comme on a fait ceux des langues Gauloise, *Phrygienne* & *Egyptienne.* On en trouve quelques-unes dans *Hesychius*, mais il s'en faut beaucoup qu'ils suffisent à mon dessein.

Langues comprises sous la *Scythienne.*

Je comprend sous le nom de *Scythienne*, distinguée de la *Celtique*, la *Tartare*, l'*Esclavonne* & la *Finlandoise*, quoique ces trois-ci different beaucoup les unes des autres. Les *Turcs* ont été connus des Anciens, mais l'on n'a oui parler des *Tartares* que par les ravages qu'ils firent dans notre Continent sous la conduite de *Chingis-Cani.* Il est évident par la langue de ces deux Nations que les *Turcs* sont originaires de ces Contrées qu'habitent aujourd'hui les *Usbecks*, c'est-à-dire, des *Massagetes* ou de la partie de la *Scythie* qui confine avec la Perse, & que la langue de la *Crimée* a beaucoup

de rapport avec la Turcque. On dit même que les *Kalmuchs* (je crois que ce nom leur a été donné il n'y a pas long-tems par les *Ruſſiens*) les *Mogalli* (ce nom eſt fort ancien) parlent à peu près la même langue que les *Turcs*; & que les *Tartares* Orientaux qui conquirent la *Chine*, ont pluſieurs mots communs avec ceux-ci, ce que je tiens de *F. Bouvet* qui m'en a communiqué pluſieurs. J'ai des preuves certaines que les *Comaniens* ſont originaires de Turquie. Ils habitoient du tems de la premiere irruption des Tartares entre le *Tanais* & le *Danube*, d'où quelques-uns ſe réfugierent en *Hongrie* où ils ſont encore aujourd'hui, mais avec un langage bien different de celui qu'ils avoient anciennement.

Les *Sarmates* ont autrefois habité une grande partie de l'*Europe* & de l'*Aſie*, & leur domination n'eſt pas moins étendue aujourd'hui. *Herodote* a pris le nom de *Sarmate* dans ſa ſignification la plus

Les *Sarmates* répandus dans l'*Europe* & l'*Aſie*.

étroite; mais *Tacite* oppose les *Sarmates* aux *Germains* qui habitent dans le voisinage; par où l'on voit qu'il veut parler des Peuples qu'on a par la suite appellés *Sclavons*, sous lesquels je comprend les *Russiens*, les *Polonois*, les *Bohemiens*, les *Moraviens*, les *Bulgares*, les *Dalmatiens* d'aujourd'hui, les *Slabini*, & les autres qui habitent le long de la mer *Adriatique*, aussi bien que les *Vinidi* près de la mer *Baltique*, communément appellés *Wendi* (qu'on ne doit point confondre avec les Allemands,) & par *Jonandes*, *Antes*; & ceux encore qui après les *Migrations* des Nations d'Allemagne s'emparerent des Pays qu'elles venoient de quitter, & habiterent cet espace de Pays compris entre le *Mare-Barbarum* (c'est ainsi que les anciens l'appelloient,) & l'*Elbe*, & même jusqu'à *Salfeld* dans la *Thuringe*. On sçait que les *Vinidi* (dont il reste encore quelques-uns dans le *Lunebourg*, & un plus grand nombre dans la *Lusace* & la *Marck*)

ont depuis peu servi d'interpretes aux *Moscovites* ; & *Sparwenfeldius Suedois*, homme extrêmement versé dans les langues Orientales, m'a écrit que la langue qu'il avoit apprise en *Moscovie*, lui avoit beaucoup servi dans la *Carinthie* & la *Carniole*. *Jornandes* place les *Vinidæ*, Nation extrêmement nombreuse, à peu près dans cette partie de la Pologne qui est au-delà du *Weissel* ; & les divise en *Anres* & *Slabini* : mais je crois que les *Antes* & les *Vinidæ* ou *Winidæ* ne different que par la maniere dont on prononce ces noms ; la lettre *W*, comme il arrive communement, étant quelquefois mise devant, & quelquefois omise.

Les *Huns* & les *Avares* également *Sclavons*.

Je mets encore au nombre des *Sarmates* ou des *Sclavons* les *Huns* & les *Avares* qui habitent aujourd'hui la *Hongrie* anciennement appellée *Pannonie* ; car après que les *Goths*, les *Lombards*, les *Gepides* & les autres Peuples d'Allemagne s'avançant vers l'*Italie*, la *Rhetie* & l'*Autunois* eurent abandonné de gré

ou de force le Pays ſitué entre le *Danube* & les *Alpes*; les *Slabini* prirent leur place, & ceux qui vinrent plus tard furent appellés *Avares* : & delà viént qu'aujourd'hui encore toute cette étendue de Pays eſt habitée par des *Sclavons;* à l'exception de la contrée où les *Hongrois* (Peuple d'une autre origine) s'établirent;il paroît au reſte par leur langage que dans la Hongrie même les *Raſciens*, les *Serviens*, les *Croates*, les *Ziculi* & la plupart des habitans de la haute-Hongrie ſont *Sclavons* d'origine. Les *Huns* & les *Avares* Peuples de la *Pannonie* ne compoſoient qu'une ſeule Nation au tems de *Charlemagne*, & il y a eu un tems où les *Huns* ont été compris ſous le nom d'*Avares*, & un autre ou ceux-ci l'ont été ſous celui d'*Huns*. *Jonandes* fait mention de certaines Plaines ſur le *Danaper* qui étoient connues avant ce temslà ſous le nom d'*Hunnivar*; & *Simocatta* & quelques autres Auteurs Grecs, parlent des *Huns* & des *Ava-*

res sous les noms d'*Hun* & de *Var*.

On a lieu de croire pour d'autres raisons que les *Huns* sont originaires de la *Sclavonie*, ou de la *Sarmatie* ; & si quelques Auteurs Grecs désignent les *Turcs* sous le nom d'*Huns*, c'est en prenant ce mot dans sa signification la plus étendue, pour signifier ce que nous appellons *Scythes* ; & en effet ces Nations Barbares & éloignées ont été appellées du nom général de *Scythes* par les anciens, *Huns* & *Turcs* par les Auteurs du moyen âge & *Tartares*, par les modernes. On voit par l'Ambassade du Rheteur *Priscus*, qu'on ne parloit que deux sortes de langues à la Cour d'*Attila*, sçavoir la *Gothique*, & l'*Hunnique* ; & il est manifeste, & même les noms de leurs Rois le montrent assez, que la langue *Gothique* est la même que l'*Allemande* ; au lieu que si l'*Hunnique* n'étoit pas la même que la *Sarmatienne*, il s'ensuivroit qu'on auroit parlé une troisiéme langue à la Cour de ce Prin-

Autres preuves de ce qu'on a avancé.

ce, vu qu'il étoit alors dans le cœur de la *Sclavonie*. Il paroît encore que le mot *Coni* ou *Chuni* ſignifie un cheval chez les *Sarmates*, d'où il ſuit que le nom d'*Huns* ne déſigne que la même choſe ; & les anciens nous apprennent en effet que ces Peuples étoient toujours à cheval en quoi les *Tartares* d'aujourd'hui les ont imités. *Jornandes* décrivant les funérailles d'*Attila*, fait mention d'une grande *Strawa*, c'eſt-à-dire, comme il l'explique lui-même, d'une fête magnifique ; & *Eccardus* Profeſſeur à *Helmſtad*, nous apprend que *Strawa* ſignifie encore aujourd'hui la même choſe en *Pologne*. Pluſieurs raiſons me portent encore à croire que les *Cazari* qui habitoient autrefois le *Pont-Euxin* étoient originairement *Sclavons*.

Etendue conſidérable de la Nation *Finlandoiſe*.

Les *Finlandois* ſont un des Peuples les plus conſidérables du Nord. *Tacite* les appelle *Fenni*, & nous les dépeint extrêmement groſſiers & ſauvages, telles à peu près que les *Lapons* & les *Samojedes*. *Schefferus*

nous a appris depuis long-tems, que les *Lapons* ont la même origine que les *Finlandois*, & *Jornandes* appelle *Sridi-Finni*, ceux que nous nommons aujourd'hui les *Lapons*, & cela à cause de leur extrême agilité; car *Schreiten* signifie courir à toutes jambes; mais ils s'étendoient bien avant dans l'Orient, comme il paroît par les *Hongrois* qui ont beaucoup d'affinité avec eux, que *Jornandes* dit être venus du fond de la *Scythie*, ou de la *Siberie*; & *Rubruckius* ayant été envoyé par S. *Louis* en *Tartarie*, apprit que l'*ancienne Hongrie* etoit alors appellée *Pascatir*, ce que je crois être la même chose que ce qu'on nomme aujourd'hui *Baskiria* dans l'Empire du *Czar*. Au reste, il n'est point de langue qui approche plus de l'*Hongroise* que la *Finlandoise*, ainsi que l'a fort bien observé *Comenius*. Mais *Fabricius*, Député du Commerce de *Suede* en Perse étant arrivé, à ce que rapporte *Brennerus*, avec un jeune

Finlandois aux environs de la mer *Caspienne* à peu de distance du *Volga*, fut fort surpris, lorsqu'il voulut payer ceux qui l'avoient voituré, de voir qu'ils nommoient leurs nombres de même que les *Finlandois;* & étant venu à parler avec eux, il entendit la plus grande partie de ce qu'ils lui dirent. Je suis donc persuadé que tout le Pays compris entre l'Océan Septentrional & la mer *Caspienne* n'étoit autrefois habité que par un seul Peuple, qui a ensuite été désuni par les *Sclavons* ou les *Sarmates* qui sont venus s'y établir. Peut-être même les *Estii*, les *Libones* & les autres Habitans de la Mer *Baltique*, qui ont une origine différente des *Sclavons*, sont *Finlandois* d'origine, bien que ceux qui n'entendent point leur langue ayent peine à en convenir ; & j'en dis autant des *Samoiedes*. Les *Hongrois* sont originaires de la *Scythie Asiatique*, & s'établirent dans la *Pannonie* dans le tems que les *Avares* déja affoiblis

par *Charlemagne* étoient hors d'état de leur résister ; & de-là vient que la *Pannonie*, à la réserve de cette contrée qui à cause de sa situation Orientale est appellée *Oesterreich* ou *Autriche*, & que *Charlemagne* a jointe à la *Germanie*, a pris le nom d'*Hongrie* de ses nouveaux possesseurs ; & a resté peuplée d'*Avares* ou d'*Esclavons* & d'*Hongrois*. Ceux-ci ont été compris sous le nom de *Turcs* par les Auteurs Grecs du bas Empire ; les *Turcs* ont été appellez *Persans*, & les *Grecs* eux-mêmes *Romains*, pour conserver un reste d'apparence de l'ancien Empire.

Etenduë du Pays des *Celtes*.

Les *Celtes* occupoient anciennement presque toute la partie de l'Europe qui s'étend depuis la *Schythie* jusqu'à la Méditerranée, l'Océan & le détroit de *Gibraltar* ; & il paroît qu'une partie des Peuples d'Allemagne s'étendoit jusqu'au *Tanais*, quoiqu'interrompuë par les *Winidæ* ou *Antes* ; il n'y a même pas long-temps qu'on a trouvé des restes des anciens *Germains* dans le

cœur de la *Crimée*, & peut-être même y en a-t'il encore aujourd'hui. Les *Germains* s'étant affoiblis par différentes *Migrations*, céderent aux *Esclavons* toute la contrée jusqu'à l'*Elbe*; mais ils s'emparerent par la suite d'une bonne partie du pays jusqu'à la Mer *Baltique* & le *Weissel*. Les *Bastarnæ* situés au-delà des Monts *Carpates*, faisoient autrefois partie des Peuples d'Allemagne; mais je mets les *Daces* & les *Getes* au nombre des *Sarmates*. Les anciens *Illyriens* & *Pæoniens* étoient autrefois *Celtes*, je veux dire, *Germains* ou *Semi-Germains*, mais c'est à tort que l'on confond la langue *Esclavone* avec l'*Illyrienne*, quoique les Esclavons habitent l'*Illyrie* & toutes les contrées des environs; car leur *migration* n'est arrivée que fort tard. *Tite-Live* appelle les Peuples des *Alpes* *Semi-Germains*. Je mets encore au nombre des Germains tous les *Celtes* qui habitoient les pays situés au Nord & à l'Est du Rhin; car les

autres appartenoient aux Gaules, quoique les *Belges* fussent regardés comme originaires d'*Allemagne*. On s'apperçoit même en parcourant l'antiquité que les *Gaulois* sont pour la plûpart descendus des *Germains*, & ceux-ci des *Scythes*, ainsi qu'on l'a déja dit; quoique leur langage se soit successivement altéré par la longueur du temps & les différentes *migrations* qu'ils ont faites.

Restes de l'ancien Gaulois dans l'Armorique & le *Welsh*.

Les restes de l'ancien *Gaulois* que *Pontanus*, *Cambden*, & d'autres ont ramassé, ne paroissent pas mieux que dans l'*Armorique* & le *Welsh*, dont *Boxhornius* nous a donné un vocabulaire dans ses *Origines Gallicæ*; & il me paroît par ce que j'en ai vû, que le *Welsh* vient pour la plus grande partie du *Germain*; & si nous n'entendons pas aujourd'hui la plûpart des mots de cette langue, on doit s'en prendre aux fréquens changemens de temps, de lieux aussi-bien qu'aux migrations qui sont arrivées. Les Isles ont

été peuplées par les habitans du Continent voisin. Les anciens *Bretons* sont descendus des *Gaulois* & des *Germains* ; les *Cymræi*, je veux dire les *Cambri* ou *Welshs*, des *Cimbres*, les Anglois, les *Saxons*, qui avoient succedé aux *Bretons* & aux *Cimbres* ; & comme les langues sont moins sujettes à changer dans les lieux inaccessibles que dans les autres, je croirois assez que les *Cymræi* ont un langage plus approchant de celui des anciens *Cimbres* que les Allemands d'aujourd'hui. L'*Irlandois* vient je crois de l'Anglois, aussi approche-t'il plus de la langue des anciens *Bretons*, je veux dire des Germains & des Gaulois, & par conséquent de celle des anciens *Celtes*.

L'*Italie* & l'*Espagne* peuplée par les *Celtes*.

Il y a toute apparence que l'*Italie* & l'*Espagne* ont été peuplées par les *Celtes*, c'est-à-dire par les *Germains* & les *Gaulois* qui traverserent les *Alpes* & les *Pyrenées* longtemps avant l'irruption des *Gaulois* dont parle *Tite-Live* ; c'est des

Aborigenes, dont je parle, c'eſt-à-dire, d'un Peuple beaucoup plus ancien que les Grecs, les Lydiens, les Phygiens, les *Phœniciens* & d'autres qui y vinrent par Mer : Car les migrations les plus anciennes ſe ſont faites par terre, & ce n'eſt que fort tard & dans des occaſions extraordinaires que des Peuples entiers ſe ſont embarqués ſur Mer, quoique *Tacite* prétende le contraire. Un grand nombre de Colonies Grecques s'établirent par la ſuite ſur les Côtes d'Italie ; & delà vient que le Latin eſt un mélange du *Celtique* & du *Grec*. Cette partie de l'*Italie* fut appellée par la ſuite, la *Gaule Ciſalpine*, & l'autre la Grande-Grece. Les *Latins*, les *Toſcans* & les Peuples du voiſinage s'établirent dans le milieu de l'*Italie*, & étendirent par la ſuite leurs conquêtes de part & d'autre. On entend aujourd'hui ſi peu l'ancien *Toſcan*, qu'on ne ſçait pas même lire les Inſcriptions qui nous reſtent en cette langue.

L'origine des Eſpagnols peu connuë.

On ne ſçait preſque rien de certain ſur l'origine des anciens Eſpagnols. *Reineſius*, dans ſon Traité *de Deo Endewellico* a donné quelque éclairciſſement ſur cette matiere. On trouve ſur quelques eſpéces monnoyées des fragmens de l'ancienne littérature Eſpagnole que le fameux *Laſtanoſa* a recueillis dans un ouvrage Eſpagnol, qui a été conſidérablement augmenté depuis par *Baryus*. C'eſt à tort qu'on prétend que ces caracteres ſont *Runiques*, vu que ceux-ci ſont beaucoup moins anciens ; & il paroît que ces monnoyes ont été frapées du temps de la République Romaine longtemps avant que les *Goths* pénétraſſent en Eſpagne. Il n'eſt pas moins difficile de découvrir l'origine des Peuples qui l'ont les premiers habitée. Les *Celtiberiens*, qui occupoient une grande partie de l'Eſpagne, ſont deſcendus des *Celtes*, mais fort tard à ce que je crois ; & il y a toute apparence que les anciens *Iberiens* deſcendoient eux-mê-

mes des *Celtes*, à l'exception peut-être des *Basques* & des Peuples voisins. Car la langue de ceux-ci differe extrêmement des autres langues de l'Europe, & on n'en connoît aucune qui lui ressemble. Dira-t'on que l'Espagne a été peuplée par une Colonie d'Africains long-temps avant l'arrivée des *Celtes*, & que les Basques sont un reste de ces anciens Peuples ? Je croirois bien plutôt que quelqu'autre Peuple dont la migration étoit antérieure à l'arrivée de celle dont les *Celtes* sont sortis, je veux dire des *Germains* & des *Gaulois*, s'empara non-seulement de l'Espagne, mais encore de l'*Aquitaine* & de toutes les contrées voisines; d'autant que ce sentiment s'accorde avec les noms que les Rivieres conservent encore. *Cesar* distingue trois sortes de *Gaules*, sçavoir l'*Aquitanique*, la *Celtique* & la *Belgique*, par où il paroît que le nom de *Celtæ* est pris dans sa signification la plus étroite;

& je croirois volontiers que c'étoit celui des Peuples de la *Gaule Celtique ;* mais que les Grecs qui s'établirent par la suite à *Marseille* & sur le *Danube* ayant observé une certaine conformité dans les moeurs & le langage de ces Peuples, ils s'en servirent pour désigner tous les Peuples de l'Occident dont les anciens n'avoient eu jusqu'alors aucune connoissance. Car les Grecs appelloient autrefois les Peuples Occidentaux qu'ils ne connoissoient point, *Celtes*, ceux du Nord *Scythes*, les Orientaux *Indiens* , & ceux du Midi *Éthiopiens ;* dénommant les Peuples les plus éloignés des plus proches. *Hérodote* a même prouvé d'une maniere incontestable, malgré les contrariétés où il tombe quelquefois, que les *Scythes* malgré leur peu d'étendue, avoient donné leur nom aux Nations qui étoient dans leur voisinage , & qu'ils n'étoient pas moins inconnus aux Grecs du temps d'Homere que les *Celtes.*

La Scandivanie peuplée par les Germains.

L'Allemagne donna par la suite des habitans à la *Scandivanie*, comme elle en avoit déja donné à la *Gaule* & à l'*Italie* ; & je suis parfaitement convaincu que les *Germains* passerent d'abord de la *Cherſonneſe-Cimbrique*, & des Côtes de la Mer *Baltique* dans le *Dannemarc*, & ensuite dans la *Scandivanie*, & qu'après avoir chassé les *Finno-Lappones*, qui l'habitoient, ils s'emparerent des meilleurs pays de la Côte. En effet, les langues *Danoiſe*, *Suédoiſe* & *Norvingienne*, ont le même rapport avec l'*Allemande*, que l'*Italien*, le *François* & l'*Eſpagnol* avec le *Latin* ; avec cette différence pourtant que ces derniers Peuples prirent leur langue de celui qui les avoit soumis, ce qui n'est point arrivé à ceux du Nord. Il n'est donc pas étonnant que les Peuples du Nord & du Midi de l'Allemagne, ne s'entendent point les uns les autres, vû qu'un Paysan d'*Autriche* ou de Baviere, n'entend point celui de *Wetſtphalie* ou de la Hol-

lande. Il n'eſt même point d'*Allemand* qui puiſſe entendre ſans interpréte *Otfridus* Écrivain du temps de *Charlemagne*, & à plus forte raiſon *Ulphila* qui eſt beaucoup plus ancien. C'eſt ainſi que par la ſuite des temps & les changemens de lieux, les Dialectes & les Langues s'alterent au point de devenir méconnoiſſables ; au lieu que lorſque les mots ſont couchés par écrit, & qu'on a la commodité de les examiner, on n'a pas de peine à découvrir l'origine de la plûpart d'entre eux. Cette variation eſt beaucoup plus grande dans les Dialectes que dans les Langues ; & on ne peut trop louer *François Junius* de nous avoir laiſſé des recherches auſſi curieuſes ſur l'ancienne langue Allemande, que celle qu'on conſerve dans la Bibliothéque d'*Oxford*. Le Docteur *Hickes* animé par ſon exemple, a donné un tréſor de toutes les Langues du Nord, ſçavoir de la *Teutonique ;* & depuis Jean *Schilterus*, & *Gerard Maierus* ont travaillé

à éclaircir la Langue des anciens Germains.

Les *Goths* descendus des *Germains*.

Je n'ignore point que certains Savans du Nord ont regardé les *Goths*, tantôt comme un Peuple différent des *Germains*, & tantôt les Peuples d'Allemagne comme une Colonie des anciens *Goths*: Mais on ne sçauroit nier que ceux-ci ne soient les mêmes que les Germains, ni démentir le témoignage de l'antiquité & l'évidence des faits, à moins que de surpasser en opiniâtreté *Prœterius* Auteur *Gothique*, qui fait les *Goths* originaires de la *Sarmatie*. On croiroit plus aisément que les Germains sont sortis de la *Scandivanie*, s'ils étoient maîtres des contrées qui sont aux environs de la Mer glaciale; mais tant s'en faut que cela soit, puisque tout le pays situé de part & d'autre du Golfe de *Bothnie* est habité par des Lappons, dont le langage differe entiérement de celui des *Suedois* & des Peuples de la *Norvege*. Je regarde donc les *Finlandois*

comme les vrais *Aborigenes* de cette grande Peninſule, que les Anciens ont appellée *Scandivanie* de ſa partie la plus proche & la plus petite qu'on nomme aujourd'hui *Scania*, *Scandia* ou *Scandavia*. Il ne reſte dans ces endroits aucun veſtige de la Langue Germanique, ſi ce n'eſt ſur les frontieres ; & il ſeroit auſſi ridicule de faire les *Germains* originaires de ce pays-là, que de donner les *Arabes* & les *Syriens* pour les deſcendans des *Abyſſiniens*, ou de faire dans quelques ſiécles d'ici la Ville de Londres une Colonie de *Boſton* en Amérique.

Le mot de *Suediland* dénote aujourd'hui chez les *Suedois* une terre nouvellement défrichée, & dont on a brûlé les bois ; car *Sueden*, même chez les anciens *Germains* ſignifioit *brûler* ; d'où eſt venu *Sieden*, faire bouillir, & *Sud*, le Midi ou la Région la plus chaude. Mais ce pays avoit été défriché long-temps avant qu'il y eût d'Auteurs Romains, puiſque *Tacite* lui-même fait mention

des *Suiones*, c'eſt-à-dire, des *Suedones* comme d'un Peuple floriſſant, & les fait confiner avec les *Suevi* qui ſont partie des Peuples d'Allemagne.

Je ſçai que les Peuples du Nord envoyerent des Colonies dans les Contrées Méridionales de l'Allemagne, mais ce ne fut que longtemps après: En effet, les *Cimbres*, les *Saxons*, les *Herules*, les *Vandales* & pluſieurs autres Nations ſont venues des Côtes de la Mer Baltiques; & *Procope* nous apprend que les ancêtres du Roi des *Herules* demeuroient dans la *Scandivanie*; & c'eſt delà que *Jornandès* fait venir les *Goths*. *Cluvier*, un des meilleurs Auteurs que nous ayions pour l'ancienne Géographie, place les *Goths* ſur le *Weiſſel*, & cela pour des raiſons qui ne ſont pas abſolument à mépriſer; mais ſon ſentiment a été combattu avec beaucoup plus de chaleur que de ſolidité, par *George Sternielmius*, ſavant Suédois, qui a travaillé de concert avec *Benoît*

Les *Goths* ſont-ils originaires de la *Scandivanie*.

Skyttius fur l'harmonie des Langues. Je ne méprife point entiérement l'autorité de *Jornandes*, malgré les fautes qu'il commet quelquefois, fur-tout en fait d'Antiquité, & les contrariétés dont il eft plein. Il a fuivi *Ablabius*, & *Caffiodore* dont nous n'avons plus les écrits. Il fait donc venir les *Goths* de la *Scandivanie*, mais il les confond avec les *Getes*, qui ont habité les premiers les Côtes du *Pont Euxin.* Je comprend fous le nom de Suéde, non-feulement la *Gothland* Orientale & Occidentale, mais encore la *Jutland*, les *Gothones* fur le *Weiffel*, que les Romains ont autrefois connu, & l'Ifle de *Gothland* : il peut donc fe faire que le nom de *Gothones* ou de *Guttones* ait été commun un temps aux Peuples qui habitent les Côtes de la Mer *Baltique* ; & que celle-ci ait été appellée à caufe de cela *Sinus Codanus*, c'eft-à-dire *Gothiens.* Au refte, bien qu'il foit indubitable que les anciens Germains de delà l'eau

font

ſont deſcendus des nôtres ; cela n'empêche pas qu'un nombre de braves gens venus de la *Scandivanie* ne puiſſent avoir fondé le Royaume des *Goths* en deçà de la Mer ; d'où il eſt arrivé que les Hiſtoriens ont confondu l'origine de leurs Princes & de leurs Chefs avec celle de la Nation même, comme ſi toute la Nation étoit ſortie des mêmes cantons, ou que la *Scandivanie* qui ſelon moi n'a jamais été fort peuplée, eut été la Pépiniere d'où tous ces Peuples ſont ſortis. Cette opinion ſe trouve conforme à celle de *Jornandes* (*a*), qui fait venir les *Goths* chez nous avec leur Roi *Berig* ſur trois Vaiſſeaux ſeulement ; & effectivement il y a toute apparence que dans les migrations des *Goths*, de même que dans celles des *Cimbres*, des *Francs* & des *Saxons*, le nombre des premiers venus s'accrut inſenſiblement par l'arrivée de ceux qui ſe joignirent à eux par la ſuite

(a) *Cap.* 14.

de gré ou de force. *Cluvier*, en cela d'accord avec *Jornandes*, prétend que les *Goths* s'avancerent peu-à-peu vers le *Pont Euxin*, après avoir quitté les environs du *Weiſſel*, mais il paroît que les *Baſtarnæ* & les autres *Germains* étoient établis dans cet endroit depuis très - long - temps.

Origine des Danois. La migration des *Aſiatiques* en *Suéde* dont parlent les Mythologiſtes modernes de cette Nation, me paroît entierement fabuleuſe, ſurtout lorſque je conſidere l'éloignement des lieux & les difficultés d'un pareil voyage; & je croirois volontier que cette Hiſtoire a été inventée dans le temps que les *Scandivaniens* commencerent à ouir parler de l'Aſie. Il paroît cependant que les *Aſæ*, ou *Heroës* qui ſuivirent *Odin* ou *Wodan* ſont deſcendus des *Saxons* qui habitoient la *Cimbrie*, & chez qui *Wodan* lui - même avoit regné, du moins ſi l'on en croit les anciennes Annales des *Angles* qui ſont de beaucoup antérieurs

aux Hiſtoires que nous avons des Peuples du Nord ; par où l'on voit que les *Scandivaniens* après avoir reçû des Rois des mains de ces Peuples, leur en ont donné à leur tour dans un autre temps. Les Peuples du Nord ont changé *Wodan* qui étoit un nom étranger pour eux, en *Odin ;* car ils ont coûtume de retrancher l'W des mots Allemands. *Jornandes* fait venir les *Danes* ou *Dœni*, comme les appellent les Peuples voiſins, des *Cogeni ;* & bien qu'il les place dans la *Scanzia*, on peut y comprendre les *Jutæ* les plus avancés juſqu'au Cap de *Scagen ;* mais ayant par la ſuite abandonné la Riviere de *Dena*, ils furent appellés *Deni* & la Contrée qu'ils habiterent le *Denemvarck ;* car la Riviere aujourd'hui appellée *Eidora*, d'*Eggidora*, à ce que diſent les Anciens, ou la *Porte du Fort*, ſert de limites à la *Jutland.* Ce même Auteur rapporte que les *Herules* ayant été chaſſés de leur pays par les *Danois*, ſe joignirent aux *Saxons*, & ſe mi-

rent à faire des courſes ſur les Romains ; & il y a tout lieu de croire qu'on a ſouvent confondu ces deux Peuples enſemble.

Origine des *Francs.*

Je ne m'étendraï pas beaucoup ſur les migrations des Peuples d'*Allemagne* dans les Provinces de l'Empire Romain, vû qu'elles ſont ſuffiſamment connues par l'Hiſtoire ; mais je ne puis m'empêcher d'apprendre au Lecteur, quelques particularités ſur ce ſujet, qu'il auroit peine à trouver ailleurs. Il eſt certain que ce petit nombre de *Suéves* qui ont conſervé leur ancien nom, ſe ſont mêlés avec les Allemands ; & je ſuis perſuadé que les *Boii* vinrent de la Bohême & du pays des *Marcomans* dans la *Baviere*, dans le temps que les *Vinidæ* étoient les plus puiſſans. Quelques Auteurs Modernes font venir les *Francs* de la *Troade* & des bords du *Pont Euxin*, & leur aſſignent une certaine Ville nommée *Sicambria*, comme s'ils avoient habité la *Pannonie.* Mais qui ne ſçait que c'eſt la cou-

tûme des Peuples qui commencent à ſe civiliſer de forger des Hiſtoires étranges & de s'attribuer une origine toute extraordinaire ! C'eſt delà que ſont venues, chez les François, les *Anglois*, les *Ecoſſois*, & les *Scandivaniens*, toutes ces Hiſtoires prodigieuſes que les Peuples du Nord appellent *Sagas*, c'eſt-à-dire des contes à dormir de bout. Quelques Auteurs François font venir les *Francs* d'une Colonie de Gaulois qu'ils ſuppoſent avoir autrefois paſſé en Allemagne ; mais comment ſçait-on que ces Peuples ſont venus de cette partie d'Allemagne dont les anciens Gaulois ſe rendirent maîtres ? Pour moi je ſuis perſuadé que les *Francs*, les *Vandales*, les *Goths* & les *Saxons* ſont originaires de la Mer *Baltique ;* qu'ils en ſortirent d'abord en petit nombre, & qu'ils s'accrurent par la ſuite au point de former une Nation puiſſante. On ſçait en effet qu'à l'occaſion de la guerre des *Marcomans* qui s'éleva ſous le régne de *Marc-*

Antonin, la plûpart des *Barbares* animés par l'efpoir de ravager l'Italie & de s'enrichir de fes dépouilles, abandonnerent leurs Pays, ce qui dépeupla les Contrées Septentrionales de l'Allemagne, & donna occafion aux *Vinidi* de s'en emparer; & fi celles du Midi furent plus tranquiles, c'eft que l'union & la force des Peuples qui s'y étoient établis, les mettoit à couvert de toute invafion. Les *Francs* s'établirent peu de temps après parmi les *Hermunduri* & les *Cherufci*; d'où s'étant avancés vers le Rhin & dans le Pays des *Sigambri*, ils donnerent leur nom à la Contrée fituée entre le *Main* & les *Bataves*: ils infefterent auffi les Côtes de la Gaule, & vinrent même à bout de la conquerir par la fuite, & leur exemple fut bien-tôt fuivi par les *Saxons*, qui s'emparerent des lieux qu'ils venoient d'abandonner.

Origine des *Saxons*.

Ptolomée eft le premier qui ait placé les *Saxons* à l'entrée de la *Cherfonnefe Cimbrique*. *Tacite* place

les *Angles* à peu de diſtance delà, le nom de *Saxon* n'étant point connu de ſon temps, ou du moins n'ayant pas tant d'étendue qu'il en eut depuis, après que ces Peuples ſe furent joints aux *Chauci* & aux *Friſii.* Ils ſe firent connoître dans la ſuite par leurs Pyrateries, & firent pluſieurs deſcentes dans les Gaules & l'Angleterre à deſſein de les piller; & delà vient que les Côtes de ces deux Pays ſont appellées dans la *Notitia Imperii*, *Saxoniques*, *Saxonicum.* Quelque temps avant que de s'établir en *Angleterre*, ils chaſſerent les *Francs* de la *Hollande* & de la *Weſtphalie*; & par la ſuite les Royaumes des *Werini* & des *Thuringi*, qu'on nommoit autrefois *Cheruſci* & *Hermunduri*, furent conquis, partie par les *Francs*, & partie par les *Saxons.* Ceux-ci s'emparerent auſſi du Pays des *Werini*, à l'exception de la *Friſe*, & de cette partie de la *Thuringe*, (elle a été long-temps appellée dans le *Diplome Northuringia*) ſituée entre *l'Elbe* & les

Montagnes de *Hartz*. Une partie de ces *Saxons* s'étant joints aux *Lombards* pénétra dans l'Italie ; enfin ſous les Empereurs d'*Allemagne* une grande partie du Pays des *Wenidi* entre *l'Elbe* & le *Warta*, & même au-delà, fût ſoumiſe aux *Saxons*, & compoſa la principale partie de la *Haute Saxe*, les Colonies Germaniques & les naturels du Pays ayant pris nos moeurs & notre langue.

NOUVELLE MANIERE

De dessaler l'Eau de la Mer, tirée de la Collection de Breslaw, Juillet, An. 1715. *Classe V. Art.* 2. *p.* 94.

Différentes Méthodes de dessaler l'Eau de la Mer.

IL est certain généralement parlant, qu'on doit moins agir dans ce Procédé par voye de correction, comme on le pratiqua en 1713 avec l'eau somache de *Tonningen*, avec un mélange de Canelle, de Sucre, &c, que par voye de séparation. On peut voir dans les Transactions Philosophiques (*a*) & dans les Actes de *Leipsick* (*b*) la maniere dont *Hauton*, *Lister* & d'autres s'y sont pris pour dessaler l'eau de la Mer ; sçavoir par la distillation & la filtration : mais ç'a toûjours été sans succès, ces Méthodes étant trop

(*a*) N°. 67. p. 2048, 2050 & N°. 156, p. 493.
(*b*) Supplém. T. IV. Sect. 8. p. 364.

longues & trop dispendieuses, ainsi qu'on peut le voir dans une Lettre de M. *Boyle* sur ce sujet.

Méthode de M. *Reyher.*

On peut mettre au nombre des nouvelles Méthodes dont on s'est servi pour cet effet, celle de Monsieur *Reyer Professeur* en Droit à *Kiel*, qui consiste à faire congeler l'eau que l'on veut dessaler. Il fit le 6 de Février 1697 un trou dans la glace qui avoit un pied d'épaisseur dans le Port de *Kiel*, & il l'a trouva tout-à-fait douce, & l'eau qui étoit immédiatement au-dessous sans aucun goût somache, au lieu que celle qu'il fit tirer par le moyen d'un chalumeau à un pied & demi au-dessous de la glace l'étoit tant soit peu, mais cependant beaucoup moins qu'à cinq pied de profondeur, car quatre livres de celle-ci donnerent par l'évaporation une once & trois scrupules & demie de sel extrêmement âcre.

Méthode de Mr. *Walckort.*

Quoique la Méthode précédente ne soit d'aucune utilité dans les cli-

mats chauds, on peut cependant en imaginer une capable de produire un froid assez fort pour rendre l'eau de la Mer potable (*c*). L'on trouve dans les Transactions Philosophiques (*d*) la maniere de produire cette glace artificielle, & cette méthode, si tant est qu'elle soit possible, est la plus aisée & la plus expéditive. M. *Walxort* l'a tentée, au moyen d'une certaine pompe qui étant plongée dans la Mer donne sur le champ l'eau douce ; & cette invention est vraisemblablement fondée sur l'expérience rapportée par M. *Oldenburg* dans les *Transactions Philosophiques.* Elle consiste à plonger un Vaisseau de cire creux & bien fermé dans la Mer, l'eau s'adoucit en passant à travers & devient très-bonne à boire. Un Au-

(*c*) Voyez les Remarques d'Hambourg, Janv. An. 1699. --- *Paschii invent. nov. antiq.* c. 2. p. 661. 662.

(*d*) N°. 15. page 255. Act. Erud. Suppl. T. IV, §. 8. p. 363.

teur Anonyme en a imaginé une autre par le moyen de laquelle le ſel ſe précipite en forme de Limon, de maniere que l'eau reſte parfaitement deſſalée ; mais il ajoûte qu'elle eſt trop diſpendieuſe pour pouvoir être miſe en uſage.

QUELQUES INDICATIONS DU DELUGE UNIVERSEL EN SUEDE.

Par M. Emanuel Suedenborg.

Preuves du Déluge tirées des Pierres figurées, &c.

IL paroît clairement par les Pierres figurées, & les différens corps pétrifiés qu'on rencontre tous les jours que le Pays que nous habitons a été autrefois submergé par la Mer.

On trouve près d'*Uddevalla* une haute Montagne dont une bonne partie n'est composée que de coquillages de différente espéce. On observe la même chose dans une autre qui est auprès de *Stromstad* laquelle est beaucoup plus haute & élevée de 70 verges au-dessus de la surface de la Mer, aussi bien que dans les Isles de *Cornia* & de *Crousthia*, d'où l'on tire de la Chaux

vive excellente pour l'uſage du Pays.

Des différentes couches qu'on trouve en *Suéde*.

On trouve de même en *Suéde* différentes eſpéces de couches tant au-deſſus qu'au dedans des Mines, & entr'autres dans une Mine de *Scanie* à peu de diſtance de *Landſcron*, auſſi bien que dans les ruines de certaines Montagnes & le penchant de quelques autres, comme *Kinnexuelle*, *Billingen* &c.

De l'apparence extérieure des Pays Septentrionaux.

Les marques du Déluge ſont beaucoup plus apparentes dans les pays du Nord que dans ceux du Midi. On y trouve des cantons entiers remplis & comme pavés de pierres d'un poids & d'une groſſeur extraordinaire ; & qui ſont d'autant plus groſſes & plus nombreuſes que le Pays eſt plus éloigné de la Mer. Que des pierres d'une péſanteur extraordinaire puiſſent être entraînées & portées à une grande diſtance, c'eſt ce qui paroît par les réflexions

On explique par les loix de l'hydroſta-

hydroſtatiques ſuivantes. 1°. La péſanteur d'une pierre comparée avec celle de l'eau, en ſuppoſant

les maſſes égales, eſt comme 2 & $\frac{1}{2}$ à 1, elle eſt beaucoup moindre étant comparée avec l'eau ſalée. 2°. Elle perd environ la moitié de ſon poids dans l'eau, & n'en retient qu'1 & $\frac{1}{2}$. 3°. Delà vient que la péſanteur d'une pierre eſt moins ſenſible dans la Mer que dans l'air; car la péſanteur de l'eau eſt preſqu'égale au reſte de ſon poids, c'eſt-à-dire, que la péſanteur de la pierre dans l'eau eſt à celle-ci comme 1 & $\frac{1}{2}$ à 1, & dans l'air comme 2000 à 1 & même plus. 4°. Si donc les vagues agitent la Mer dans ſon fond avec autant de force que les tempêtes agitent l'Atmoſphére dans l'endroit où il touche la terre; & qu'une colonne d'eau ſalée ait quelques cent verges de hauteur, le mouvement & la force des vagues au fond de la Mer, augmenteront en raiſon de la hauteur & des baſes: D'où il ſuit qu'une vague continuée vers le fond de la Mer, aura plus de force à cauſe de ſa hauteur, qu'elle n'en a vers ſa ſurface.

tique la maniere dont les pierres les plus groſſes peuvent être tranſportées d'un lieu dans un autre.

5°. Et par conséquent la Mer peut avoir entraîné dans les premiers Siécles des pierres d'une grosseur énorme qui s'étoient détachées d'elles-mêmes des montagnes, en avoir jonché la terre, & l'avoir même bouleversée jusque dans le fond de ses entrailles. 6°. De même que l'Atmosphere emporte ordinairement des écorces, des feuilles, des plumes & plusieurs autres corps un millier de fois plus légers, pourvû que l'air soit agité par quelque tempête, & cela d'autant plus haut que ces corps sont plus légers : & cette force vient en partie de la hauteur de l'Atmosphére, lequel étant agité communique par la pésanteur de sa colonne la même force à la tempête, qu'une autre puissance en communique à de plus grand corps mis en mouvement. 7°. C'est ce qui paroît par les Digues qui sont faites d'un double rang de poutres & de monceaux de pierres : car toutes les fois que l'eau croit de trois ou quatre verges, ce

qui eſt aſſez fréquent en Hyver, on voit qu'elle a aſſez de force pour bouleverſer ces Digues, & les entraîner avec les pierres à trois ou quatre cent pieds, ce qui vient également de ſa péſanteur. 8°. Delà vient que dans les cantons de la Suéde, les plus éloignés de la Mer, à *Orebro*, par exemple, qui eſt ſitué entre deux Mers, on trouve un plus grand nombre de fragmens que partout ailleurs; ce qui vient de ce que les vagues ont pû arriver juſques-là & non pas plus haut à cauſe des montagnes qu'elles ont rencontrées.

Cauſe de l'inégalité de la ſurface de la Terre.

Il ſuit de ce qui précéde que l'inégalité de la ſurface de la terre vient de l'Océan, & toutes celles de ſes parties qui ſont compoſées de limon, de coquillages, de ſable, de pierres & qui ſont inégales, à la fluctuation interne de la Mer: Delà 1°. Ce nombre infini de montagnes toutes différentes entr'elles; 2°. Ces différentes couches qui les compoſent; 3°. Ces chaînes de monta-

gnes composées de sable, & de pierres de différente grosseur qui s'étendent jusqu'à 8 ou 10 mille; 4°. La figure sphérique de ces petites pierres dont un grand nombre de montagnes sont composées, & qui paroissent avoir été faites au tour, ce qui vient du frottement mutuel qu'elles ont souffert tandis que la Mer les entraînoit. 5°. Ce qui confirme encore plus cette opinion, c'est que les chaînes de montagnes dont on vient de parler, s'étendent pour la plûpart du Nord au Sud, ce qui paroît avoir été occasionné par les vents d'Orient & d'Occident qui regnent continuellement sur l'Océan, & qui y régnoient selon toute apparence au temps du déluge lorsque ses rivages étoient submergés.

Toutes ces choses peuvent être arrivées dans un Déluge; mais de savoir si c'est dans celui de Noë, c'est ce qu'on peut révoquer en doute; & je me fonde sur ce que dans plusieurs endroits les Côtes

& les autres différentes parties des vaiſſeaux qu'on trouve aujourd'hui ſont élevées de 40 à 50 verges au-deſſus de la ſurface de la Mer ; & que dans les montagnes même on trouve des Ancres, des cables & un grand nombre d'autres choſes qui prouvent qu'il y avoit autrefois des Ports dans ces endroits. Au reſte, on ſçait à n'en pouvoir douter que la Mer Baltique baiſſe inſenſiblement du côté du Nord ; cette diminution va depuis 70 ans à 12 ou 15 pieds ; & l'on ſéme aujourd'hui dans des endroits, où l'on navigeoit & pêchoit il y a cent ans. On voit dans la *Bothnie Occidentale* des Villes qui dans l'eſpace d'un Siécle ſe ſont éloignées comme d'elles-même de quelques centaines de mille de la Mer. On aſſure que la même choſe eſt arrivée à *Upſal ;* ce qui prouve que tout ces changemens ne ſont point arrivés du temps du Déluge univerſel ; mais que les pays du Nord ont demeuré long-temps inondés après le Déluge, & ont été

habités à meſure que l'eau ſe retiroit. Au cas que ce que je viens de dire ſoit confirmé par les Expériences qu'on fait à *Lubeck*, nous ſerons en droit de ſoupçonner 1°. Que la preſſion horiſontale de notre Continent eſt ſujette à varier, ce qui ne peut manquer d'arriver s'il eſt vrai, comme on l'aſſure que la Mer ſoit plus baſſe vers les Pôles que vers l'Équateur. 2°. Et conſéquemment que les diſtances ou Latitudes varient. 3°. Que certains Continents peuvent avoir été diviſés jadis en différentes Iſles, & s'être réunis par la ſuite à meſure que la Mer s'eſt retirée.

ESSAI PHYSICO-MATHÉMATIQUE.

Sur la maniere de trouver la hauteur de l'Atmosphere, par S. K.

SI la denſité de l'air eſt proportionnée à la force qui le comprime, & qu'on prenne les hauteurs en Progreſſion arithmétique, les denſités feront en Progreſſion géométrique. Théorême.

Soient les hauteurs AB, AC, AD, Æ, &c. en Progreſſion arithmétique, au moyen de quoi les diſtances BC, CD, DE, &c. ſe trouvent égales; ſoient menées les perpendiculaires Bb, Cc, Dd, Ee, &c, que je ſuppoſe reſpectivement proportionnelles aux denſités en B, C, D, E, &c; & les autres cβ, dγ, eδ, &c ſur celles-ci. Suppoſons que la denſité en F continue ſans changer Démonſtration. Fig. Pl. IV.

jusqu'en E, celle de E jusqu'à D, celle de D jusqu'à C & ainsi de suite ; il s'ensuivra que la quantité, & conséquemment le poids de l'air compris entre F & E, E & D, D & C &c, sera exprimé par les espaces FE ε f, ED δ ε, DC γ d, &c ou par les droites Ff, Ee, Dd, &c lesquelles sont respectivement proportionnelles aux espaces. Soit encore le poids ou la quantité d'air qui pese sur le point F exprimée par la quantité donnée P.

Comme la densité de l'air est proportionnée à la force qui le comprime, par l'hypothése, & par conséquent au poids de l'air qui est au-dessus, il s'ensuit que Ff, Ee, Dd, Cc &c seront respectivement proportionnelles à P, P + Ff, P + Ff + Ee, P + Ff + Ee + Dd &c, & les différences des premieres ε e, δ d, γ c &c aussi proportionnelles aux différences des dernieres Ff, Ee, Dd. Or comme les droites Ff, Ee, Dd &c sont proportionnelles à leurs différences ε e, d δ, γ c &c, il s'ensuit

qu'elles doivent être en proportion continue.

Suppofons enfin que le nombre des lignes droites Bb, Cc, Dd, Ee, &c augmente, & qu'en même temps les diftances BC, CD, DE &c diminuent à l'infini ; les droites Bb, Cc, Dd, Ee &c conferveront toûjours, la même proportion, au moyen de quoi les denfités feront par l'hypothéfe proportionnelles à ces lignes droites.

Il fuit de cette Propofition que la hauteur eft proportionnelle au Logarithme de la denfité ; & par conféquent, que connoiffant les denfités à deux hauteurs données, il fera facile de trouver la hauteur correfpondante à telle autre denfité qu'on voudra ; par exemple, fi l'on prend une des denfités données pour l'unité, & qu'après avoir cherché le Logarithme de l'autre, on faffe le raifonnement fuivant : comme le Logarithme trouvé eft à la différence des hauteurs données, de même le Logarithme d'une troifié- Corollaire.

me densité quelconque est à la différence des hauteurs entre cette troisiéme densité & celle qu'on a prise pour unité.

Scholie. Suivant ces principes & l'expérience faite le 24 Septembre 1722 avec un Baromêtre sur la Tour de la Cathédrale d'Upsal, on a trouvé que la hauteur à laquelle la densité correspond, (laquelle est près de la terre comme 1 à 14,000) est de 7 mille & 14567 aunes Suédoises : En supposant donc que cette densité soit la moindre que l'air puisse avoir, la hauteur trouvée sera à peu près celle de l'Atmosphere même.

DIS-

DISSERTATION

Sur la Pierre Philoſophale, par Henſing.

La Pierre Philoſophale tentée dans tous les temps.

C'EST de tout temps qu'on a écrit ſur la Pierre Philoſophale, comme il paroît par les ouvrages d'*Olans Borrichius* contre *Urſinus*, *Kircher* & *Conringius*, & cette manie a tellement prévalu qu'on a publié depuis quelques années près de 8 à 10000 volumes ſur ce ſujet. Ceux qui ont la moindre connoiſſance de l'Hiſtoire ſavent qu'il n'eſt point d'homme, à prendre depuis le ſceptre juſqu'à la houlette, qui n'ait travaillé à la découvrir, & cette étude eſt devenue ſi à la mode, que le plus petit Chymiſte ſe mêle d'en raiſonner. On trouve cependant des gens qui regardent la Pierre Philoſophale comme une vraie chimere, & qui non contents d'en

montrer l'impoſſibilité par des raiſons ſolides, vont juſqu'à traiter de fous ceux qui croyent ſon exiſtence. Le fameux Cardinal du Perron dit qu'il faut être fou pour chercher la Quadrature du Cercle, le Mouvement perpétuel & la Pierre Philoſophale.

Il eſt cependant bon de remarquer qu'un grand nombre de perſonnes qui ont honte de ſoutenir la poſſibilité de cette découverte, & qui ſe font une gloire de diffamer en public l'Alchymie, & ceux qui s'en mêlent, ne laiſſent pas de travailler eux-mêmes à convertir les métaux en or : C'eſt ce dont le Chancelier *Bacon* nous fournit un exemple remarquable ; car ce grand homme, qui témoigne tant de mépris pour la Chymie dans la plûpart de ſes écrits, ne laiſſoit pas en ſon particulier de cultiver cet Art avec tout le ſoin poſſible.

Il eſt certain que l'Alchymie étoit autrefois défendue en France ſous des peines très-ſeveres, ce-

pendant M. le Régent a voulu que les Membres de l'Académie qui s'appliquent à la Chymie, travaillaſſent de tout leur pouvoir à découvrir la Pierre Philoſophale. Perſonne n'ignore auſſi que l'Égliſe Romaine défendoit cet Art ſous des peines très-ſeveres, & cependant on n'y a jamais plus travaillé que dans les Cloîtres.

Deſſein de l'Auteur.

Il eſt arrivé de-là que les hommes ont donné dans les extrémités oppoſées, les uns jugeant trop favorablement de cet Art juſqu'à ſe rendre ridicules par leur ſotte crédulité, & les autres le mépriſant ſans connoiſſance de cauſe, & ſans s'arrêter aux raiſons qui ſemblent le favoriſer. Comme ce procédé eſt indigne d'un homme qui fait uſage de ſa raiſon, j'ai jugé à propos de publier ce que je penſe ſur ce ſujet, pour que le Lecteur puiſſe s'en former une juſte idée, & ſe garantir des malheurs où tant d'autres ſont tombés par leur ignorance & leur préſomption. Après avoir défini

ce que c'eſt que la Pierre Philoſophale, j'examinerai ſi elle eſt poſſible, & ce qu'on doit penſer des vertus qu'on lui attribue. Je rapporterai enſuite les raiſons qui ont empêché la plûpart de ceux qui la cherchent de la découvrir. Je parcourrai les différens procédés dont ſe ſont ſervis ceux qui s'adonnent à cette recherche, pour en montrer l'abſurdité & la folie. Enfin, j'examinerai s'il convient à tout le monde indifféremment de cultiver cet Art où tant d'autres ont fait naufrage.

Définition de la Pierre Philoſophale.

Pour ne point raiſonner ſur cette matiere, comme des aveugles en fait de couleur, il eſt d'abord néceſſaire de ſe former une juſte idée de ce qu'on appelle *Pierre* Philoſophale, pour pouvoir enſuite juger de ſa nature & de ſes différentes propriétés. Je la définis, *un corps artificiel compoſé avec du Mercure animé & parfaitement épuré & de l'or, l'un & l'autre tellement unis à l'aide d'un feu continu, qu'ils ne puiſſent*

jamais plus ſe ſéparer ; lequel pénétre en un inſtant les autres métaux, les fixe & les purifie au point de les convertir en or. Pour mettre le Lecteur plus au fait de cette matiere, je vais expliquer chaque membre de cette définition à part.

Explication.

Je dis en premier lieu, que la Pierre Philoſophale eſt un *corps compoſé par Art :* Cet Art eſt aujourd'hui appellé *Chriſopœia*, mais par abus; car, dit *Geber*, » Nous ne » faiſons point l'or, & nous ne fai- » ſons que préparer les matériaux » dont la nature a beſoin pour don- » ner à ce métal toute la pureté dont » il eſt ſuſceptible. » D'autres le nomment *Alchymie*, mais improprement auſſi ; cet Art n'ayant d'autre objet que de réſoudre les corps naturels pour les faire ſervir enſuite à différens uſages. Au contraire, les principes ou regles fondamentales de notre Art ſont appellés à juſte titre *Philoſophie Hermetique ;* l'Art luimême *Art Hermetique*, & les Arti-

ſans qui ont actuellement trouvé la Pierre Philoſophale, *Philoſophes Adeptes*, ou ſimplement *Philoſophes* pour les diſtinguer des autres. Ces derniers ne travaillent à autre choſe qu'à purifier & unir, & n'ont d'autre objet que le centre ou l'ame du Mercure & de l'or. La production qui en réſulte eſt un corps merveilleux, *un ſéjour de lumiere*, *un corps fixe & inconſomptible ; un ſoufre extrêmement fluide*, enfin *la ſemence de l'or, le remede des Hommes & des Métaux*. Ceux qui diſent avoir vû cette Pierre, un deſquels eſt *Frederic Gallus* dans ſon Voyage au déſert de *S. Michel*, nous la dépeignent extrêmement luiſante pendant la nuit, & de jour tranſparente & de couleur de ſang, ou même comme une poudre. D'autres aſſurent qu'elle eſt extrêmement péſante, & elle doit être telle en effet, vû les parties dont elle eſt compoſée ; car on a vû ci-devant qu'elle eſt faite d'un Mercure ani-

mé, parfaitement épuré, & d'un or vivant; ce que je vais examiner un peu plus au long.

Il eſt d'abord fait mention de Mercure, ſur quoi il eſt bon d'obſerver que c'eſt un ancien Proverbe, *que le Mercure contient tout ce que le Sage peut deſirer.* Lorſqu'on demande aux Philoſophes quel eſt le Mercure dont ils veulent parler, & l'endroit où l'on peut le trouver; ils répondent d'une maniere ſi obſcure & ſi embrouillée qu'on ne ſçait à quoi s'en tenir. Ceux qui ont eu aſſez de patience pour concilier ces Philoſophes enſemble, & pour ſuivre la nature dans les différentes routes qu'elle tient, ont découvert les vérités ſuivantes, que je réduirai pour éviter toute prolixité aux axiômes ſuivans.

1. L'unique but de ceux qui cherchent la Pierre Philoſophale, eſt de faire de l'or, & de multiplier celui qu'ils ont déja. 2. Toute augmentation & génération d'une eſpéce ſe fait par une eſpéce ſem-

blable; un Lion engendre un Lion, & non un Éléphant ; un Homme un Homme & non un Ours &c; l'orge ne produit point du froment, ni celui-ci de la navette. 3. Toute chofe fufceptible d'augmentation, doit avoir fa propre femence ; & chaque femence une matrice qui lui foit propre, à moins qu'on ne veuille qu'elle perde fes propriétés, & qu'il n'en réfulte une production entiérement contraire à fa nature. Sur ce principe, il n'eft point de Laboureur affez ftupide pour femer du grain fur du marbre, ou de l'orge dans un marais ; il commence au contraire par préparer fon champ, après quoi il y féme le grain qu'il veut recueillir. Ne regarderoit-on pas comme fou celui qui ayant femé de la graine de Pavot, s'attendroit à recueillir du froment ? 4. Une femence ne fauroit produire du fruit qu'elle ne foit entiere & faine ; fes parties externes & internes ont enfuite befoin d'être relâchées à l'aide d'une hu-

midité convenable & de devenir fluides ; il faut de plus une chaleur convenable pour mettre cette ſolution en mouvement ; il faut auſſi que l'air en approche autant qu'il eſt néceſſaire pour empêcher que la chaleur ne s'étouffe, & que la ſolution & la circulation des fluides ne ſoit interrompue. Delà vient que le bled ne ſauroit croître dans un terrain ſec, ni l'orge fleurir pendant l'Hyver ; on ne doit point non plus attendre du fruit ſous terre ni dans la machine Pneumatique. 5. L'humidité qui nourrit la ſemence ne lui donne aucune qualité particuliere, mais elle en reçoit d'elle ; & cette humidité doit contenir en elle-même les principes matériels dont la ſemence eſt compoſée, ſavoir une ſubſtance graſſe & nitreuſe : Delà vient que l'eau ſalée, vitriolique ou alumineuſe fait mourir les plantes. 6. Les ſemences des régnes animal & végétal, ne donnent jamais les fruits d'une autre ; l'Avoine, par exem-

ple, ne produit jamais un Lapin; ni la ſemence d'un Renard un Poirier. Et comme ces deux régnes ont chacun leur ſemence, leur matrice, leur maniere de croître & de vivre particuliere, & qu'aucun ne peut être produit d'une eſpéce différente de la ſienne, de même le régne minéral eſt-il tout-à-fait différent. Lors donc qu'en parlant de ce dernier, on fait mention de ſemence, de vie, de mort, de naiſſance, d'accroiſſement, de matrice, d'humidité, de chaleur, d'air & d'autres choſes ſemblables, cela doit s'entendre relativement à l'eſpéce & à la nature des minéraux dont il s'agit.

Cela ſuppoſé, les Philoſophes Hermétiques qui travaillent à multiplier l'or, doivent avoir 1°. de la ſemence d'or. 2°. Une liqueur convenable; 3°. une matrice commode; & obſerver les regles ſuivantes pour découvrir toutes ces choſes. 1°. L'or relativement à ſes qualités eſt la ſubſtance la plus fixe,

la plus pure & la plus péfante qu'on trouve dans les trois régnes ; relativement à fa fubftance, un corps formé d'un Mercure très-fixe & très-pur, de Soufre & de Sel ; d'où il fuit que ces principes à l'exception du troifiéme, ne peuvent être féparés ni par art ni par nature.

Comme fuivant l'ordre de la nature, la femence, ainfi qu'on l'a déja dit, doit être de même fubftance que fon fruit ; de même, fi l'on en croit les vrais Philofophes, on ne doit point chercher la femence de l'or dans les fubftances confomptibles, volatiles, végétables & animales, non plus que dans les matieres fulphureufes & arfénicales &c, mais dans l'or même. 2°. Comme l'or meurt dès qu'il eft fondu, c'eft-à-dire, devient incapable de croître, à caufe qu'il n'a qu'autant d'humidité qu'il convient à fon effence, ainfi qu'on l'a déja dit du bled, 3°. Il eft néceffaire pour pouvoir le convertir en une fubftance animée, de dévélopper

son humidité essentielle, & de l'augmenter en lui en ajoûtant d'autre tout-à-fait semblable. 4°. Cette humidité essentielle n'est autre que le Mercure fixé par le moyen du Soufre, & enveloppé dans des cellules pierreuses, suivant la premiere régle. 5°. Le menstrue de l'or n'est autre que le Mercure. 6°. On doit chercher ce Mercure dans le régne minéral, à l'exclusion des Végétaux & des animaux, & même l'y trouver.

Comme on peut s'égarer dans une pareille recherche, faute de guide, il est bon d'avoir toûjours devant les yeux les axiômes suivans que j'ai tirés des vrais Philosophes. 1°. Notre menstrue & notre eau, disent-ils, est une liqueur métallique, pésante, luisante, & séche, qui ne mouille jamais les mains. 2°. Notre eau a beaucoup d'affinité avec les métaux, delà vient qu'elle se mêle parfaitement avec eux, & ne s'en sépare qu'avec beaucoup de peine. 3°. Notre eau, après qu'elle

eſt préparée, s'évapore entierement au feu, comme un eſprit volatil, ou bien elle y demeure tout-à-fait fixe. 4°. Notre eau étant mêlée en quantité convenable avec l'or & l'argent, les volatiliſe, & reſiſte avec eux à la violence du feu; & après avoir parcouru toute la nature, nous ne trouvons aucune liqueur qui poſſede les qualités qu'on vient de dire à un ſi haut point que le Mercure ou le vif-argent ordinaire. Nous voici retombés dans la même confuſion qu'auparavant, car tous les Philoſophes rejettent d'un commun accord le Mercure ordinaire, les uns voulant qu'on le cherche dans les corps, je veux dire, dans l'or & l'argent, & les autres dans les élémens, ce qui eſt cauſe qu'une infinité de perſonnes ſe ſont égarées. Voici quelques axiômes qui nous empêcheront de tomber dans le même malheur. 1°. Le célébre Auteur de l'*Arcanum Philoſophiæ Hermeticæ*, confirme l'opinion de *Geber* en ces

termes : » Celui qui regarde le Mer- » cure ordinaire tel qu'il exiſte dans » la nature & en ſubſtance, comme » le vrai menſtrue de l'or, ſe trom- » pe lui-même & jette les autres » dans l'erreur : Mais celui qui re- » jette abſolument le Mercure or- » dinaire, agit contre la vérité. » 2°. Quiconque a aſſez de capacité pour tirer la ſubſtance la plus pure du Mercure, & pour la guérir de ſa lépre & de ſon hydropiſie, n'eſt pas éloigné de trouver notre Mercure. 3°. Celui qui peut augmenter autant qu'il faut le Soufre interne & inné du Mercure, ne tarde pas à trouver le moyen d'en ſéparer la vraye eau & le vrai menſtrue, le Soufre & le Mercure de l'or des enveloppes qui le couvrent, & de le rendre actif & vivant.

Telle eſt cette liqueur eſtimable à laquelle les Philoſophes ont donné tant de noms, à deſſein de ſurprendre les perſonnes indiſcrettes, & que j'ai appellées dans ma définition, *un Mercure animé & parfai-*

tement épuré. Le Lecteur doit me savoir d'autant plus gré de ma franchise, que je lui fais part d'une découverte qui m'a coûté des peines & des travaux infinis, & que je n'ai acquise que par la lecture de plus de quatre cens Auteurs.

Voyons maintenant, ce que les Philosophes entendent par *Or vivant.* L'or commun, ainsi que je l'ai déja dit, est entierement passif & comme mort, outre qu'il est mêlé avec beaucoup d'impuretés étrangeres, & avec différentes choses que les Artistes y ont ajoûtées en le travaillant, & qui en diminuent la beauté & la valeur. Delà vient que les Philosophes rejettent l'or commun, & qu'ils cherchent à le purifier de tout alliage au moyen de l'Antimoine, ou des solutions, des précipitations, des cimentations, &c. qu'ils employent, après quoi ils le regardent comme la matiere immédiate dont on doit tirer le Soufre Philosophique, avant que de pouvoir trouver la *Pierre* ou la

vraye ſemence d'or. Pour cet effet ils prennent un gros d'or purifié, & réduit en poudre, & le mêlant avec trois gros du Mercure Philoſophique dont on vient de parler, ils en compoſent une Amalgame extrêmement mol, je veux dire, une maſſe qui ſe laiſſe manier comme du beurre. Ils mettent cette maſſe dans une phiole de verre proportionnée, appellée *l'Oeuf Philoſophique* externe, lequel ſert effectivement au même uſage que la coque d'un œuf véritable; ils ferment enſuite la phiole de façon que l'air n'y puiſſe entrer; après quoi ils l'enferment dans un fourneau ſpacieux, & lui donnent pendant neuf mois la chaleur néceſſaire; au moyen de quoi l'or & le Mercure ſe volatiliſent, & ſe réduiſent, comme diſent les Philoſophes à leur *premiere matiere*. Les couleurs que ces ſubſtances prennent durant ce temps-là ſont ſi étonnantes, & cette copulation du Mercure & de l'or eſt accompagnée de tant de différentes

circonſtances, que les Philoſophes eux-mêmes ne ſavent comment les décrire ; mais à la fin l'or prend le deſſus & s'unit avec le Mercure, de façon qu'on ne peut plus l'en ſéparer. C'eſt-là la premiere révolution : mais il s'en faut de beaucoup que la Pierre ſoit faite. Le Soufre Philoſophique ſe forme le premier ; mais il ne ſert à autre choſe qu'à animer l'or, & à lui procurer beaucoup de ſang & de ſemence ; car ce Soufre étant mêlé avec l'or, c'eſt alors qu'il reçoit le Mercure Philoſophique : on le fait cuire de nouveau pendant ſept à neuf mois, au bout duquel temps on obtient cette Pierre Philoſophale ſi eſtimée, ou la vraye ſemence de l'or, laquelle ſe multiplie à l'infini. Voici maintenant le terrain que demande cette ſemence.

Un terrain pour être propre aux Végétaux, doit contenir une ſuffiſante quantité d'eau & de terre graſſe, ſaline & poreuſe, & cette eau, ce ſel & cette graiſſe, ſe con-

vertiſſent en bled là où l'on féme du bled, en froment où l'on féme du froment, &c. Ces mêmes principes ont une odeur agréable dans la Roſe, la Giroflée, l'Aſpic & le Narciſſe, & une odeur très-fétide dans la Juſquiame, l'Opium & *l'Aſſa-Fœtida ;* en un mot, l'eau & la terre prennent la nature & les qualités des ſemences qu'on jette dans ſon ſein. De même les Phyloſophes ont leurs ſols particuliers pour leur ſemence d'or, dont la bonté eſt auſſi ſujette à varier que celle des terrains ordinaires ; car tantôt c'eſt l'eau qui manque, tantôt la graiſſe & le ſel ; les uns ſont trop ſablonneux, les autres trop pierreux, ainſi du reſte. Mais ils ont proprement ſix ſols qui ont chacun leur nature & leur mérite différent ; ſavoir le Mercure, l'Argent, l'Étain, le Plomb, l'Antimoine & le Fer, qui eſt le pire de tous.

Chacun de ces métaux contient une certaine quantité d'humidité minérale, c'eſt-à-dire,

de Mercure, de graiſſe minérale, ou de Soufre métallique ; & ces ſubſtances ſont mêlées avec une plus ou moins grande quantité de matiere inflammable, terreſtre, pierreuſe ou vitrée. Delà dépend le mérite de chaque ſol métallique ; & c'eſt ce qui fait que quelques-uns, comme l'Étain, le Plomb, le Cuivre & le Fer ont beſoin d'être préparés & purifiés, ſi l'on veut que la ſemence d'or produiſe dans ſon temps une moiſſon abondante.

Au reſte, comme dans ce qu'on appelle projection, un grain de Pierre Philoſophale venant à fermenter, à ſe multiplier, tombe ſur mille ou dix mille parties de métal fondu, de même le Mercure & le Soufre des Métaux nourrit & fait croître la ſemence, en même temps que celle-ci leur fait acquérir la nature de l'or : mais tout ceci arrive dans un inſtant 1°. à cauſe que cette ſemence métallique eſt extrêmement pure, active & pénétrante ; 2°. à cauſe qu'elle n'eſt point or-

ganisée, mais composée de parties homogénes ; 3°. à cause que le tout se fait au feu, dont l'action est beaucoup plus prompte & plus vive que celle de l'air & de l'eau. On peut même par ce moyen préparer une semence d'argent, qui convertisse les corps susdits en sa propre nature. Enfin, on observera, que la méthode dont on vient de parler, est appellée par les Phylosophes *Méthode séche* ; ils en ont une *humide*, mais qu'ils tiennent si secrette, qu'on ne peut s'en instruire par leurs écrits, aussi n'en dirai-je rien. Il me suffit pour le présent d'avoir appris au Lecteur ce que c'est que la Pierre Philosophale, & de l'avoir mis à même de s'assurer par lui-même de la possibilité de son existence & de la certitude de ses effets.

D'où vient que si peu de personnes l'ont découverte.

Voyons maintenant d'où vient que si peu de personnes ont découvert la Pierre Philosophale. Il faut pour acquérir la connoissance d'un Art ou d'une Science. 1°. Un maî-

tre expérimenté, & qui agiſſe de bonne foi. 2°. Une longueur de temps convenable. 3°. Une certaine diſpoſition de corps & d'eſprit. 4°. Un travail prudent & aſſidu. 5°. Des matériaux & des inſtrumens convenables. 6°. Un lieu commode. Il ſuffit que l'une ou l'autre de ces circonſtances manque, pour nous empêcher d'exceller dans l'Art auquel nous nous ſommes adonnés.

Appliquons ce que je viens de dire, au ſujet dont il s'agit. Il n'eſt point d'Art qui demande plus de connoiſſance & d'habileté que l'Art Hermétique ; mais où trouver un maître aſſez ſavant & aſſez honnête homme pour nous aider dans nos recherches ? Nous avons il eſt vrai aſſez de livres, mais de quel ſecours peuvent-ils nous être ? En premier lieu, ils ſont extrêmement obſcurs, & d'ailleurs il eſt rare qu'un Artiſte ſe faſſe connoître par ſes écrits. Mais la principale raiſon qui empêche qu'on ait des maîtres pour

l'Art Hermétique, c'eſt qu'on ne ſauroit ſe donner pour *Adepte* ſans courir riſque de perdre ſa liberté & ſa vie. On ne peut lire le ſort du fameux *Philalethe*, ſans s'étonner de la méchanceté des hommes ; bien plus, il ſuffit qu'un homme ſe mêle de Chymie, pour s'attirer mille perſécutions les unes plus cruelles que les autres. Au défaut de maîtres vivans, les amateurs de l'Art conſultent les morts ; mais ſans aucun ſuccès, vû qu'ils n'ont point l'intelligence néceſſaire pour en profiter. Car un diſciple *Hermétique* doit en premier lieu, être un bon Théologien, pour pouvoir ſe conduire envers Dieu & ſon prochain, d'une maniere à attirer ſur lui la bénédiction du Ciel. Il doit en ſecond lieu être parfaitement verſé dans la Morale, pour pouvoir renoncer à toute paſſion particuliere, & ne point ſe livrer aveuglément à tous ſes deſirs. Il doit enfin être bon Naturaliſte, & poſſéder à fond toutes les différentes parties de la

Phyſique, connoître la compoſition, les eſpéces, & les vertus de tous les corps, pour ne point entreprendre un travail infructueux; & être parfaitement verſé dans tout ce qui concerne la Chymie. On voit par ce caractére, qu'il n'eſt pas donné à tout le monde de réuſſir dans la Chymie, & qu'il s'en faut beaucoup que tous ceux qui s'en mêlent ayent les qualités néceſſaires pour ſe diſtinguer.

On peut ajoûter à ce que je viens de dire, que ceux qui s'adonnent à cet Art, n'y employent pas ordinairement tout le temps qu'il faudroit, la plûpart ſe croyant ſuffiſamment inſtruits pour avoir parcouru un ou deux Auteurs; & comme ils l'ont appris à la hâte, ils entreprennent le grand œuvre avec la même précipitation, d'où naiſſent une infinité d'abſurdités qui les expoſent au mépris de tout le monde. D'ailleurs ces ſortes de perſonnes ont ſouvent aſſez bonne opinion d'elles-mêmes, pour croire en-

tendre les Auteurs qui en ont écrit, malgré les contrariétés & les obſcurités dont ils ſont pleins, quoiqu'on ait ſouvent bien de la peine à comprendre ceux qui paſſent pour être les plus intelligibles. Je ne dirai rien ici de l'ignorance où l'on eſt, tant à l'égard de la matiere qu'on doit employer, que du régime qu'elle demande & du lieu où l'on doit opérer. Lorſque je fais attention à tout cela je croirois volontiers qu'il y a un eſprit de vertige répandu parmi les chercheurs de la Pierre Philoſophale, qui les induit dans un temps à choiſir l'Antimoine, dans un autre le Nitre, ou telle autre choſe ſemblable pour la matiere de cette Pierre; afin qu'ils la cherchent toûjours avec la même ardeur, & qu'après être parvenus au plus haut comble de leurs eſpérances, ils connoiſſent à la fin le néant de leur projet en les voyant renverſées ſans reſſource. C'eſt-là la troiſiéme choſe que je me propoſe d'examiner. Ceux qui culti-

vent

vent l'Art Hermétique ſur des principes oppoſés à ceux des vrais Philoſophes, étoient autrefois appellés Sophiſtes, mais on les déſigne aujourd'hui par le nom d'*Alchymiſtes.*

Subſtances dans leſquelles on a cherché la Pierre Philoſophale.

Quelques Alchymiſtes ayant obſervé que le Mercure n'eſt point un fluide ordinaire, & qu'il contient quelque principe caché, ont cherché à le fixer & à le convertir ſur le champ en or & en argent. Mais qu'ils ont été ſurpris lorſqu'ils ont vû ce Minéral ſe mocquer de leurs vains efforts, briſer les vaiſſeaux dans leſquels ils l'avoient enfermé, & ſe diſſiper entierement en fumée. Il eſt vrai que lorſqu'on le traite plus doucement, il perd ſa fluidité, & ſe convertit en poudre; mais il reprend bien-tôt ſa forme ordinaire, & redevient Mercure comme auparavant.

D'autres perſuadés avec les Philoſophes que le Mercure n'eſt bon à rien tant qu'il conſerve ſes impu-

retés & ſa crudité, ont voulu le purifier avec du Sel, du Vinaigre, de la Lie, & autres choſes ſemblables; ils l'ont auſſi mêlé avec du Sel, du Nitre, du Sel Ammoniac & du Soufre; & l'ont ſublimé juſqu'à dix ou vingt fois pour le moins: mais lorſqu'ils ont voulu le reſſuſciter, ils l'ont trouvé couvert d'une lépre qui a rendu tous leurs ſoins infructueux.

D'autres plus éclairés, s'étant apperçus que les Sels ſont incapables de pénétrer les ſubſtances métalliques, & par conſéquent de purifier radicalement le Mercure, ni encore moins d'y ajoûter le Soufre dont il a beſoin; ſe ſont jettés ſur les métaux, & les ont mêlés, amalgamés, diſtillés, ſublimés, cuits & calcinés avec le Mercure, mais ſans venir à bout de leur deſſein. Après avoir ainſi tourmenté le Mercure ſans ſuccès, & ſans pouvoir venir à bout de le fixer, ils ont eu recours aux métaux, & ont

eſſayé de tirer une ſubſtance mercurielle & un Mercure fluide de l'or, de l'Argent, du Plomb, de l'Étain & du Fer, mais leur entrepriſe n'a pas eu une meilleure réuſſite.

Ils ont crû enſuite qu'ils y réuſſiroient mieux par le moyen de l'ame ou du ſoufre d'or qui ſe trouve dans les autres métaux, & là-deſſus ils les ont cimentés, calcinés & diſſous avec l'eau forte, l'eau Régale, & l'huile de Vitriol; ils ont auſſi cherché à les volatiliſer avec des eſprits acides & urineux, & d'en tirer des extraits avec les *Aceta radicata* & autres choſes ſemblables. Ils ſe ſont auſſi rompu la tête au ſujet du *Manteau d'écarlate de Baſile Valentin*, comme ils l'appellent, mais tous leurs projets ſe ſont évanouis en fumée, & de pluſieurs milliers de Chymiſtes qui s'en ſont mêlés, il n'y en a pas un qui y ait réuſſi. Eſt-il poſſible en effet, que l'or & l'argent ſe dépouillent de leur eſſence, & que les autres métaux don-

nent ce qu'ils n'ont pas? Cette folle idée a fait naître ces procédés particuliers qui ont si souvent ruiné ceux qui s'en sont mêlés.

Au reste, nos Sophistes ayant oui dire aux Philosophes que leur or & leur argent sont animés, qu'ils conservent leur *esprit*, & qu'ils n'ont jamais été en fusion; ils sont descendus dans les mines pour en tirer leur miniere, & se sont servis de mille différentes sortes de filets pour attrapper l'oiseau d'*Hermes*; ils ont même employé plusieurs procédés très-dangereux dont ils n'ont retiré qu'un arsenic sublimé, une eau sulphureuse, ou même une poudre saline; & lorsqu'ils ont crû être au bout de leur projet, ils ont vû à leur grand chagrin qu'il étoit entierement évanoui. S'étant apperçus ensuite que les métaux sont étroitement enveloppés dans leurs mines, ils ont eu recours aux Sels & aux Minéraux, s'imaginant qu'ils y trouveroient le Soufre & le Mer-

cure d'or : moins ils ont vû avec étonnement que l'Arſenic, l'Antimoine & le Mercure affectoient leurs opérateurs, & leur donnoient des maladies au lieu d'or. Comme le Sel ordinaire fait l'office d'un excellent baume de vie dans le Corps humain, ils l'ont crû propre pour la Pierre Philoſophale ; & comme le Nitre a une force extraordinaire dans les mélanges ſulphureux, ſurtout dans la poudre à Canon, ils ſe ſont imaginés qu'il leur ouvriroit la porte de la Nature. Ils ſe ſont encore ſervis du Vitriol, dans l'eſpérance d'y trouver ce Soufre & ce Mercure d'or qu'ils cherchoient avec tant d'ardeur, ne pouvant comprendre qu'un minéral auſſi propre pour teindre leur fût inutile pour cet effet.

Je ne doute point que le Lecteur ne ſoit ſurpris des folies que je viens de rapporter, mais en voici d'autres bien pires. L'homme, diſent-ils, eſt un petit monde en lui-mê-

me, & composé comme le grand de quatre élémens ; & là-dessus ils ont esperé trouver en lui un trésor : mais ne sçachant où ils devoient le chercher, ils se sont attachés à son sang, son poil, son urine, ses excrémens, ses os, sa moëlle, &c.

Helwigh a crû & voulu faire croire aux autres qu'il l'avoit trouvé dans l'essence de la salive, & il l'a désigné sous le nom de *visaliena testæ*, l'Anagrame de *l'essentia salivæ*. Quelques-uns assurent que la terre est la matrice qui reçoit les influences du Ciel, & par conséquent qu'on y trouve l'esprit universel, ou l'ame du monde, *l'Archæus* en forme de *coagulum*. Ils ont donc tiré des bols des terres glaisses des champs qui n'avoient jamais été défrichés, & les ont exposées plusieurs mois aux rayons du Soleil, de la Lune & des Étoiles ; ils les ont ensuite lessivées ou distillées, & en ont tiré leur Nitre ou Salpêtre d'Hollande.

D'autres ont cherché ces trésors

dans l'air, & se sont servis de Sels calcinés pour tirer de la rosée, de la grêle, de la neige, de la pluye de Mars & des rayons du Soleil, cet esprit du Monde si vanté : mais tout cela n'a servi à rien. Les Artistes en ont tiré des huiles, du sel, de l'eau & de la terre, sans pouvoir en faire aucun usage.

Ce sont-là les grandes folies, & je pourrois en citer une infinité d'autres moins considérables, mais il est temps de finir.

On répond à quelques questions.

Il me reste maintenant à répondre aux trois questions suivantes. On demande 1°. S'il convient à tout le monde de se mêler de l'Art Hermétique ? 2°. Quelles sont les qualités que doivent avoir ceux qui y veulent réussir ? 3°. A quoi l'on peut reconnoître ceux qui prétendent y exceller, ou qui veulent le montrer ? Quant à la premiere question, je tiens absolument pour la négative ; car bien qu'on soit assuré que les vrais principes de la

Pierre Philoſophale réſident dans le Mercure & l'or ; il ne laiſſe pas d'y avoir encore pluſieurs difficultés à ſurmonter : Du moins, les Philoſophes nous aſſurent que perſonne n'a encore indiqué clairement la vraye préparation du Mercure ; & qui plus eſt, qu'on ne peut l'enſeigner ſans encourir le courroux du Ciel ; & que ſuppoſé qu'on vienne à la découvrir, ce ne peut être que par inſpiration ou par le ſecours d'un Adepte ſous le ſceau d'un ſecret inviolable. Il ne ſuffit même pas d'obtenir ce Mercure Philoſophique, il faut encore ſavoir quel fourneau employer, le poids de l'or fixe & volatile, & ſurmonter pluſieurs autres difficultés capables de dégoûter la plûpart de ceux qui s'appliquent à cette recherche, à moins d'avoir la patience de *Pontanus*, ou de ſe promettre une auſſi longue vie que le Tréviſan.

J'ai répondu ci-deſſus à la ſeconde queſtion ; & à l'égard de la

troisiéme, savoir, à quoi l'on peut connoître celui qui possede ce secret, on pourra lui faire les questions suivantes; 1°. S'il prépare son Magistere avec du Mercure seul, ou bien avec du Vif-argent & de l'or? S'il en faut plus d'une drachme, ou demi-once au plus? 2°. S'il peut avec un fourneau & une cucurbite calciner, sublimer, précipiter, dissoudre & coaguler, sans être obligé de les ouvrir ni de les changer de place? Si la matiere qui est dans le vaisseau est noire ou blanche? Et ce que signifie cette maxime qu'il faut savoir faire de l'argent avant de pouvoir faire de l'or. Que s'il répond pertinemment à toutes ces choses, on peut l'en croire sur sa parole, autrement c'est un imposteur. Mais comme il peut avoir appris toutes ces choses par les Livres, il ne reste plus qu'à savoir s'il est pauvre ou riche, car s'il est dans le besoin, on doit être assuré qu'il n'est point Adepte; &

il fera ſes Expériences à vos dépens, ou il vous dupera avant que vous ayiez eu le temps de vous en appercevoir. Il eſt par conſéquent de la prudence de ſe tenir ſur ſes gardes.

MÉMOIRE

Sur les Sirenes, les Tritons & autres Monstres Marins, par Thomas Bartholin.

Sirene vûe dans le Port de Copenhague.

IL parut dans l'Été de 1669 près du Port de Copenhague, une Sirene, laquelle fut vûe d'un grand nombre de personnes, qui rapporterent fidélement ce dont elles avoient été témoin, sans s'accorder cependant sur la couleur de ses cheveux, que les unes dirent être rouges & les autres noirs. Elles assurerent toutes qu'elle avoit un visage humain sans barbe, & une queuë fourchuë, en cela différente de celle dont j'ai donné la dissection *, & dont je garde encore quelques os : car la queuë de celle-

* *Historiæ rariores.*

ci n'étoit qu'une maſſe de chair informe, ainſi que je l'ai repréſentée (*a*), ce qui vient peut-être de la différence de l'âge ou du ſexe; elle tenoit d'ailleurs du Veau-Marin. La différence apparente de leurs cheveux, dépend vraiſemblablement de la différente ſituation de leur corps, & de la différente incidence des rayons ſolaires.

Les Animaux Marins ſont très-nombreux & extrêmement variés.

Comme la Mer a infiniment plus d'étendue que la Terre, auſſi renferme-t'elle un plus grand nombre d'habitans de différente eſpéce que celle-ci, d'où il ſuit que les animaux aquatiques doivent être infiniment plus variés, & reſſembler ſouvent à des choſes tout-à-fait différentes; auſſi en voit-on qui reſſemblent aux corps céleſtes, & qu'on appelle à cauſe de cela des *Lunes* ou des *Étoiles*.

On rencontre vers l'Équateur des Poiſſons volans qui s'élancent dans l'air & viennent retomber dans les

(*a*) Cent. 2. Hiſt. 11.

Vaiſſeaux : on trouve auſſi dans la Mer des Faucons & des Hirondelles, & une infinité d'arbres & d'arbriſſeaux qui tirent leurs noms des Plantes dont elles imitent la figure, comme des *Orties*, & des *Paſtenaques* : d'autres reſſemblent à certaines choſes artificielles, par exemple à des roues, à des épées, à des ſcies, à des aiguilles, &c. La Mer produit encore des animaux analogues aux Lions, aux Vaches, aux Chevaux, aux Chiens, aux Rhinoceros, aux Loups, aux Bœufs & aux Veaux : pourquoi donc n'en produiroit-elle point de ſemblables à l'homme ? Ne voit-on pas ſur terre des Animaux qui nous reſſemblent par leur figure & leurs geſtes, comme des Singes & des Sauvages, & une infinité d'autres dont il eſt parlé dans les Relations des Voyageurs ? Ceux qui ont oui parler de *l'Ourang ou tang* qu'on envoya d'*Angola* à Fréderic-Henri Prince d'Orange, dont *Tulpius* (*b*) a don-

(*b*) Liv. 3. obſ. 56. pag. 275.

né la figure & la defcription ; & de cette femme fauvage dont parle *Bontius* (*c*), qui fe cachoit le vifage avec les mains, qui pleuroit, foupiroit, & imitoit plufieurs autres actions humaines, à l'exception de la parole, ne feront point furpris que l'Océan fi fertile en prodiges, produife la plûpart des Animaux que l'on range ordinairement fous la Claffe des Veaux-Marins.

On prouve l'exiftence des Poiffons qui ont la figure humaine & qu'on appelle Tritons.

Les Anciens appelloient les Poiffons qui ont la figure humaine des *Tritons.* (*d*) *Alexander ab Alexandro* (*e*) affure qu'on en a vû un en Efpagne & en Epire ; & *Schottus* (*f*) en cite un grand nombre d'autres, dont il eft parlé dans différens Auteurs. (*g*) *Gefner* (*h*) nous a donné

(*c*) *Lib.* 5. *hiftor. Inor. medic. cap.* 32.
(*d*) Pline. l. 7. Paufan. liv. 9.
(*e*) *Lib.* 3. *Gen. D. cap.* 8.
(*f*) *Phyfica Curiofa. lib.* 3. *cap.* 3. § 362. *& feq.*
(*g*) Majol. dier. canic. colloq. 9. p. 349. Nierenberg *lib.* 5. *hift. nat. cap.* 14. *Scalig. Exerc.* 326. §. IV.
(*h*) *Hift. animal. marin. ord.* 12. *de cetis. f.* 174.

la description d'un Triton, qu'il appelle un Moine marin, à cause qu'il en avoit la ressemblance, aussi bien que d'un autre qui avoit une mître d'évêque. Mais les Auteurs ne s'accordent point dans la description qu'ils en donnent, les uns leur donnant une queue de Poisson, & les autres des pieds humains. Tel étoit celui que les Conseillers de Dannemarc rencontrerent en 1619 en revenant de Norvege à Copenhague. Il ressembloit parfaitement à un homme, il avoit des pieds & une longue barbe, & portoit une botte d'herbe sous le bras ; mais comme on l'eut pris à l'aide d'un morceau de jambon attaché à une ligne, il menaça l'équipage, à ce que rapporte Jean-Philippe Abelinus (*i*), de couler le vaisseau à fond, si on ne le lâchoit, ce qui fut cause qu'on lui permit de se replonger dans la Mer. La parole dont ce Monstre étoit doué, & les prédictions qu'il

(*i*) Théatr. Europ. Tom. I. f. m. 321.

fit à l'équipage, donnent lieu de croire que c'étoit plutôt un Démon qu'un véritable *Triton*.

Poissons qui ressemblent à la femme appellez *Sirenes*, & certitnde de leur existence.

On appelle les Poissons qui tiennent de la femme des *Sirenes*, & on ne doit pas croire que ce qu'on en dit soit tout-à-fait fabuleux, quoique ce qu'on rapporte de leur chant ne mérite aucune croyance. *Alexander ab Alexandro* (*k*) & *Schottus* (*l*) parlent d'une *Sirene* qui fut vûe par *Theodore Gaza* sur les Côtes du Peloponnese; le second distingue les *Nereïdes* des *Sirenes*, & ne met au rang des premieres que celles qui ont des pieds humains, comme celle dont *Johnston* (*m*) nous a donné la description. On prit en 1403 dans un Lac d'Hollande une Sirene que la Mer y avoit jettée; elle se laissa habiller, elle mangea du Pain & but du Lait & apprit à filer, mais on ne put jamais venir

(*k*) *Lib.* 3. *Gen. D. cap* 8.
(*l*) L. A. c. 4. p. 466.
(*m*) Thaumatograph. class. 10. *cap.* 5. §. 9.

à bout de la faire parler : celle qu'on prit en Dannemarc, & qui ſuivant Bartholin, (*n*) filoit, parloit & prédiſoit l'avenir, étoit vraiſemblablement un Démon. On trouve des *Sirenes* dont l'extrémité inférieure eſt terminée par une queue, & qui reſſemblent par le haut en tout ou en partie à une femme. Telle étoit celle que le Capitaine *Smith* apperçut en 1614 dans la nouvelle Angleterre, & dont *J. Louis Godofredus* (*o*) & *George Stengelius*, nous ont donné l'Hiſtoire (*p*). Ce Capitaine ſe promenant à une longueur de pique de la Mer apperçut une fort belle Sirene qui venoit à lui en nageant : elle avoit les yeux, le nez, les oreilles, les joues, la bouche, le cou, le front, en un mot tout l'air d'une jeune femme extrêmement belle ; des cheveux d'un

(*n*) Cent 2. hiſt. rar. 11. p. 185.
(*o*) *Hiſ. antipodum. part.* 1. *f.* 121. 193.
[*p*] *Tract. de Monſtris. Cap.* 2. *§.* 8. *p. m.* 58.

bleu d'azur lui flotoient sur les épaules, mais du nombril en bas elle ne différoit en rien d'un Poisson. Quelques Auteurs nous dépeignent cependant les Sirenes d'une maniere un peu différente, & ne les font pas aussi exactement semblables aux femmes par le haut. *Bartholin* (*q*) rapporte sur la foi de *Bernardin Gennarus* (*r*), que dans la Riviere de *Cuama* près du Cap de Bonne Espérance, on trouve des Sirenes qui du milieu du corps en haut ont une figure humaine, la tête ronde & immédiatement attachée à la poitrine, sans cou, & exactement semblables aux femmes par leurs oreilles, leurs yeux, leurs levres & leurs dents, & que lorsqu'on presse leurs mamelles il en sort du Lait. *Kircher* (*s*) rapporte qu'en certains temps de l'année on pêche dans les Mers Orientales des

(*q*) L. A. p. 189.
(*r*) *Lib.* 1. *cap.* 9.
(*s*) *Ars magnet. Lib.* 3. *Part.* 6. *cap.* 2. §. 6. *Edit. Rom.*

Poiſſons qui ont la figure humaine; & ſi l'on en croit *Didacus Bobadilla*, on en prend auſſi aux *Vaſſayas* & aux environs des Philippines, que les Eſpagnols appellent *Pêche Muger*, & les habitans *Duyon*. Il les dépeint avec une tête ronde & contigue au tronc, avec un nez différent du nôtre, entierement ſemblables aux femmes, quant aux autres parties, la poitrine couverte d'une peau extrêmement blanche, avec des mamelles fermes comme celles des jeunes femmes, & des bras propres à nager, mais ſans avant-bras, ni mains, ni jointures.

Peau d'un Triton conſervée à *Torre*.

Le Triton dont *Monconnys* (*t*) dit avoir vû la peau à *Torre*, Ville ſituée ſur la Côte de la Mer rouge, eſt exactement conforme aux deſcriptions précédentes; voici comme il en parle. « Ces Tritons ſont » de la groſſeur d'un Chameau, & » on les prend dans la Mer rouge. » Ils ont la tête d'un Boeuf, la queue

[*t*] Voyag. d'Egypt. Tom. I. p. 252.

» d'un Poisson, & la partie supé-
» rieure du corps comme celle d'un
» homme ou plûtôt d'une femme;
» car ils ont les deux sexes. Ils ont
» la poitrine, les bras & les mains
» comme un homme, à la réserve
» que leurs doigts sont faits comme
» une patte d'Oye, ou l'aîle d'une
» Chauvesouris, à ce que disent
» ceux qui en ont vû; mais j'ai vû
» moi-même une de ces mains dont
» les doigts étoient séparés les uns
» des autres. » Ce même Auteur dit avoir vû dans le même endroit une peau de Sirene de dix pieds de long, beaucoup plus épaisse que le cuir d'un bufle, & plus dure que du bois, dont on fait des boucliers à l'épreuve du mousquet & des semelles de souliers qui durent trois ans.

Autre Peau dans le même endroit.

Christophle Furerus de Heimendorf (*u*) vit en 1565 dans la même Ville la peau d'une Sirene avec les tétons

[*u*] *Itiner. Terr. Sanctæ.* pag. m. 122.

& le nombril, mais ſans bras ni tête, & terminée par une queue de Poiſſon ; à quoi eſt conforme la Sirene diſſéquée par *Pierre Paw*, Profeſſeur à Leyde, & dont on trouve la deſcription dans Bartholin. (*w*) On voit dans le tréſor de l'Empereur à Prague, une main de Sirene, & une autre à Rome dans le Cabinet de Corvini. *Kircher* nie à la vérité, que ce Poiſſon ait un avant-bras & des mains ; mais *Monconnys* (*x*) & *Bartholin* lui donnent un rayon & un coude extrêmement courts pour pouvoir nager plus aiſément, car ils ont à peine quatre travers de doigt de long, & des épaules fort étroites. *Petrus Petrejus de Eleſunda* (*y*) prétend qu'on trouve auſſi des Sirenes dans les Rivieres ; & qu'au-delà de la Province de *Lucomoria*, qui eſt ſur les confins de la Moſco-

(*w*) Cent. 2. hiſt. rar. 11.
(*x*) Voyag. p. 189.
(*y*) Hiſt. Moſcowit. pag. 88.

vie, on pêche dans la Riviere de *Tachni* des Poiſſons tout-à-fait ſemblables aux hommes, à la réſerve de la parole & de la raiſon, & qui ſont très-bons à manger.

MOYEN

De rendre la Parole & l'Ouie aux Muets & aux Sourds, par Pierre de Castro. Avec des Observations sur ce sujet, par Philip. Jac. Sachs de Lewenheimb.

ON a vû en Espagne un grand nombre de personnes de très-bonne maison, qui étant devenues muettes dès leur enfance, soit par un défaut naturel ou par accident, comme par le bruit des Carrosses, ou celui de l'Artillerie, (car ces causes peuvent rendre un enfant muet,) n'ont pas laissé dans la suite de prononcer leurs paroles distinctement; & qui sans être guéries de leur surdité, ont été assez heureuses pour recouvrer l'usage de la parole. De ce nombre ont été le fils du Duc de Savoye, le Marquis de *Priego* & celui *del Fresno*, frere du

Muets auxquels on a rendu l'usage de la parole.

Connétable de Castille, qui étant nez muets, ne laissent pas de parler aujourd'hui facilement sans hésiter, à la réserve que leur surdité continue toûjours. Je pourrois citer plusieurs autres personnes qui ont été guéries de ce défaut par *Emanuel Ramire de Carione*, dont j'ai appris le secret, partie dans les entretiens que j'ai eus avec lui, & partie par l'étude & la méditation; & dont je me suis toûjours parfaitement bien trouvé (*a*) Cette cure, qu'il a toûjours eu très-grand soin de tenir secrette, demande beaucoup d'application, de dextérité & de patience; & de *Castro* nous assure avoir rendu par ce moyen l'ouie & la parole à un enfant de *Vergana* dans la *Biscaye*, qui étoit sourd & muet de naissance, & cela au bout de deux mois.

Moyen d'effectuer cette cure.

On doit d'abord purger le malade selon son tempérament, & lui

[*a*] *Petr. à Castro in Tract. de Colostro. cap.* 3. *p.* 18.

donner

donner enſuite un Cathartique particulier compoſé avec de l'Ellébore noir, ou bien lui en donner l'extrait en forme de Pilules, ou bien prendre un gros de la racine, & lui en faire boire la décoction. L'Auteur prend trois onces de cette décoction, & y met infuſer durant une nuit deux gros d'Agaric, ajoûtant à la colature deux onces de *Syr. de Epithym.* La tête ayant été purgée une ou deux fois par ce remede, ſelon l'exigence des cas, on la raſera de la largeur de la main à l'endroit de la ſuture coronale, & on l'oindra pluſieurs fois avec le liniment ſuivant. ℞. d'Eau-de-vie, trois onces, de Salpêtre, ou de Nitre purifié, deux dragmes; d'huile d'Amande amere, une once. Faites bouillir le tout enſemble juſqu'à ce que les eſprits du Vin ſoient diſſipés, ajoûtez-y une once d'eau de Nénuphar, mêlez avec une ſpatule & faites-en un liniment dont vous oindrez la tête du malade une fois par jour, ſur-tout lorſ-

qu'il s'ira coucher; & le matin après lui avoir nettoyé tous les conduits du cerveau, comme les oreilles, le nez & le palais, & lui avoir fait mâcher un grain de Maſtic, ou un morceau de Régliſſe, ou ce qui vaut mieux, une paſtille de Jus de Régliſſe, de Maſtic, d'Ambre & de Muſc, & l'avoir peigné pluſieurs fois avec un peigne d'yvoire, & lui avoir bien lavé le viſage, on lui parlera à l'endroit du crâne qu'on a raſé; & on ſera ſurpris de voir que les muets & les ſourds entendent la voix diſtinctement, bien que leurs oreilles ſoient abſolument bouchées. Au cas qu'il ne ſçache point lire, on le fera commencer par l'Alphabet, & on lui en répétera les lettres juſqu'à ce qu'il puiſſe les prononcer de lui-même; ce qu'on réiterera pendant pluſieurs jours, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de paſſer aux mots; on aura ſoin ſur-tout de lui montrer les différentes choſes qui ſervent au ménage, & de lui en apprendre le nom en même

temps, pour qu'ils lui reſtent dans la mémoire. Il faut encore lui parler très-ſouvent, pour l'accoûtumer à lier ſes mots enſemble. Les quinze premiers jours ne lui ſervent qu'à retenir les noms : mais la choſe lui devient inſenſiblement plus aiſée, & l'on ne peut voir ſans étonnement le deſir qu'il a de proferer de nouveaux mots.

Obſervations ſur ce ſujet.

On eſt généralement perſuadé que les perſonnes muettes de naiſſance ſont auſſi privées de l'ouie ; cependant *Dominique Panarolle* (*b*) a vû un enfant de douze ans qui bien que muet de naiſſance, ne laiſſoit pas d'entendre parfaitement le bruit qu'on faiſoit ; & qui toutes les fois qu'on l'appelloit par derriere, ne manquoit jamais de tourner la tête.

Panarolle attribue cette indiſpoſition à la léſion des nerfs qui ſervent à la parole auſſi-bien qu'à leur mauvaiſe conformation, laquelle

(*b*) Pentecoſt. 4. Obſ. 17. p. 121.

empêchoit le nerf auditif de s'inserer ailleurs que dans l'oreille ; ce qui joint à son étourderie, le mettoit hors d'état de pouvoir rien apprendre. On remarque cependant que la plûpart des personnes muettes sont ordinairement sourdes, ce que les Médecins attribuent.

Causes de la surdité.

1°. A la réunion des branches du nerf de la cinquiéme paire, dont la grosse s'insere ordinairement dans l'oreille, & la petite dans la Langue & le *Larynx* (c).

2°. D'autres attribuent ce défaut à un petit conduit cartilagineux, qui aboutit du tympan à la bouche & au palais, & par le moyen duquel l'air passe & repasse librement de la bouche à l'oreille, & de celle-ci à la bouche, sur-tout si ce conduit est naturellement grand (*d*). C'est vraisemblablement à cette conformation que l'on doit attribuer ce que *Beubesius* a raconté à

(*c*) Camerar.. Cent. 8. *Memorabil. Med.* 92.

(*d*) Vesling. Sytagm. Anat. c. 16.

Paul Marguardus Schlegelius, ſavoir qu'il connoiſſoit une femme ſourde, qui toutes les fois qu'on vouloit lui parler, mettoit le petit bout d'un cornet dans ſa bouche, & prioit ceux avec qui elle avoit affaire de lui parler par l'autre, au moyen de quoi elle entendoit tout ce qu'on lui diſoit. J'ai trouvé ce cas rapporté dans les Manuſcrits *de Schlegelius*, & ſon explication dans *Jerôme Welſelius* (*e*). C'eſt, dit-il, par le moyen de ce canal que le ſon d'un inſtrument à corde qu'on tient entre les dents, & qu'on touche avec les doigts, ſe communique à l'oreille (*f*); & Laz Riviere (*g*) aſſure qu'à l'aide du même conduit, encore que les deux oreilles ſoient bouchées, ſi l'on tient des inſtrumens de Muſique entre les dents, & qu'on les touche avec les doigts, on les entend beaucoup plus diſtinctement qu'à l'ordinaire. De même

[*e*] Epiſagmat. Obſ. 24. p. 16.
[*f*] Camerar. cent. 2. mêm. §. 71.
[*g*] L. 3. prax. c. 1. p. 187.

si l'on est sur un grand chemin, & qu'on veuille ouir marcher ceux qui viennent, il ne faut que ficher une épée en terre, & la tenir par la garde avec les dents.

3°. D'autres enfin, prétendent que les muets & les sourds de naissance ne sont tels qu'à cause qu'ils ne peuvent ouir ce que les autres disent, ni par conséquent concevoir ni exprimer les mots dont ils se servent ; car les enfans n'apprennent à parler que par le commerce qu'ils ont avec leurs semblables ; ce qui est une opinion pour laquelle *Franc. Mer. Helmont* (*h*) incline beaucoup. Les personnes muettes ne sont pour la plûpart que sourdes, car elles ont l'usage de la voix, de la langue & des machoires, & si elles ne parlent point, ce n'est qu'à cause que les organes de l'ouie étant viciés, elles ne peuvent ouir ce que les autres disent, ni former par conséquent les sons dont on se

[*h*] *In Aphabet. Natural.*

sert pour s'exprimer. En effet, *Pierre Pontius*, Moine Bénédictin n'employoit d'autre méthode pour faire parler les muets que celle-ci; il leur apprenoit d'abord à écrire les noms des différens objets qui s'offroient à leur vûe, après quoi il leur montroit les choses que désignoient les caractéres dont ils s'étoient servis; & *François Vallois* (*i*) assure que cette méthode avoit tout le succès possible.

Principes sur lesquels cette méthode est fondée.

Fran. Mercur. Helmont (*x*) nous a découvert la méthode dont on peut se servir, pour procurer l'usage de la parole aux muets & aux sourds, malgré le soin qu'on avoit eu de la tenir secrette, & elle est fondée sur les principes suivans.

1°. La plûpart des personnes sourdes ont l'esprit extrêmement pénétrant, de sorte qu'on ne sauroit parler devant eux des affaires qui les regardent, qu'ils n'entendent sur le

[*i*] *In Philos. sacra.* c. 3. p. 57.
[k] L. A. colloq. 1.

champ ce dont il s'agit, de même que s'ils lisoient les paroles dont on se sert, & cela en observant le mouvement des lévres de ceux qui parlent, ainsi qu'on le verra par les Histoires suivantes.

2°. On leur apprend à lire de même qu'aux autres hommes, savoir, en employant d'abord de gros caractéres, & passant ensuite aux plus petits & même aux abréviations, qu'ils conçoivent aisément, quoique certaines choses ne se trouvent expliquées qu'à la fin. De même les personnes sourdes observent exactement ceux qui demandent quelque chose, & acquérant une connoissance plus particuliere de leurs langues, de leurs lévres, de leurs joues, de leurs mentons, de leurs gorges, &c. aussi-bien que des différens mouvemens & changemens qui y arrivent, ils s'en servent en guise de gros caractéres pour deviner la pensée de ceux qui parlent, & après s'y être bien habitués, ils semblent s'attacher à leurs

mouvemens les plus ordinaires, si bien qu'ils parviennent à pénétrer leurs pensées par les premiers commencemens de ces sortes de mouvemens, encore qu'ils n'ayent point encore achevé de s'expliquer, surtout lorsqu'ils s'en sont une fois fait une habitude. On voit donc que les sourds entendent ce qu'on leur dit à l'aide des différens mouvemens de la langue de ceux avec lesquels ils ont à faire, & qu'ils s'en servent comme ils feroient des caractéres pour comprendre leur véritable signification.

3°. *Helmont* prétend que dès qu'ils ont une fois compris les mots qu'on employe pour s'exprimer, ils ne tardent pas à savoir lire, surtout lorsque les lettres ont la même figure que celle qu'ils y ont remarquée lorsque la langue les formoit, & qu'on peut même les accoûtumer à parler, en leur montrant devant un miroir à imiter ces mêmes mouvemens avec leur bouche, &

à les animer à l'aide de leur haleine.

4°. Ce même Auteur prétend (*l*) que cette méthode réussit beaucoup mieux dans les Langues Orientales, parce que les Peuples qui s'en servent ayant beaucoup plus de feu que les autres, ils parlent avec la bouche plus ouverte, au moyen dequoi il est plus aisé d'observer les différens mouvemens de leur Langue; au lieu que les Anglois & les autres Peuples du Nord ouvrent très-peu la bouche, & ne remuent presque pas les lévres.

Exemples du succès de cette méthode.

Helmont (*m*) dit avoir mis un Musicien au bout de trois semaines, en état de répondre aux demandes qu'il lui faisoit, en lui parlant lentement & avec la bouche ouverte, de maniere qu'il apprit peu de temps après l'Hébreu de lui-même. Ce qu'*Helmont* avoit fait à l'égard

[*l*] L. A. p. 3.
[*m*] L. A. p. 5.

de l'Hébreu, le Docteur *Wallis* d'*Oxford* vient de l'effectuer depuis quelques années à l'égard de l'Anglois, ayant rendu la parole à des personnes sourdes & muettes, ainsi que le rapporte *Olaus Borrichius* dans une Lettre écrite de Londres à *Bartholin*, & datée du 10 Août 1663. (*n*) « J'ai vû, dit-il, chez le Do-
» cteur *Wallis* un jeune Gentilhom-
» me qui étant devenu sourd à l'âge
» de cinq ans, & muet environ six
» mois après, avoit passé jusqu'à
» l'âge de vingt ans sans pouvoir
» dire un seul mot. Le Docteur
» *Wallis* s'est chargé de lui rendre
» la parole, & pour cet effet, il
» écrit sur un papier les Lettres &
» les Syllabes, & les répétant lui-
» même, il fait imiter au jeune
» homme tous les différens mouve-
» mens qu'il fait lui-même. Ses soins
» n'ont pas été infructueux, car il
» a mis son disciple en état de pro-
» noncer certaines choses très-dif-

[*n*] Cent. IV. Epist. 92. p. 527.

» tinctement, quoique sa surdité » continue toûjours. » *Monconnys* (*o*) rapporte encore, que s'étant trouvé à *Oxford* au mois de Juin de l'année 1663, il vit chez le Docteur *Wallis* un jeune Gentilhomme sourd & muet, à qui ce Docteur avoit appris à lire tout comme les autres, avec cette différence qu'il ne prononçoit qu'une Syllabe à la fois; & que c'étoit le second à qui ce Docteur avoit rendu ce service. Le Docteur *Holder* vient de publier une Dissertation sur les Lettres, dans laquelle il fait voir comment on peut apprendre à parler aux muets & aux sourds. On la trouve dans les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres (*p*).

Les sourds & les muets apprennent à parler en observant le mouvement des lévres de

On a vû des personnes sourdes faire par instinct ce que ceux dont on vient de parler ont fait avec le secours d'un maître, & qui sans

[*o*] Voyag. d'Angl. Tom. II. p. 50.
[*p*] P. Num. 47. p. 958.

être guéries de leur surdité ont appris à parler en observant les mouvemens des lévres de ceux qu'ils fréquentoient. *Borellus* (*q*) rapporte qu'un Matelot qui étoit devenu sourd dès l'âge de cinq ans à l'occasion d'une violente maladie, & qui avoit de la peine à parler, ne laissoit pas d'entendre tout ce que les autres disoient, quoiqu'ils ne fissent que marmoter, & répondoit fort juste à toutes les questions qu'on lui faisoit. *Nicolas Tulpius* (*r*) fait aussi mention d'un nommé *Simeon Dietericus* Hollandois, lequel étant devenu sourd pour être tombé de la Tour de *Purmerndan*, ne laissoit pas d'entendre ce qu'on disoit au simple mouvement des lévres de ceux qui parloient, & cela à proportion de la facilité avec laquelle ils remuoient leurs lévres. Un Notaire de *Saltzborn* en *Silesie* étant devenu sourd ensuite de la petite Vé-

ceux qu'ils fréquentent.

[*q*] Cent. IV. Obs. 33.
[*r*] Liv. 4. c. 18.

role, ſuivit le penchant qu'il avoit pour les Mathématiques, & apprit de lui-même à peindre & à mêler ſes couleurs. Il entendoit beaucoup mieux ceux qui chuchetoient que ceux qui parloient à haute voix, & cela en examinant le mouvement de la langue & des lévres des perſonnes avec leſquelles il s'entretenoit, & répondoit pertinemment aux queſtions qu'on lui faiſoit.

Inſtrument pour remédier à la ſurdité.

On a imaginé un excellent inſtrument pour la commodité de ceux qui ne ſont point tout-à-fait ſourds; & l'on rapporte que *Jean Baptiſte Lallius Nurſinus* Juriſconſulte & Poëte, ayant commencé à devenir ſourd à l'âge de 40 ans, il remédia efficacement à ce défaut au moyen d'un petit tuyau d'argent qu'il appliquoit à ſon oreille, & à travers duquel on lui parloit (f). Les Eſpagnols en ont imaginé un pareil qu'ils appellent *Sarbatana*;

[f] *Nicii Pinacothec. part.* I. *imagin.* 73. *p. m.* 181. *Edit. Colon.*

& qu'ils portent avec eux dans le besoin comme les autres font les lunettes. On prétend qu'il est fait en forme d'un entonnoir, dont ils mettent le bout dans leur oreille ; de maniere que la plus grande ouverture est tournée du côté de celui qui parle.

Instrument pour ceux qui *bégayent*.

Le hazard a aussi fait découvrir un instrument très-commode pour ceux qui bégayent ; & l'art l'a perfectionné à l'occasion d'un homme, qui ayant eu une partie de la langue coupée, avoit de la peine à parler distinctement. Voici la description qu'en donne *Paré* (*t*) : il consiste dans un morceau de bois arrondi qu'on place entre les inciseurs, de maniere qu'il ne déborde point les lévres ; & dont on applique la partie inférieure & la plus mince sur le ligament membraneux, qui est situé au-dessous de la langue. Il est quelque peu cavé en dedans, & il suffit de le bien pla-

[t] *Chirurg. Lib.* 22. *cap.* 5. *f.* 489.

cer dans la bouche pour parler distinctement & d'une maniere à être entendu de tout le monde. Je connois un fort sçavant homme, qui apprit à un jeune Gentilhomme de la Maison de *Falckenhain* en *Silesie*, à parler distinctement au bout de quelques mois ; car ayant observé la nature des Langues Orientales, & combien la diversité des lettres qui les composent, & dont les unes sont gutturales, d'autres labiales, d'autres dentales, & d'autres linguales, est propre à varier les mouvemens des organes de la parole, non-seulement il apprit à son disciple à exécuter ces différens mouvemens, mais il l'y habitua lui-même en dirigeant sa langue & ses lévres, jusqu'à ce qu'il sçut exprimer parfaitement ses mots. Un habitant de *Saumur* en France, ayant perdu la langue par la petite Vérole, ne laissa pas de parler avec beaucoup de facilité ; il est vrai, qu'il avoit peine à prononcer quel-

ques lettres, mais pour celles qui n'ont pas besoin du mouvement de la langue, & qu'on prononce de la gorge, comme l'A, ou avec les lévres comme le B, il y avoit peu de personnes qui les prononçât mieux que lui (*u*). *Jacques Roland* Chirurgien à *Saumur* publia à ce sujet un Ouvrage intitulé *Aglossostomographia*, ou la bouche qui parle sans langue, dans lequel il rapporte un cas extraordinaire arrivé dans le *Bas Poitou*, où un homme ayant perdu toute la langue à l'âge de cinq ans par la petite Vérole, ne laissoit pas de parler, de cracher, de goûter, de mâcher & d'avaler au grand étonnement de tout le monde.

Des Gastriloques & de leurs impostures.

On voit des personnes qui se disent muettes, & qui reparent ce défaut en parlant du ventre, ce qui leur a fait donner le nom

[*u*] Thom. Bartholin. cent. 2. hist. rar. 22.

de *Gastriloques* ou de *Ventriloques.* Voici comment le Chevalier *Digby* en parle (*w*). « Les *Ventriloques* » persuadent aux ignorans qu'ils » ne parlent du ventre que par » l'entremise du Démon ; mais ils » ont le secret de retenir leur ha- » leine, de façon que leurs paroles » ne semblent point venir d'eux, » mais de quelque chose qui est » au-dedans d'eux, de sorte, que » ceux qui n'y prennent pas garde, » s'imaginent qu'elles viennent de » fort loin. » *Jean Walæus* autrefois Professeur à *Leyde* dit avoir vû un de ces *Gastriloques* en France [*x*]. *Franc. Mercurius Helmont* [*y*] prétend que cela se fait par le moyen de l'*Epiglotte*, qui est située à l'entrée de la Trachée-Artere en guise de soupape, en ti-

[w] *De Nat. Corp. Tr.* 1. *c.* 28. *p.* 319.

[x] Alb. Kyperus, *in Institut. Physic. Lib.* 10. *cap* 2. *th.* 12. §. 2.

[y] *Alph. Hæbraicum. cap.* 3. *p.* 22.

rant ſon haleine en dedans & fermant la bouche, de maniere que la voix ne puiſſe ſe manifeſter au dehors. C'eſt ce qu'il dit avoir appris de quelques-uns de ces impoſteurs qui ſe mêlent de prophétiſer.

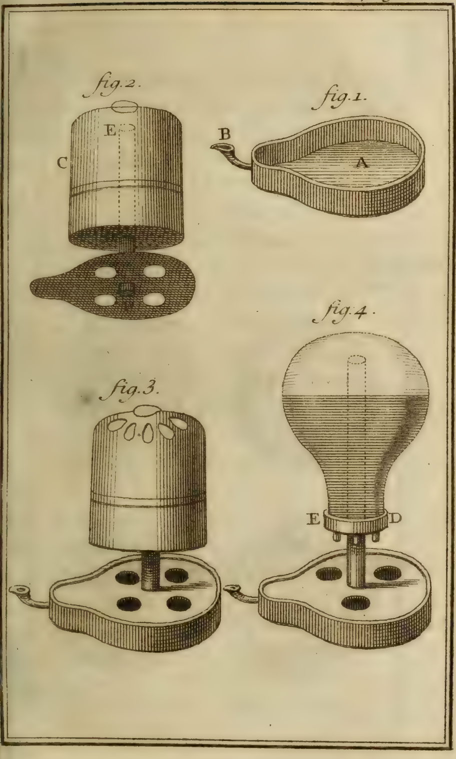
NOUVELLE ESPÉCE DE LAMPE.

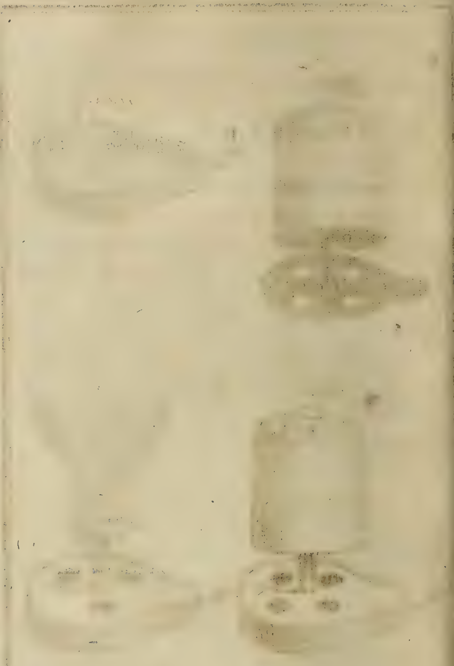
Par Jean-Christophle Sturmius.

Planche 2. Fig. 1. 2.

CETTE nouvelle espéce de Lampe, est composée de deux Parties, savoir de la Lampe même A, dont le bec B sert à recevoir la mêche, & d'un petit vaisseau C, qui fournit de l'huile à la Lampe, & lui sert en même temps de couvercle. Ce vaisseau est fermé pardessus & percé au bas de plusieurs petits trous ; on soude dans le milieu un tuyau E, DF qui ne s'éleve dans le vaisseau que jusqu'au point E, & dont la partie inférieure F, pénétre environ de trois lignes dans le couvercle de la Lampe, lequel est percé de quatre grands trous. L'orifice du tuyau doit être exactement paralelle au couver-

Pl. 2. pag. 188.





cle. On verse l'huile dans le vaisseau par l'orifice F, après l'avoir renversé sans dessus dessous jusqu'à ce qu'il soit plein, & le bouchant avec le doigt, on le remet dans sa premiere situation, & on l'arrête avec des crochets, comme on voit dans la Fig. 3. La construction de cette Lampe est extrêmement simple & a cela de commode.

Observations.

1°. Que l'huile ne sauroit couler par les ouvertures pratiquées au fond D du vaisseau, tant qu'on empêche l'air d'y entrer en bouchant l'orifice inférieur avec le doigt.

2°. On n'a pas plutôt retiré le doigt, que l'huile étant chassée par petits filets à travers les ouvertures du fond par l'air qui s'insinue par le tuyau F, s'amasse dans la cavité interne de la Lampe, jusqu'à ce qu'elle touche l'orifice F.

3°. Le tuyau étant ainsi bouché par l'huile, l'air n'a plus la liberté de s'insinuer dans le vaisseau, au moyen de quoi l'huile cesse de couler, & se consume ensuite insen-

ſiblement à meſure que la mêche brûle.

4°. Dès que la ſurface de l'huile ne touche plus l'orifice inférieur F du tuyau, l'air ne trouvant plus rien qui l'arrête s'inſinue par les ouvertures du couvercle dans le tuyau, & ſe portant vers le haut du vaiſſeau, en fait deſcendre autant d'huile qu'il faut pour boucher l'ouverture inférieure du tuyau; & cette circulation continue juſqu'à ce que l'huile du vaiſſeau C ſoit entierement conſumée. Cette Lampe a cela de particulier qu'on peut en renouveller l'huile toutes les fois qu'on veut, ſans qu'elle s'éteigne.

5°. Comme il n'entre qu'une petite portion d'air à la fois dans le vaiſſeau à cauſe du peu d'huile qui ſe conſume, & que celle-ci ne deſcend que goutte à goutte, on peut ſe diſpenſer de faire une auſſi grande quantité d'ouvertures, & ſe contenter de trois qui répondent exactement aux trous du couvercle, & diminuer par conſéquent la capa-

cité de la Lampe inférieure. On pourra même ſubſtituer au vaiſſeau ſupérieur une bouteille de verre qu'on ſoudera avec l'anneau DE, & lui donner une groſſeur capable de fournir de l'huile pendant plu- Fig. 42 ſieurs mois de ſuite. La Lampe en ſera plus propre, & l'on aura le moyen d'obſerver plus aiſément la diminution de la liqueur qu'elle contient.

REMÉDE

Pour l'Atrophie de l'Oeil ; avec des Obſervations ſur ce ſujet, par Joach. Georg. Elſnerus.

Reméde pour l'Atrophie de l'Oeil.

L'ATROPHIE de l'Œil eſt cauſée par le défaut du ſuc nourricier, ou par la trop grande diſſipation des eſprits. Cette maladie eſt très-rare & très-difficile à guérir, & l'on ne ſçauroit y remédier par les médicamens internes ; mais il faut néceſſairement recourir à quelque liqueur ſpécifique, laquelle étant verſée dans cet organe, répare inſenſiblement l'humidité qu'il a perdue. Cette méthode m'a parfaitement réuſſi à l'égard d'un jeune homme qui étoit naturellement ſec, & qui s'étoit attiré une Atrophie par le trop grand uſage des femmes, auſſi-bien que par les provocatifs dont il s'étoit ſervi pour ſeconder

conder sa passion ; car le globe de son oeil paroissoit avoir diminué, outre qu'il étoit affecté d'une sécheresse accompagnée de rougeur & de douleur. Il vint me consulter sur son mal, & par bonheur pour lui, je m'avisai de me servir d'un Reméde humectant & adoucissant que j'avois découvert depuis quelques semaines en disséquant l'oeil d'une Bécasse ; car ayant enfoncé mon Bistouri un peu trop avant, j'en fis sortir l'humeur aqueuse que je versai dans mon oeil, par où j'appaisai la douleur & la sécheresse que j'y avois attirée par une lecture trop assidue. Je conseillai donc au malade d'employer le même Reméde, & de ne vivre que de Poulets cuits avec de la Chicorée blanche, mais sur-tout de s'abstenir des femmes, aussi-bien que des Remédes & des alimens capables de l'échauffer. Cette méthode eut tout le succès dont je m'étois flaté ; car sa vûe se fortifia en peu de temps, & ses yeux recouvrerent la

nourriture qu'ils avoient perdue.

On obſervera 1°. qu'il n'eſt pas abſolument néceſſaire d'employer l'humeur aqueuſe de la Bécaſſe, mais qu'on peut également ſe ſervir de celle des autres Animaux, principalement de ceux qui ont la vûe perçante.

2°. Je mets cette compoſition naturelle au-deſſus des liqueurs chimiques les plus rares.

3°. Ceux qui ſont à même de recueillir cette humeur des yeux des Animaux, peuvent ſe flater de poſſéder un reméde admirable pour la maladie dont nous parlons. Il s'agit ſeulement de la conſerver en la mêlant avec des choſes capables d'augmenter ſa vertu, ou même, ſi on le juge à propos, avec d'autres ſpécifiques propres à la rendre plus efficace.

4°. Puiſque nous en ſommes ſur l'article des yeux & des liqueurs propres à guérir leurs maladies, il ne ſera pas hors de propos d'examiner ſi celle dont on a parlé,

peut être de quelque utilité dans les cas où les humeurs de cet organe ſont abſolument viciées & épuiſées. On ne ſauroit douter du rétabliſſement de l'humeur aqueuſe, après les exemples que *Galien* (*d*), *Coiter* (*e*), *Benevenius* (*f*) & *Schenkius* (*g*) en ont rapporté. Puis donc que la nature eſt capable d'effectuer ce rétabliſſement d'elle-même, il s'enſuit qu'elle le procurera encore plus promptement à l'aide de la liqueur dont on a parlé ci-deſſus.

Au reſte, je ne doute pas qu'elle ne puiſſe également ſervir à rétablir l'humeur vitrée, ſur-tout ſi l'on a ſoin de l'appliquer journellement avec une liqueur de même nature; vû que *Duncan Liddel* fameux Médecin, a autrefois rétabli l'humeur vitrée avec du blanc d'œuf, ce qui ne me ſurprend au-

(*d*) L. I. *de Sympt. Cauſ. cap.* 2.
(*e*) *In Obſ. Anat. Chir.*
(*f*) *Cap.* 74. *de Abd.*
(*g*) *In Obſ. Medicis. Cap.* 22.

cunement, à cauſe que ces deux ſubſtances ſont entierement analogues, & que la derniere poſſede une qualité vulnéraire capable de conſolider les tuniques, & par conſéquent de reproduire l'humeur qui a été diſſipée. *Henri ab Heer* (*h*) dit avoir rétabli ces deux humeurs, je veux dire l'aqueuſe & la vitrée, dans un coq & une jeune femme, avec du ſuc de Reine des Prez cueilli au mois de Mai. Je ne ſaurois dire ſi elle eſt également propre à rétablir l'humeur cryſtalline; car tous ceux qui ſe ſont mêlés juſqu'à préſent de cette cure, paroiſſent douter de ſon ſuccès; à l'exception d'un petit nombre que leur génie & leur travail a mis en état de régénérer toutes les humeurs de l'œil, & de rétablir la vûe dans toute ſa vigueur, en verſant dans cette organe du ſuc d'Éclaire. *Gaſpard Schottus* (*i*) aſſure que l'expérience

(*h*) *Obſ. Spad.* 4.

(*i*) *In tech. Curios Lib.* II. *mirabil. Miſcellan.*

en a été faite à Prague par un Anglois en présence du Docteur *Marcus ;* mais il y a plus, *François-Joseph Burrhi a écrit* il y a environ un an une Lettre à *Thomas Bartholin*, dans laquelle il lui apprend le secret de rétablir les humeurs de l'oeil après les avoir faites sortir, l'assurant qu'il a éprouvé lui-même la certitude de cette découverte. Voici ce que *Thomas Bartholin* écrit à *Philip. Jac. Sachs à Lewenheimb* dans une Lettre du 30 Septembre 1669. » Je » ne doute point que vous n'ayiez » oui parler du secret qu'on a trou- » vé de rétablir toutes les humeurs » de l'oeil, mais peut-être l'ignore- » rois-je moi-même, si le fameux » *Burrhi* n'avoit eu la bonté de m'en » informer. On l'a éprouvé sur une » Oye; & quoique la playe fut des » plus profondes, il n'a pas laissé » de réussir comme on s'en étoit » flatté. » On voit par-là qu'il n'est point impossible de rétablir l'humeur crystalline ; mais je doute qu'on puisse y réussir lorsqu'elle s'est

écoulée par accident; car il ne ſauroit y avoir de playe ſans quelque violence, & dans ce cas il eſt impoſſible que le nerf optique, les fibres qui en ſortent ou les tuniques qui l'enveloppent ne ſoient offenſées, ce qui met le malade hors d'état de recouvrer la vûe, même dans le cas où cette léſion auroit été procurée à deſſein.

MANIERE

De remédier aiſément & à peu de fraix à la Gangrene, par Thomas Bartholin, avec des Obſervations ſur ce ſujet, par Philip. Jac. Sachs à Lewenheimb.

IL régna dernierement dans ce Pays une eſpéce de Rougeole ſi maligne, qu'une jeune fille qui en fut attaquée, en eût le viſage gangrené & les lévres preſqu'entiérement emportées; mais je vins heureuſement à bout d'y remédier avec de l'eau de Mer dans laquelle j'avois fait bouillir un peu d'Abſinthe, & je me ſuis depuis ſervi de ce Reméde avec le même ſuccès. Reméde pour la Gangrene.

Il n'eſt perſonne qui ignore la variété infinie des Remédes ſimples; la *Grece* avoit les ſiens, & la *Mauritanie* n'en fourniſſoit pas une moindre quantité : mais, comme Obſervations.

dit *Rombæus* (*a*), nous en avons plusieurs qui étoient tout-à-fait inconnus aux Anciens, & l'on ne sçauroit croire combien nous en tirons des Indes & des Isles qui sont au voisinage. On a cependant raison de préférer ceux de son Pays aux autres, car outre qu'ils s'accordent mieux avec notre tempérament, on s'épargne la peine d'aller chercher bien loin ce qu'on trouve chez soi en aussi grande quantité qu'on veut. C'est-là du moins le sentiment de *Libavius* (*b*), & il n'est pas le seul qui pense de même, car *Beverovicius* Médecin de *Dort*, a publié à Leyde en 1614 un excellent Traité intitulé, de Αυταρκεια *Bataviæ S. Introductionem ad Medicinam indigenam*, dans lequel il prouve que chaque Peuple a tout ce qui lui est nécessaire, & qu'il n'est point de maladie pour laquelle on ne trouve un Reméde chez soi. En

[*a*] Epist. 28. p. 98.
[*b*] Epist. ad Schuitz 44. p. 125 *In cistâ Hornung*.

effet, la Nature ne faiſant rien d'inutile, & ne manquant en rien de tout ce qui eſt néceſſaire, pourquoi auroit-elle traité plus favorablement les Orientaux que tous les autres Peuples de l'Univers. Il faut effectivement convenir que les Remédes du Pays ont bien plus d'efficacité & de rapport à la conſtitution des Habitans, que ceux qu'on va chercher bien loin, ſans compter qu'ils ſont moins ſujets à être alterés, & qu'on les a à bien moins de frais. *Primeroſe* (*c*) a pris auſſi en main la défenſe des Remédes ſimples, & *Pline* (*d*) n'héſite point à préférer les Remédes du Pays aux Exotiques : « La Nature, dit-il, ne » demande que des Remédes faciles » à trouver & tels que la terre les » produit ; mais l'avarice en a fait » imaginer une infinité d'autres qui » ne tirent leur métite que de l'im- » poſture de ceux qui en ſont les

(*c*) *Error. in Medic. L.* 4. *C.* 75.
(*d*) L. 24. C. 7. *It.* L. 22. C. 24.

» Auteurs, de maniere que l'on trafique aujourd'hui de la vie des » hommes comme l'on feroit d'une » marchandiſe. »

Le fameux *Bartholin* avoit écrit ſur le même ſujet, un Livre intitulé *Medicina Danica inquilinis Remediis proprios morbos ſanans;* mais malheureuſement pour le Public, ce Livre a péri dans l'incendie de 1670. Voici comme il en parle dans ſon Traité *de incend. Bibilioth. p. 69.* » Je me propoſois d'être utile au » Peuple plûtôt qu'aux Savans, » quoique je n'ignoraſſe point que » les Apoticaires m'en ſçauroient » mauvais gré. Dieu a créé pour » chaque maladie des Remédes » dont il eſt au pouvoir d'un cha» cun de ſe ſervir, ſans qu'il ſoit » beſoin de recourir aux Apoti» caires ou aux Médecins, ni de » faire de grandes dépenſes. J'ai » guéri moi-même une Paralyſie » du côté gauche, avec de l'eſprit » de Malt dans lequel j'avois fait » bouillir des Roſes de Provins;

» des Pleuréſies épidémiques avec
» une ſimple décoction d'orge; des
» Scorbuts avec une décoction de
» Creſſon d'eau dans de la vieille
» Biere, & des Hydropiſies avec
» les feuilles les plus tendres du
» Sureau. »

OBSERVATIONS

Et Expériences Chymiques, par Olaus Borrichius.

La vraye Teinture d'Argent n'est point bleue. Obs. 68.

RIEN n'a été plus commun pendant un très-long-temps que la teinture d'argent, cependant si l'on examine la chose avec attention, on ne trouvera rien de plus incertain ; car cette couleur bleue qui plaît si fort à l'oeil n'est point naturelle, & ne vient que des substances qu'on a mêlées avec ce métal, car l'argent le plus pur ne donne rien de tel. Cette erreur provient de ce qu'on a crû jusqu'ici que l'argent après la fulmination, comme on l'appelle, ou après qu'il a reçû son éclat dans la coupelle, ne contient plus rien d'impur ni d'hétérogéne, en quoi l'on se trompe ; car il conserve toûjours quelques légeres féculences, dont il a peine à se

dépouiller après plusieurs fusions réïterées ; mais lorsqu'il en est une fois débarrassé, il ne teint jamais ni en bleu ni en verd l'esprit de Nitre, le sel Ammoniac, l'urine distillée, ni les liqueurs acides ni salées ; & lorsqu'il leur communique quelqu'une de ces couleurs, c'est une preuve qu'il n'est pas bien épuré, car il suffit qu'il contienne quelques grains de Cuivre pour teindre plusieurs onces de liqueur, & tromper par-là les personnes qui ignorent cette circonstance. J'ai chez moi de l'argent purifié par la fulmination qui ne teint jamais les esprits acides & salins en bleu ; on ne doit même pas regarder comme une vraye teinture d'argent celle qui est préparée avec des lames d'argent & des fleurs de Soufre, vû qu'il reste souvent quelques particules de Cuivre dans ces lames, & dans ces fleurs. *Zwelfer* (*a*) n'a pas ignoré cette particularité, car

(*a*) Mantiss. Spagyr.

il conseille, au cas que la teinture d'argent perde sa couleur bleue, d'ajoûter à l'essence qui reste quelque peu de Sel animal volatil, afin de la lui rendre. Mais ce sel ne sauroit jamais communiquer une pareille couleur lorsque l'argent est parfaitement épuré, comme il paroît par celui que j'ai en main, & qui a tous les caractéres de l'argent le plus parfait. La teinture même du *Lapis Lazuli*, ne vient que des particules de Cuivre enfermées dans sa masse, ainsi que les Chymistes le savent fort bien ; & j'ai connu plusieurs personnes qui pour avoir pris une trop forte dose de ces teintures ont été saisies de vomissemens très-violens, ce qui ne paroîtra point surprenant à ceux qui savent que ces sortes de teintures sont produites par le Cuivre & le Vitriol qu'il contient.

Fondre le Régule d'Antimoine sans feu. Obs. 70.

Prenez quatre onces de Régule d'Antimoine, réduisez-les dans un mortier de verre ou de Marbre en poudre impalpable, car c'est delà que

dépend le ſuccès de l'expérience ; mettez cette poudre à part dans un papier bien net ; nettoyez votre mortier pour y piler douze onces de ſublimé ; mêlez ces deux poudres en gros ſur un papier avec un bâton de bois de Chêne ou de Hêtre, & mettez les dans une petite phiole quarrée qui ait le col étroit, & continuez de les preſſer fortement avec le bout le plus gros de votre bâton, juſqu'à ce que leur ſurface reſte parfaitement unie. Cette poudre ſe maintient froide quoiqu'on la preſſe pendant un quart d'heure ; mais ſi l'on continue la preſſion un quart d'heure de plus, la maſſe cede tout-à-coup, & le bâton s'enfonce juſqu'au fond du vaiſſeau. Il s'éleve ſur le champ des fumées épaiſſes, la phiole s'échauffe, la matiere s'enfle, écume, fermente, ſort du vaiſſeau, & répand une odeur extrêmement déſagréable ; il faut promptement la porter ſur une fenêtre, pour pou-

voir observer avec plus de sureté l'issue de cette expérience.

Faire que deux esprits froids au toucher s'enflamment après avoir été mêlés ensemble. Obs 71.

Prenez quatre onces d'esprit de Térébenthine de Venise nouvellement tiré, mais réfroidi; mettez le dans une grosse phiole, & versez dessus six onces de bonne eau forte; agitez le vaisseau, & mettez le à l'air; découvrez-le au bout d'un quart d'heure, l'esprit de Térébentine excité par les particules acides de l'eau forte commencera à fermenter, jettera de gros tourbillons de fumée & une flamme vive qui brûleroit si on ne s'en garantissoit. Il est bon d'observer que cette expérience réussit beaucoup mieux en Été qu'en Hyver, & qu'il est inutile de la tenter à moins que les esprits ne soient récents, ce qui prouve que toutes les liqueurs récemment distillées contiennent des particules ignées, qu'il est bon de laisser éteindre en les gardant quelque temps avant de les faire servir aux usages de la Médecine, sur-tout en qualité

de réfrigérans. Je ne doute même pas que la substance la plus subtile du feu, ou des particules oléagineuses & salines extrêmement agitées qui sortent du bois & du charbon ne pénétrent dans la plûpart des vaisseaux chimiques, quelque bien fermés qu'ils soient, & ne fassent quelque impression sur les matieres qu'ils contiennent.

Faire que la flamme passe à travers les pores d'un vaisseau de verre sans le casser. Obs. 72.

Après avoir mêlé 6 gros de fleurs de Soufre, avec une once de Nitre des Indes, j'ai mis ce mêlange dans une retorte de verre dont le col étoit extrêmement long, & j'y ai adopté un récipient, sans le trop presser de peur qu'elle ne cassa. Je l'ai mise pendant six heures au bain de sable, en poussant le feu successivement jusqu'au plus haut dégré, & lorsque le sable a été fortement échauffé, j'ai apperçu dans la retorte une petite flamme bleue, laquelle a été immédiatement suivie d'une autre qui a rempli, toute la capacité du vaisseau & qui est sortie dehors d'elle-même. J'ai visité le vaisseau après

qu'elle a été éteinte pour voir s'il n'étoit point cassé, & n'y ai trouvé aucune felure, mais il contenoit encore beaucoup de Soufre sublimé & inflammable, parce que la flamme qui sortoit avec impétuosité par une petite ouverture qui avoit resté à l'extrêmité du bec de la cucurbite s'étoit éteinte avant que d'avoir pû consumer le tout. Cette expérience ne manque jamais de réussir, & je crois qu'elle peut servir à expliquer la nature du verre & du feu.

DE LA SITUATION

De la Scythie du temps d'Hérodote, par T. S. Bayerus.

Temps auquel les Grecs ont eu connoiſſance des Scythes.

ONOMACRITUS & *Eſchyle* ſont les premiers de tous les Grecs, dont les Ouvrages nous reſtent, qui ayent parlé des *Scythes* après l'arrivée d'*Anacharſis* en Gréce. *Anacharſis*, ſi l'on en croit Hérodote, étoit fils de *Gnurus*, & frere de *Saulius* Roi des Scythes: *Gnurus* étoit fils de *Lycus*, & celui-ci de *Spargapithis;* quoique Lucien, dans le Livre intitulé le *Scythe* ou l'Étranger appelle ſon pere *Daucetus* & non *Gnurus*, & cela ſur je ne ſçai quel fondement. *Diogene Laërce* appelle ſon frere *Caduides.* Il vint à *Athénes*, ſuivant *Soſicrates* de *Rhodes*, & l'*αναγραφη Ολυμπιαδων*, la premiere année de la quarante-huitiéme Olympiade, *Eucrates* étant pour

lors Archonte. Dix-fept ans après les *Scythes* perdirent leur fouveraineté en *Afie* & eurent à foutenir chez eux la Guerre *Servile*, & delà vient je crois que de toutes les affaires des *Scythes* dont les Auteurs Grecs ont parlé, il n'y en a point de plus fameufe que celle de leur derniere guerre civile dont ils avoient oui parler à *Anacharfis*. La mere de ce Philofophe étoit Grecque, ou, fuivant *Diogene Laerce*, il parloit Grec lui-même, en quoi certes il mérite bien plus de croyance que Lucien & les Epîtres qu'on attribue à *Anacharfis*, qui veulent qu'il n'ait fçu d'autre Langue que celle de fon Pays. Il paroît cependant qu'on a ignoré jufqu'ici la vraye fituation de la *Scythie*; & il peut très-bien fe faire qu'*Anaximandre* de *Milet*, qui avoit alors environ 20 ans, eut connu *Anacharfis* à Athénes, ou dans quelqu'autre Ville de Grece. Il eft le premier, fuivant *Agathemarus* (*a*),

(*a*) P. 1. Ed. Hudfon.

qui ait dreſſé des Cartes Géographiques, & il y a toute apparence que c'eſt de lui qu'*Onomacritus* emprunta ſon Hiſtoire, lorſqu'il publia en la LXV. Olympiade ſon Voyage des *Orgonautes* à Athénes ſous le nom d'*Orphée*. *Pindare* dit-il eſt vrai, qu'*Abaris*, que quelques-uns diſent être *Scythe*, & d'autres *Hyperboréen*, vint à *Athénes* vers le temps de *Crœſus*; mais il paroît avoir eu *Anacharſis* en vûe, & effectivement celui-ci vint à *Athénes* environ dans ce temps-là. Je ne doute même pas qu'*Euſebe* & Saint *Jerôme* ne ſe ſoient fondés là-deſſus, lorſqu'ils avancent qu'*Abaris* vint de *Scythie* en Grece la deuxiéme année de la cinquante-quatriéme Olympiade & au commencement du régne de *Créſus*. *Hippoſtrate* prétend qu'il vint en Grece en la troiſiéme Olympiade : d'autres cités par *Harpocration* veulent qu'il n'y ſoit venu qu'en la vingt-uniéme; mais *Firmicus Maternus*, de la maniere dont *Joſeph Scaliger* & *Mauſ-*

ſacus l'ont corrigé, le fait vivre du temps de la Guerre de Troye; mais les *Scythes* n'ont pû être connus dans ce temps-là; & j'aime mieux croire avec *Hérodote*, *Harpocration* & le Scholiaſte ſur les Chevaliers d'*Ariſtophane*, que c'eſt d'*Abaris* l'Hyperboréen, dont il eſt parlé, & le faire deſcendre des Colonies Grecques qui s'étoient établies dans le *Pont*; en effet, je ſuis perſuadé que les *Hyperboréens* envoyoient ſacrifier à *Delos* & à *Athénes*, ainſi que je le prouverai dans une autre Diſſertation, à moins qu'on n'aime mieux s'en rapporter à Hérodote (*b*), qui regarde ce qu'on dit d'*Abaris* comme une fable. Au reſte, il ne paroît pas qu'aucun *Scythe* ait pû accompagner *Anarcharſis* en Gréce, puiſqu'on rapporte que ſon frere indigné du zéle qu'il témoignoit pour les Religions étrangéres, le perça d'une fléche tandis qu'il aſſiſtoit à un ſacrifice grec. Je n'i-

(*b*) Melpomene.

gnore pas cependant que d'autres Auteurs le font vivre jufqu'à cent ans. On trouve dans *Onomacritus* plufieurs contes ridicules au fujet des pays & des Nations dont il parle, qu'il peut avoir puifé dans *Anaximandre* ou dans quelqu'autre Auteur, quoiqu'il y en ait d'autres fur lefquels on peut faire plus de fond, comme plus conformes au récit d'Hérodote; par exemple, ce qu'il dit raconte du Voyage de fes héros dans les Contrées Méridionales du *Pont*, eft conforme à la vérité, & l'on n'a pas de peine à reconnoître les noms des lieux dont il parle; mais lorfqu'il les fait voyager à l'Orient & à l'Occident de cette Contrée, on ne fçait plus où placer les *Amazones* ni les *Tauri*. Il prétend que le *Thermodon*, le *Phafis* & le *Tanais* tirent leur fource de l'*Araxes*, & on peut lui pardonner cette méprife en faveur de l'éloignement des temps & des lieux; mais on ne fauroit avoir la même indulgence pour lui dans ce qu'il dit du Nord,

car il confond toutes chofes & place à l'aventure les Peuples dont il pouvoit avoir oui parler. Mais il ne s'eſt jamais mépris plus lourdement que dans l'endroit où il joint le *Palus Mæotide* avec l'Océan Septentrional par l'entremiſe d'un canal contigu. C'eſt-là qu'il place les *Pacti*, les *Arctei*, les *Lælii* & les *Scythes*; il fait voyager les *Argonautes* à travers le Pays des *Tauri*, des *Hyperboréens*, des *Nomades*, des *Caſpii*, des *Riphæi*, juſqu'à l'Océan *Hyperboréen*, juſque chez les *Macrobii* & les *Cimmeriens* qui vivent continuellement dans les ténébres entre les Monts *Riphéens* & *Caſpiens*, & enſuite en *Irlande* & juſqu'aux colomnes d'Hercule, & cela dans l'eſpace de quelques jours, comme s'il avoit pris à tâche de rendre ſon hiſtoire ridicule. Cette maniere groſſiere dont *Onomacritus* compoſe ſon Hiſtoire, prouve ſon ignorance, & fait voir qu'il ne connoiſſoit autre choſe que le nom de *Scythes*, & de quelques Nations voiſines.

On

On doit donc bien ſe garder de citer cet Auteur comme un guide exact dans ces Contrées, comme quelques Savans l'ont déja fait, à moins qu'on ne veuille entretenir le Lecteur de contes ridicules, & lui donner pour des vérités des choſes qu'il a entierement ignorées. Ceux qui ont écrit après lui ſur le même ſujet, ont fait voyager les *Argonautes* chez des Nations qui exiſtoient de leur temps dans les Pays dont ils parlent, quoiqu'elles n'y euſſent point été autrefois; & c'eſt à quoi l'on doit faire d'autant plus d'attention, que les Savans dont j'ai parlé pour avoir voulu concilier les contrariétés qu'ils ont apperçûes dans *Onomacritus*, & les autres Hiſtoriens des *Argonautes*, ſont tombés dans une confuſion dont il eſt impoſſible de ſe tirer.

Opinion d'Eſchyle au ſujet de la ſituation des Scythes.

Eſchyle (*a*), en cela d'accord avec *Onomacritus*, place les *Scythes*

(*a*) Promethée lié.

au-delà du *Palus Mæotide* & dans des déserts affreux qu'il fait confiner avec l'Océan où le premier se jette : il a aussi connu les *Chalybes*, les *Amazones* & les embouchures du *Palus Mæotide*.

Tems auquel la Scythie a commencé à être connue.

Cette ignorance où l'on étoit de la situation de la *Scythie* subsista jusqu'au temps de l'Expédition de *Darius*; car l'on apprit alors par l'entremise des *Ioniens* & des autres Grecs qui étoient dans son armée des choses dont on n'avoit jamais oui parler jusqu'alors. *Darius* envoya entr'autres un nommé *Scylax Caryadensis* pour reconnoître la Côte, & nous avons encore aujourd'hui son *Periple*. Il décrit la Côte du *Pont-Euxin* & quelques autres endroits de cette Contrée, beaucoup plus exactement qu'*Onomacritus* & *Herodote*. Ce dernier a sçû que *Scylax* avoit été envoyé par *Darius Hystaspes* pour reconnoître les Côtes de l'*Asie*, mais il a ignoré qu'il avoit aussi parcouru celles

de l'*Europe* & de la *Scythie*. *Denis d'Halicarnaſſe* (*b*) rapporte que *Scylax* dédia ſon *Periple* de l'*Europe* & de la *Scythie* à *Darius* , du moins à ce que dit l'Auteur inconnu de l'éloge de *Scylax* , qu'*Hoeſchelius* a publié. Au reſte, ſoit qu'il ait parcouru ces Côtes par l'ordre de *Darius*, ou de ſon propre chef, ou qu'il n'ait fait que rapporter ce qu'il avoit appris des autres Voyageurs, (car *Caryanda* ſa patrie étoit contigue à la *Carie* dont les Habitans étoient célébres par leurs Voyages (*c*), rien n'eſt plus certain que ſon *Periple* a été fait dans ce temps-là. Je n'ignore point que M. *Dodwell* , que je reſpecte infiniment , fait ce *Scylax* beaucoup moins ancien qu'*Herodote*; mais il paroît s'être entierement oublié dans cette diſpute ; car , dit-il , il y a certaines choſes dans *Scylax* qui regardent des temps moins éloignez :

(*b*) *Lib.* I. *de Alexandria.*
(*c*) *Lib.* I. *Cap.* 171.

j'avoue que cela eſt vrai, mais M. *Dodwell* prétend lui-même que quelques-unes de ces choſes ont rapport à la 111^{e} Olympiade, d'autres à la 116^{e}, & d'autres enfin à la 135, ce qui fait un intervale de 96 années. Mais on trouve dans *Scylax* des marques d'une antiquité beaucoup plus reculée, & c'eſt ce que M. *Dodwell* a reconnu lui-même dans pluſieurs cas, & entr'autres dans celui où *Scylax* appelle *Tyr* une Iſle, au lieu qu'elle devint une Péninſule après l'Expédition d'*Alexandre* en *Perſe*; d'où il ſuit qu'il eſt beaucoup antérieur à cette guerre : Il paroît d'ailleurs que *Scylax* a écrit dans un temps ou les Côtes d'Afrique, d'Aſie étoient beaucoup plus connues que celles d'*Italie*, de la Gaule & d'Eſpagne; & delà vient qu'il ne parle que des *Volſques*, des *Campaniens*, & des *Samnites*, ſans dire un ſeul mot de *Rome*, ce qui prouve que les Grecs n'avoient point encore oui parler de cette Ville. Je ſuis donc per-

ſuadé que tout ce qu'on trouve dans cet Auteur qui a rapport à d'autres temps, y a été ajoûté par les Copiſtes, & a paſſé enſuite dans le texte, ce qui eſt pareillement arrivé à d'autres Auteurs de la même Claſſe. Les *Atheniens* furent ſi curieux par la ſuite de connoître ces Contrées, que leurs Philoſophes s'enrretenoient des jours entiers dans la place avec ceux qui venoient du *Phaſe* ou du *Boriſthene* pour en apprendre des nouvelles (*d*); & c'eſt delà que ſont venues toutes ces Hiſtoires étranges au ſujet des *Scythes*, au nombre deſquelles *Mauſſacus* met avec aſſez de raiſon celle de l'*Abaris* d'*Heraclides*.

Maniere dont Hérodote a recueilli les matériaux de ſon Hiſtoire, & étendue qu'il donne à la Scythie.

Herodote, en cela bien différent de l'Auteur que je viens de citer, a recueilli preſque toutes les fables répandues chez les *Olbitæ* & les autres habitans du Pont, dans la perſuaſion qu'elles renferment ſouvent des vérités; mais on peut dire en même temps à ſa louange qu'il n'a

(*d*) Ariſtote dans Athenée.

rien négligé pour démêler la vérité du menſonge dans tous les récits qu'on lui a fait: Je vais donc tâcher de découvrir par ſon moyen qu'elle étoit la ſituation de la *Scythie* du temps de l'Expédition de *Darius*, car ces Peuples habitoient tout le Pays compris entre le *Boryſthene* & le *Tanais*. Ils avoient ce dernier fleuve au Midi, mais on ne trouvoit aucun *Scythe* ſur le rivage oppoſé, à l'exception des rebelles ou de ceux qui avoient été bannis de leur Pays, ou chaſſez des bords du *Tanais* vers l'Orient. *Herodote* nous apprend qu'il y a dix journées de marche depuis le *Danube* juſqu'au *Boriſthene*, & autant depuis celui-ci juſqu'au *Palus Mæotide*. Il en met 20 depuis l'Orient juſqu'à l'Occident de la *Scythie*, & autant depuis le *Pont* juſqu'aux *Melanchlæni* qui confinent, à la *Scythie* du côté du Nord. Il fait la journée de 200 Stades, & c'eſt en cela que conſiſte la plus grande difficulté, vû qu'on ignore la vraye

valeur du *Stade* : Mais voici, je crois un moyen d'approcher le plus près qu'il est possible de la vérité. *Eratosthene*, au rapport de *Strabon*, assigne 700 Stades à chaque dégré de l'Équateur ; mais *Ptolomée* se borne à 500, en quoi il a été suivi de la plûpart des Anciens. Le *Stade* d'*Herodote* est le même que celui de *Ptolomée*, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre en comparant les mesures d'*Hérodote* avec les Tables de M. *de Lile*, dont je me suis servi pour déterminer l'étendue des Pays dont il parle.

Étendue du Pont-Euxin dans l'endroit le plus large.	3200 Stades	Mesures d'Herodote.
Embouchure du *Pont* ou du *Bosphore*.	4	
Depuis l'embouchure du Pont jusqu'à la Propontide.	120	
Largeur de la Propontide.	500	
Longueur.	1400	

Pour me conformer maintenant aux mesures précédentes d'Herodote, je donnerai à chaque dégré de Longitude 347 Stades de 600 pied chacune, ou 208200 pieds. Voici sur ces principes l'étendue de la Scythie.

	Jours,	Stades,	Degr.	Pieds
Du *Danube* au Boryſtene.	10,	2000,	5,	159000
Du Boryſtene au Palus Mœotide.	10,	2000,	5,	159000
De l'Orient à l'Occident de la Scythie.	20,	4000,	11,	109800
Du Pont aux Melanchlœni, ou au Nord.	20,	4000,	11,	109800

Les deux premieres Mesures d'*Herodote* ne sont pas fort éloignées de la vérité, si l'on voyage depuis le *Danube* jusqu'au *Borysthene* en suivant la Côte ; & delà vient que le *Palus Mœotide* est aussi également éloigné du *Borystene ;* car la route est interrompue des deux côtés par la Côte ; au lieu que dans la *Scythie*, qui est un Pays de plaine où il n'y a ni bois ni chaînes de Montagnes, la route est plus droite. Il se présente ici une difficulté, & elle consiste en ce qu'*Herodote* dit qu'il y a vingt jours de marche de l'Orient à l'Occident de la *Scythie.* Mais *Herodote* explique fort bien sa pensée lorsqu'il renferme la *Scythie* entre les *Agathyrsi*, les *Neuri*, les *Androphagi* & les *Melanchlœni* : & c'est ce qu'on doit toûjours avoir en vûe pour accorder ces choses ensemble. Ceux qui ont examiné avec soin ce que je viens de dire s'appercevront j'espere, que c'est-là la vraye situation de la *Scthie*, ou du moins conviendront-ils que je ne

m'éloigne pas beaucoup de la vérité, malgré l'incertitude d'une pareille matiere. La *Scythie* est donc située à peu près entre le 45^e^ & le 57^e^ dégrés de Longitude, & le 47^e^ & 55 de Latitude; & quelques-unes de ses Colonies après avoir traversé le *Borysthene*, s'emparerent d'une certaine étendue de Pays jusqu'à *Tiras*.

On fixe la situation des Rivieres de Scythie, &c. dont il est parlé dans Hérodote.

L'ordre des Rivieres dont il est parlé dans Herodote (*e*) est tel qu'il suit. Il sort cinq Rivieres de cette contrée qui se jettent dans le *Danube*; sçavoir, le *Porata*, ou *Porota* suivant *Ammien Marcellin*, qui est une grande Riviere qui vient de l'Orient, & qui retient encore aujourd'hui son ancien nom *Prut*: elle reçoit le *Colazinus*, le *Cosmanus*, le *Zuzur*, le *Zur*, le *Bassenus*, la *Caroccia*, la *Caminea*, la *Caldarussa*, la *Zizia*, la *Valemare*, la *Valebratuleni*, la *Mosna*, la *Nirnoua*, la *Calmazuia*, la *Sapusna*, la *Strim-*

(*e*) *Lib.* 4 C. 47. 48.

ba, la *Serata* qui coule de l'Eſt vers l'Oueſt, la *Cigieza*, la *Larga*, & l'*Ilana*, comme le Prince *Cantemir* lés appelle dans ſon Hiſtoire manuſcrite de *Moldavie.* Les Grecs, au rapport d'*Herodote*, changerent le nom *Porata* en celui de Πυρετὸς; & delà vient que *Conſtantin Porphyrogenete* (*f*) le nomme Βρετὸς, & les Modernes *Prut.* Le *Tiarantus* d'*Herodote* eſt l'*Alaut*; car, ſuivant cet Auteur, il y a trois grandes Rivieres entre le *Tiarantus* & le *Porata*, & on en trouve aujourd'hui tout autant entre celle-ci & l'*Alauta. Ptolomée* place de même ſon *Alauta*; mais l'*Ordiſſus* qui eſt une des trois retient encore ſon premier nom, car elle eſt appellée *Argiſcha*, & par les Grecs après *Herodote* Αρδησκὸς, comme il paroît par le *Scholiaſte* d'Heſiode. Le *Naparis* d'Herodote (*g*) eſt la *Ialoniza*: L'*Aratus*, le *Hieraſtus* de *Ptolomée*

(*f*) *De adminiſtr. imperio f.* 108. *Ed. Band.*

(*g*) P. 261. Ed. Heinſii.

(le Prince *Cantemir* prétend que c'eſt l'ancien nom du *Prut*,) le Σιρετος de Conſtantin Porphyrogenete, eſt aujourd'hui appellé par corruption *Siretus*, & par quelques-uns *Moldova* ; car c'eſt une Riviere de la *Moldavie* qui prend ſon cours vers la Pologne & qui, ſuivant le Prince *Cantemir*, ſe décharge par deux embouchures dans le Danube ; elle eſt environnée des deux Côtes de Montagnes & de bois. Vient le *Maris*, qui conſerve depuis ſa ſource juſqu'à *Sigeth* ſon ancien nom *Maroſch* ou *Meriſch* ; il le perd en ſuite, ſe mêlant avec le *Tibiſcus* ou *Teiſſ*, & ſe décharge avec lui dans le D*anube* : *Herodote* ſépare le *Maris* des Rivieres de *Scythie*, & j'euſſe moi-même ſuivi ſon exemple, s'il n'avoit placé les *Agatyrſi* ſur ſes bords. On rencontre enſuite le *Tiras*, appellé par les Turcs *Turla*, de ſon ancien nom, & par Conſtantin Porphyrogenete & les Auteurs Grecs *Danaſtris*, d'où lui eſt venu celui de *Dniſter*. Il tire

sa source d'un Lac qui sépare les *Scythes* des *Neuri*, je dis un Lac sur l'autorité d'Herodote, qu'elle que puisse être sa source. Après le *Tiras* vient l'*Hypanis*, aujourd'hui le *Bog*, que *Rudbeckius* prétend être le *Pripelius*; mais je me suis expliqué là-dessus dans un autre endroit (*h*). L'*Hypanis* sort d'un Lac appellé par *Herodote* Μήτηρ Ὑπάνιος; il est situé à l'Occident de la *Scythie* & l'on trouve tout auprès des Chevaux sauvages tout blancs. *Dion Chrysostome* (*i*) décrit son embouchure de la maniere suivante. » Il » forme un grand Lac près de la » Mer, qui est limoneux & calme » dans le beau temps; le fleuve est » profond & rapide, ses bords sont » marécageux & couvert d'arbres » & de roseaux, qui s'élevent du milieu du Lac comme des mâts de » Vaisseau, & on y trouve même » une grande quantité de Sel. »

(*h*) De Numo Rhodio p. 9.
(*i*) F. 437.

L'*Hypanis* reçoit ſuivant Herodote, une petite Riviere *ſalée* appellée *Amaxampes* par les *Scythes*, (ce qui ſignifie chez les Grecs Ἱεραὶ ὁδοὶ) & qui les ſépare des *Alazones* & des *Scythæ Aratores*; elle eſt éloignée de 800 Stades de la Mer; & l'on prétend qu'elle communique ſon amertume à l'*Hypanis* juſqu'à la Mer pendant quatre jours de marche. *Herodote* (*k*) place dans un autre endroit la contrée Ἐξαμπαῖος entre le *Boryſtène* & l'*Hypanis*; & dit que c'eſt delà que ſort l'*Exampes*, qu'il a auparavant appellé *Amaxampes*, ſur ce que cette Riviere eſt preſque également éloignée de l'*Hypanis* & du *Tiras*; celui-ci fait un circuit un peu au-deſſous de la Riviere amere, l'*Hypanis* prend auſſi un détour, ſelon *Herodote*, & c'eſt ſur ces caractéres que je me ſuis déterminé à placer l'*Amaxampes* dans l'endroit où eſt aujourd'hui la petite Riviere de *Sinauda*. Après l'*Hy-*

[*k*] P. 157.

panis vient le *Boryſthéne*, lequel eſt appellée *Danapris*, par un Auteur anonyme du *Periplus Ponti-Euxini*, & aujourd'hui D*niper*, d'un ancien mot *Scythe.* Quelques Auteurs qui ſe ſont mêlés de parler de choſes dont ils n'avoient aucune connoiſſance, font ſortir le *Boryſthéne* des Monts *Alauniciens*, comme on les appelle ; mais il n'eſt pas étonnant que les anciens Géographes ayent placé les ſources des Rivieres dans des Lacs, des Marais, ou des Montagnes, vû qu'ils vouloient paroître n'ignorer aucune choſe. En effet, *Matthias Miechovius*, Chanoine de *Cracovie*, a remarqué que le *Boryſthéne* prend ſa ſource dans une plaine du Palatinat de *Sandomir*, & non point dans des Montagnes, car il n'y en a aucune dans toute cette contrée. Le *Boryſthéne*, ſi l'on en croit *Herodote*, ne le céde qu'au *Nil* : ſon eau eſt extrêmement pure, ſes bords ſont environnés de campagnes extrêmement fertiles, & il fournit à ſon

embouchure une grande quantité de Poiſſons ſalés dont les habitans ſe nourriſſent après les avoir fait cuire ſur le gril. Les Grecs ont connu ce fleuve depuis la contrée *Gerrhus*, qui eſt éloignée de 14 journées de la Mer. A dix journées delà l'on rencontre les *Scytæ Aratores* qui habitent ſur le *Boryſthéne*, & ce fleuve ſe joignant avec l'*Hypanys*, ils forment enſemble un grand Lac avant que de ſe décharger dans la Mer. La largeur de leur embouchure eſt égale, & le Lac a 200 Stades d'étendue. Le Promontoire ſitué entre les deux Rivieres étoit appellé *Hippoleon*, & fameux par le Temple de Cerès. On voyoit du temps de Dion Chryſoſtome dans ce même Promontoire, vis-à-vis duquel les Rivieres ſe déchargent du Lac dans la Mer, le Fort *Alectoros*, ainſi appellé de la femme d'un Roi des *Sarmates*. Le *Panticape* tire ſa ſource d'un certain Lac ſitué à l'Orient, & coulant vers le Nord, il vient

ſe jetter dans le *Boryſthéne* après avoir traverſé le territoire d'*Hilæa*. Je le place dans l'endroit où eſt aujourd'hui le *Samara*, ou un peu plus bas; car les *Scythæ Agricolæ*, qui étoient alliés à ceux du même nom, qui habitoient le bord Occidental du *Boryſthene*, étoient éloignés de 11 jours de marche du *Panticape* &s'étendoient juſqu'à *Gerrhus*; d'où il ſuit que le *Panticape* n'étoit pas fort éloigné de la Mer. Cependant Denis *Periegetes* & quelques autres Auteurs placent ſes embouchures à peu de diſtance du *Pont*; d'où il eſt arrivé que quelques-uns venant à comparer les *Panticape* avec l'*Hypanis*, ont avancé qu'au-deſſous d'*Olbia* ou la Ville *Boryſthéne*, il ſe mêle avec la Riviere du même nom (*l*). L'*Hypacris*, qu'on rencontre après le *Boryſthéne*, ſort d'un lac pour traverſer le pays des *Scythes Nomades*, & laiſſant les *Hylæi* à droite, il vient ſe jetter

(*l*) Plin Lib. 4. c. 12.

dans le *Pont* à l'endroit où eſt bâtie *Cercinitis :* au lieu que le *Gerrhus* même au ſortir de ſa ſource raſant le territoire de ce nom, paſſe entre les *Scythes Nomades* & les Scythes *Royaux*, pour venir ſe jetter dans l'*Hypacris.* On ne trouve que confuſion dans *Ptolomée* ; il place l'*Hypanis* quelques dégrés plus près de l'Orient que le *Boriſthéne*, ce qui donneroit lieu de croire qu'il a voulu parler de l'*Hypacris.* La Riviere *Cercinitis* dans *Ptolomée* eſt différente de celle qui ſe décharge dans le *Sinus Cercinitis* & le *Pont*, ainſi qu'*Herodote* le dit du *Gerrhus* & de l'*Hypacris. Ptolomée* place le *Gerrhus* plus à l'Orient, comme s'il ſe jettoit dans le *Palus Mæotide* · mais on ne ſera point ſurpris de ces contrariétés lorſqu'on ſçaura que le nombre des dégrés eſt corrompu dans *Ptolomée ;* car ſi l'on prend la peine de l'examiner avec ſoin, on verra qu'il place l'*Hypacris* à l'Occident du *Boriſthéne*, d'où il ſuit que le *Cercinitis* de *Ptolomée* eſt le

même que l'*Hypacris* d'*Herodote*. Mais comment peut-il se faire que *Ptolomée* fasse jetter le *Gerrhus* dans le *Palus Mæotide*, lorsqu'*Herodote* le fait mêler avec l'*Hypacris* & le *Pont*? Voici un passage de *Pline*(*m*), qui tout corrompu qu'il est, fera aisément évanouir cette difficulté. » La Baye, dit-il, est appellée *Carcinitis*, & la Riviere *Pacyris*; le » Lac *Buges* qui est au-delà se jette » dans la Mer par un canal artifi» ciel, & *Buges* même est séparé » de *Coretus*, Baye du *Palus Mæo*» *tide*, par une chaîne de Rochers; » il reçoit le *Gerrhus* & l'*Hypanis* » qui viennent de différens en» droit; car le *Gerrhus* sépare les » *Basilides* des *Nomades*: l'*Hypanis* » traverse par un canal artificiel le » Pays des *Nomades* & des *Hylæi*, » & vient se jetter dans *Buges*, & » par un canal naturel dans le *Co*» *retus*. » Sur quoi le P. *Hardouin* observe que le *Pacyris* est l'*Hypa*-

(*m*) *Lib.* 4. c. 12.

cris d'*Herodote* ; & il avoit donné à entendre auparavant que le *Buges* eſt le Βυκης Λιμνη, le *Byces* de *Valerius Flaccus*, & le *Buces* de *Mela.* Mais il reſte toûjours une difficulté, & elle conſiſte en ce qu'il ne s'eſt pas aperçu qu'on doit lire *Cercinitis* au lieu de *Coretus*, & cela ſuivant *Herodote* même, que *Pline* a ſuivi dans cet endroit ; car comment peut-il ſe faire que le *Gerrhus* ſe décharge à l'Orient dans le Lac *Byces* , & l'*Hypacris* à l'Occident dans le *Coretus* ou au-delà de *Byces ;* lorſque *Melà* nous dit que ces deux Rivieres n'ont qu'une même embouchure bien qu'elles viennent de différentes routes ; & qu'elles ſe jettent dans le *Cercinitis*, ainſi que *Pline* le donne à entendre. Cette contrariété vient de ce que l'*Hypacris* & le *Gerrhus* ſe déchargent par la même embouchure dans le *Cercinitis* & le *Pont ;* & ſe rendent par un canal artificiel à *Byces* & dans le *Palus Mœotide*, d'où il ſort par un autre canal arti-

ficiel : c'eſt ce fameux canal qu'*Herodote* dit avoir été fait par des Eſclaves *Scythes*. *Conſtantin Porphyrogenete* (*n*) rapporte que de ſon temps ce canal étoit rempli de terre & d'arbres.

Le *Tanais*, qui eſt le dernier fleuve de *Scythie*, aujourd'hui connu ſous le nom de *Tan* & de *Don*, ſort, ſuivant *Herodote*, d'un grand lac aujourd'hui appellé *Juan*, & ſe jette dans le *Palus Mœotide*. Mais on ne ſçait de quelles Rivieres cet Auteur veut parler lorſqu'il dit que le *Lycus*, l'*Oarus* & le *Syrgis* tombent dans le *Palus Mœotide*. *Ptolomée* place le *Lycus* à l'Occident trois dégrés plus près que le *Tanais* : il peut donc ſe faire que cette Riviere ſoit le *Silik*, qui a conſervé quelque-choſe de ſon ancien nom, à moins qu'il n'ait eu d'abord celui-ci, & que les Grecs ſuivant leur coûtûme ne l'ayent changé pour celui de *Lycus*, dont le ſon leur a

(*n*) L. c. *f.* 113.

paru moins barbare : Quant à l'*Oa rus*, ſuppoſé que ce ſoit l'*Agari* de *Ptolomée*, la deſcription d'*Herc dote* ſe trouve fauſſe, car on do le placer à l'Occident du *Lycus* mais on ne ſçait encore à quoi s'e tenir là-deſſus ; quoique cet Au teur le place entre le *Lycus* & l *Tanais*.

Le *Syrgis*, qu'*Herodote* (*o*) ap pelle dans un autre endroit Υργις ſe jette dans le *Tanais ;* il faut don que ce ſoit le petit *Tanais* ou l *Sevierſκy*, du moins ſi l'on en jug par la conformité des noms. *Hero dote* (*p*) dit que ces Rivieres vien nent des *Thyſſagetæ*, non point de l contrée des *Thyſſagetæ*, mais d'un contrée voiſine ; car il place u peu après l'*Oarus* dans un déſer ſitué au-deſſous ou au Midi de *Thyſſagetæ :* la Riviere reſtante eſ l'*Araxes* ou le *Volga*, ainſi que j l'ai prouvé dans un autre endroit.*

(*o*) *Lib.* 6. *c.* 123.
(*p*) *Ibid.*
* Act. Germ. Diſſertation ſur l'origin

On connoît trop bien le *Pont-Euxin* & la *Mer Caſpienne* pour qu'il ſoit beſoin de m'y arrêter. *Ariſteas Proconeſius* appelle le *Pont* la *Mer Meridionale* eu égard aux *Scythes*, mais *Herodote* lui donne le nom de *Mer Septentrionale* relativement à la Grece. Rien ne prouve mieux la fidelité & l'exactitude d'*Herodote* que la longueur qu'il donne à la *Mer Caſpienne*, car il l'a fait beaucoup plus longue que large, & en effet les *Ruſſiens* l'ont trouvée telle, quoique les Modernes lui donnent une figure quarrée. Il place le *Caucaſe* à l'Occident de la *Mer Caſpienne*, & à l'Orient une plaine extrêmement ſpacieuſe dont les *Maſſagetes* poſſedent la plus grande partie, & qui eſt connue des Auteurs Arabes & Perſans ſous le nom de *Kaphjak* & de *Daſcht*, qui ſignifie une Plaine. Il décrit enfin, mais ſans les nommer, les Montagnes qui ſont à l'Orient; car les rivages

& la ſituation des anciens Scythes. Vol. I. p. 163. & ſuiv. Année 1742.

du *Volga* ſont extrêmement élevés du côté de l'Occident; & delà vient que cette contrée eſt aujourd'hui appellée *Nagorna*, c'eſt-à-dire *Montaigneuſe*. On n'y trouve cependant point de Montagnes, mais une plaine dont les bords ſont très-élevés; celle du côté de l'Orient eſt beaucoup plus ſpacieuſe, ce qui a fait appeller cette contrée *Lugavoia* ou *campagne*, d'où il ſuit que les Montagnes dont parle *Herodote* ne ſont autres que celles qu'on appelle aujourd'hui *Vergaturii*, & qu'on nommoit autrefois *Riphæi*.

On fixe la ſituation des Peuples de la Scythie.

Après avoir fixé la ſituation des Mers, des Rivieres, des Montagnes & des Plaines que la longueur du temps ni les révolutions arrivées dans le monde, n'ont pû altérer; je m'en ſervirai pour fixer celle des Peuples qui ont autrefois habité la *Scythie*. *Timonax* (q) dans ſon premier Livre des *Scythes*, rap-

[q] *Ap. Schol. Apollonii Rhodii*, *lib.* 4. *v.* 321.

porte

porte que la *Scythie* a été habitée par 50 Nations différentes : mais comme on ignore en quel temps il a écrit, ni s'il parle des Peuples de ſon temps, ou de ceux qui ont exiſté autrefois, on ne ſauroit faire aucun fond ſur ſon témoignage ; je ſuivrai donc pour ainſi dire l'ordre de la Nature, & après avoir déterminé la poſition des Nations ſur le récit d'Herodote, j'appuyerai mon ſentiment des preuves les plus propres à le faire valoir. On rencontre ſur la Côte du *Pont* à commencer du *Danube* & près l'embouchure du *Tiras*, les *Tiritæ ;* c'eſt-là où ſont aujourd'hui *Belgorod* & les *Butziacks*. Les *Scythæ Aratores* habitoient la contrée Méditerranée depuis le *Tiarantus* juſqu'au *Tiras*, qu'*Herodote* a mis à cauſe de cela au nombre des Rivieres de *Scythie :* ils poſſedoient donc la *Walachie*, la *Moldavie* & une petite partie de la *Tranſylvanie*. Les *Agathyrſæ*, Peuples originaires de la *Scythie*, habitoient à l'Occident au-delà du fleuve *Maris*, je

veux dire dans la *Tranſylvanie* Occidentale. Au-delà du *Tyras* & ſur la Côte étoient les *Callipidæ*, & au-deſſus les *Alazones*, tous deux entre le *Tyras* & l'*Hypanis*. On connoît beaucoup mieux la ſituation des *Alazones* que celle des *Callipidæ*; car ſuivant *Herodote*, la ſource de l'*Hypanis* ſépare les *Alazones* des *Scythes*. A l'Orient ſont les frontieres des *Alazones*, & vis-à-vis les *Hamaxampes*; le reſte du pays juſqu'à la Mer eſt donc habité par les *Callipidæ*, que *Denis d'Halicarnaſſe* met au voiſinage des *Olbitæ*. Ceux-ci habitent au-delà de l'*Hypanis*, & les *Alazones* ſur le fleuve même, tous deux à l'Occident de la Ville d'*Olbia*; mais les *Alazones* ſont plus près du Nord que les *Callipidæ*: il s'enſuit donc que les *Alazones* habitoient au Midi du *Palatinat de Podolie*, & dans le territoire de *Braclau*, entre le *Bog* & le *Nieſter*; & les *Callipidæ* à l'Orient de *Berclau* & dans le territoire d'*Ozacow*. Entre l'*Hypanis* & le *Boryſthéne* étoient

les *Olbitæ*, originaires de Grece, là où sont aujourd'hui le *Dzike Pole*, les *plaines désertes*, & une partie du territoire d'*Ozacow*. Les *Scythæ Aratores* qui étoient alliés aux *Scythes* que j'ai placés ci-dessus dans la *Walachie* & la *Moldavie*, tant par le sang que par la conformité des moeurs, possedoient le reste du pays. L'union des deux corps des *Aratores* étoit comme rompue au Nord à la source du *Tiras* par les *Neuri* & les *Alazones*; par l'*Hypanis* même jusqu'aux *Hamaxampes*. Le *Gerrhus*, contrée située à l'Orient du *Boristhéne*, est éloignée de 14 journées de la Mer; depuis cette contrée jusqu'aux *Olbitæ* on marche pendant dix jours sur les terres des *Scythæ Agricolæ*: ils habitoient donc le Palatinat de *Braclau*, & tout le pays compris depuis la source du *Bog* jusqu'à *Kiow*, entre le *Borysthéne* & l'*Hypanis*, au confluent desquels habitoient les *Olbitæ*. Les *Neuri* possédoient le pays qui est au-dessus des *Scythæ Arato-*

tores depuis la ſource du *Tiras* juſqu'au *Boryſthéne*, à l'Orient du Palatinat de *Lamberg*, *Belezo* & *Volhynia;* & c'eſt d'eux que cette contrée a été appellée *Neuris.* Les *Geloni* & les *Budini* habitoient vers l'Occident (*r*) là où eſt le Palatinat de *Chelm* & *Brieſcia.* Les *Neuri* habitoient autrefois à l'Orient du *Boryſthéne* au-deſſus des *Scytæ Agricolæ*, & étoient appellés Νευροι ou Νευριται par les Auteurs Grecs (*ſ*): mais une génération avant l'expédition de *Darius* (*t*) ils furent chaſſez de leur pays par une multitude de Serpens qui y vinrent des déſerts du Nord, & ils virent s'établir dans le voiſinage des *Budini* qui les y laiſſerent vivre tranquillement. L'an 4199 de la période *Julienne*, *Darius* ayant recouvré *Babylone*, déclara la Guerre aux *Scythes*, ainſi que le dit *Herodote* au commencement de ſa *Melpomene.* Cet Au-

(*r*) Herodote. *Lib.* 4. *c.* 51.
[*ſ*] *Ibid.* c. 105.
(*t*) *Euſtathius ad Dyoniſis. v.* 310.

teur (*u*) donne 23, 24 & 30 ans à chaque génération ; d'où il ſuit que les *Neuri* paſſerent le *Boriſthéne* vers l'an 4176, ou 4165 de la période *Julienne : Herodote* ne dit cependant rien qui puiſſe ſervir à fixer la demeure des *Neuri* avant ce temps-là, non plus que celle des *Geloni* & des *Budini.* Je vais donc rapporter les raiſons qui m'ont obligé à leur aſſigner la contrée dont j'ai parlé ci-deſſus. Les *Budini* étoient originaires de *Scythie* & formoient un Peuple extrêmement nombreux, mais ayant été chaſſez du corps de leur Nation, ils ſe retirerent à l'Occident du *Boriſthéne* ; & c'eſt delà qu'eſt venue l'Hiſtoire des deux freres *Gelonus* & *Agathyrſus* rapportée par *Herodote.* Les *Agathyrſi* s'étant retiré vers l'Occident, les *Budini* ſuivirent leur exemple ; mais les *Geloni* qu'*Herodote* prétend être

[*u*] Car, *Lib.* 1. *c.* 7. il compte 505 ans pour 22 générations non complettes : & *Lib.* 3. *c.* 42. il dit que 3 générations valent 100 ans.

originaires de Grece, s'étant mêlés avec les *Budini*, ils adopterent quelques-unes des coûtumes des *Scythes ;* & delà vient que les *Budini* furent aussi appellez *Geloni. Herodote* prétend que cette Histoire est fabuleuse; que les *Geloni* avoient une origine & des moeurs différentes, & parloient partie Grec, partie Scythe, au lieu que les *Budini* n'avoient d'autre langue que la *Scythe ;* que les *premiers* s'adonnoient à l'Agriculture & au Jardinage, & vivoient dans les Villes, au lieu que les derniers n'avoient d'autre occupation que celle de garder leurs Troupeaux. Cette confusion a été cause qu'on a regardé *Gelonus* comme le pere des *Scythes*, quoiqu'il eut aussi peu de relation avec ceux-ci qu'avec les *Budini.* C'est de la Ville de *Gelonus* située dans le Pays des *Budini*, que ces *Geloni* ont tiré leur nom & leur origine; elle étoit fermée d'une muraille dont chaque face avoit 30 Stades; leurs maisons étoient bâties de briques, &

ils adoroient les mêmes Divinités que les Grecs, avec cette différence que leurs statues étoient de bois. *Etienne de Bizance* met cette Ville dans le Pays des *Sarmates*. Cette migration des *Budini* & des *Neuri* est une époque mémorable dans l'Histoire du Nord, comme nous l'apprennent les Mythologistes, & c'est dans ce temps-là qu'*Odin* le premier & les *Fenni*, ou les *Neuri* & les *Budini* vinrent s'établir dans le Golfe de *Bothnie* & dans la *Scandivanie* même. Il s'ensuit donc que les *Neuri* habitoient auparavant sur la *Desna*, mais qu'ils s'établirent dans la suite dans la basse Lithuanie & dans un certain canton de la *Volhynie*, & les *Budini* & les *Geloni* sur les frontieres de *Bressici*. *Herodote* met un désert au Nord des *Neuri* & des *Budini*, mais avec cette restriction, *autant que j'ai pû l'apprendre ;* car, comme dit *Plutarque* dans la vie de *Thesée*, lorsque les anciens Géographes avoient à décrire des Pays qu'ils ne connois-

ſoient point, ils feignoient qu'il n'y avoit que des ſables arides & pleins de bêtes féroces, avec des Marais impénétrables, des Montagnes inacceſſibles & des Mers glacées, de peur qu'on ne les accuſât d'avoir ignoré les Pays qu'ils laiſſoient en blanc ſur leurs Cartes. Il paroît cependant, comme je l'ai remarqué ailleurs, (*w*) qu'*Herodote* a connu les *Venedi* & les Iſles *Electrides* dans la Mer *Baltique*, auſſi bien que l'*Eridanus* qui eſt auprès de *Riga*, & qu'on appelle aujourd'hui la *Duna*.

On trouve ſur la Côte au-delà du *Boryſthène* la contrée *Hylæa*, qui eſt renfermée entre le *Panticape* & l'*Hypacris*, & la ſeule de la *Scythie*, où il y ait des forêts: c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui la *petite Tartarie*. Au-delà en tirant vers l'Orient ſont les *Scythæ Agricolæ*, dont le Pays le long du *Panticape* eſt de trois jours de marche & de quinze

(*W*) *Vid. Differt. de Numo Rhodio.*

jusqu'au *Borysthéne*, & qui par conséquent confinent à la *Desna* dans l'*Ukraine* Orientale ; c'est-là qu'est la Contrée *Gerrhus* & la sépulture des Rois des Scythes. Au-delà est un vaste désert, & plus loin les *Androphages*, Nation particuliere, qui n'a rien de commun avec les *Scythes*, dans l'étendue du territoire de *Smolensko* & de *Vitepsko*, ensuite un désert & des lieux incultes, autant que j'ai pû le savoir, dit *Herodote*. Les *Scythes Nomades* habitent au-delà du *Panticape* & le long de la Riviere *Gerrhus* en tirant vers le Nord ; une partie de ces Peuples est située à l'Occident de l'*Hypacris*. Les *Tauri* possedent une grande étendue de Pays dans la partie Occidentale de la *Chersonnese* ; car les *Scythæ Rhegii*, appellez Αρισοι, ou *Optumi*, habitent la partie Septentrionale de la Péninsule, & s'étendent jusqu'au *Gerrhus* & au *Sinus Cercinitis*, & au-delà du canal qui communique du *Gerrhus* au Lac *Byces* d'où sort le *Tanais*, & à l'O-

rient jusqu'à l'embouchure du *Tanais :* Ce Pays est aujourd'hui habité par les *Tartares* de *Crim* , les *Nogais* & les *Cosaques.* Au-delà des *Scythæ Regii* sont les *Melanchlæni* , Nation différente des *Scythes*, dans le territoire de *Moscow* & le voisinage en tirant vers l'Orient. Tout ce qui s'étend au-delà en tirant vers le Nord, n'est rempli suivant *Herodote*, que de lacs, de Marais , & de déserts. *Plutarque* (*x*) avoit appris de ceux qui avoient voyagé dans la *Scythie* & la *Thrace* que les lacs & les Marais sont très-fréquens dans ces Pays, & c'est à eux que *Possidonius* attribue les froids violens qui y régnent. Ils rapportoient qu'au-delà de ces lacs & de ces déserts l'air étoit si chargé de plumes que les Voyageurs en perdoient la vûe ; ce qui doit s'entendre suivant *Herodote* de la grande quantité de neige qui tombe dans ces contrées ; cependant la postérité n'a pas laissé

(*x*) T. 2. F. 959.

d'ajoûter foi à ce conte, & d'appeler ce Pays *Pterophoron*, à cause, dit *Pline* (y) de la chûte continuelle d'une neige qui ressemble à des plumes. *Herodote* appelle la contrée située sur le *Palus Mœotide*, & qui est traversée par le *Lycus* & l'*Oarus Mœotis*. Au-delà du *Tanais* au fond de la Baye du *Palus Mœotide* habitent les Λαξιοι ou plûtôt les Λαζιοι *Sauromatæ* : Cette Baye est située dans l'endroit où le *Palus Mœotide* s'avance dans les Côtes de l'Asie, pour recevoir le *Tanais*. Ces *Lazii Sauromatæ* sont à 15 journées vers le Nord. La raison pour laquelle je ne puis rapporter ces jours aux Stades, c'est que tout ce Pays est extrêmement montagneux, & qu'on ne sauroit par conséquent assigner un nombre de Stades fixes à chaque dégré, comme lorsqu'*Herodote* dit qu'il y a trente jours de marche depuis le *Palus Mœotide* jusqu'au *Phasis*, ce qui fait

(y) *Lib* 4. *c.* 12.

une diſtance de quatre dégrés à cauſe des montagnes & des détours ; au lieu que dans les Pays de plaines 30 jours, ſuivant *Herodote* ſont équivalens à 12 dégrés. J'ai donc placé les *Lazii* dans les endroits où ils habitoient longtemps après *Herodote*. Cet Auteur (z) a eu tort de croire que les Λαξίοι ont été ainſi appellez de Λαξις, un *choix par lots ;* car, faiſant alluſion à cette étymologie, il dit que les *Budini* eurent le ſecond lot, & habiterent au-deſſus des *Lazii* vers le Nord. Il rapporte encore que les *Amazones* deſcendoient des *Sarmates* qui habtoient près du *Danube* & le long de la Côte du *Pont* & du *Palus Mæotide* en tirant vers le Nord, qu'elles firent une deſcente chez les *Cremni*, & ravagerent le Pays ſitué entre ceux-ci & l'embouchure du *Tanais*, qu'elles s'établirent dans le Nord, & que s'étant mêlées avec les *Scythes*, elles prirent la réſolu-

(z) L. 4. c. 21.

tion de passer ce fleuve. (*a*) Elles s'établirent entre les *Lazii* & les *Budini* au Midi des deux; elles parloient la même langue que les *Sarmates;* & elles apprirent celle des *Scythes* avec beaucoup de peine par l'entremise des *Budini* dont elles recherchoient le commerce, ce qui fut cause, dit *Herodote*, qu'elles parloient un très-mauvais langage. Au-dessus des *Budini* en tirant vers le Nord, est un désert de sept jours de marche qui s'étend depuis le fleuve *Syrgis* jusqu'aux sources du *Licus* & de l'*Oarus*. Un peu plus haut habitent les *Thyssagetæ*, ou *Thyrsagetæ* suivant *Valerius Flaccus*, Peuple nombreux qui tire son origine d'un autre Pays que la *Scithie*, & avec eux en tirant vers le Sud-Est les *Iyrcæ*. Les *Scythæ Rebelles* ou *Exules* ayant été bannis par les *Scythæ Regii*, s'établirent plus avant vers l'Orient: leur Pays n'est qu'une plaine continue; mais il de-

(*a*) L. 4. c. 110.

vient insensiblement plus raboteux, & se termine à la fin par des hautes montagnes. On ne trouve point d'autres montagnes dans ces contrées que les *Riphæi* au-delà du *Volga*, aujourd'hui appellées *Vergaturii*; & nous nous en servirons pour fixer la situation de ces Peuples. En effet, le bord Occidental du *Volga* est appellé *Nagorna* ou *Montagneux*; mais ceux qui ont navigé sur cette Riviere n'ont apperçu aucune montagne, mais seulement que ses bords sont plus élevés, ceux du côté de l'Orient étant marécageux & suivis d'une vaste plaine. Il n'y a donc point d'autres montagnes que les *Riphæi* au pied desquels *Herodote* place les *Argippæi*, qu'on appelle aussi *Sacri* & *Calvi*, à cause qu'ils naissent tous chauves. Ces *Calvi*, qu'*Herodote* nous dépeint avec le nez plat & une longue barbe, étoient extrêmement justes & équitables, ils vivoient sans armes & se faisoient respecter de leurs voisins par

leur bonne foi ; les *Scythes* & les Marchands Grecs qui étoient établis aux environs du *Boristhéne* & dans toutes les contrées du *Pont*, commerçoient avec eux, & les *Scythes* rapportent qu'ils entretenoient correſpondance par le moïen de ſept interprêtes qui parloient chacun une langue différente. Il peut donc ſe faire, qu'il y ait eu autrefois parmi eux pluſieurs autres Nations, dont on a perdu connoiſſance, à cauſe qu'elles étoient moins conſidérables. Perſonne n'a jamais pénétré plus loin que les *Argippæi*, à cauſe des montagnes au pied deſquelles ils habitoient ; mais on a ſçû de ces Peuples que les *Agipodes* y avoient fixé leur ſéjour, & qu'on trouvoit au-delà des Peuples qui dormoient pendant ſix mois de l'année, ce qui prouve qu'ils devoient être aux extrêmités du Nord. A l'Orient des *Argippæi* ſont les *Arimaſpes*, & au Nord de ceux-ci les *Agipodes* & les *Gryphes*, auxquels on

a confié la garde de l'or. On place les *Hyperboréens* directement ſous le Pôle, ſans connoître préciſément leur Pays; & toutes ces Nations au-delà des *Argippæi* & des *Iſſedones* ont été inconnues ou aux Scythes ou aux Marchands Grecs. Les *Argippæi* & les *Iſſedones* étoient les ſeuls qui en euſſent connoiſſance. Les *Maſſagetes* poſſédoient à l'Orient & au-delà de l'*Araxe* pluſieurs contrées fort vaſtes ſur la Mer *Caſpienne* vis-à-vis des *Iſſedones*; mais ceux-ci avoient les *Argippæi* à l'Occident, les *Arimaſpes* au Nord, les *Maſſagetes* au Midi, & vraiſemblablement encore à l'Orient, & confinoient à la Mer *Caſpienne*.

Voilà quelle eſt la ſituation de ces Peuples, autant que j'ai pû la recueillir d'*Herodote*, de la nature des lieux, & des circonſtances les plus probables. On va voir maintenant combien *Olaus Rudbeckius* s'eſt éloigné de mon ſentiment, & avec quelle confuſion il place ces

Nations dans toute l'étendue du Nord. » Les *Callipidæ*, dit-il, ha-
» bitent le *Borifthéne*; les *Halizones*,
» là où eft aujourd'hui *Halizum*;
» les *Scythæ Aratores*, la *Pologne* &
» la *Livonie*; les *Neuri*, le bord oc-
» cidental du *Weiffel* jufqu'à *Narva*;
» enfin, les *Scythæ Agricolæ*, qui
» étoient à l'orient du *Borifthéne*,
» le Territoire de *Mofcow*. Les *Scy-*
» *thæ Regii* font les mêmes que les
» *Tartares de Crimée*; les *Melan-*
» *chlæni*, ceux de *Mofcow* jufqu'au
» *Ladoga* & l'*Onega*. Les *Budini* font
» fur la Mer Baltique, les *Thyffage-*
» *tæ* dans la *Carelie* & la *Savolaxie*:
» les *Iyrcæ* dans la Ruffie à Jyrgo-
» witz : les *Scithæ Calvi* font les
» *Lapons*: les *Sacri*, les *Uplandois*:
» les *Argippæi*, les *Suedois*, ainfi
» appellés du mot Suedois *Arkip-*
» *par* qui fignifie *combattre* avec des
» dards, avec lefquels les *Scithes*
» entretenoient correfpondance par
» le moyen de fept langues, fa-
» voir, la *Polonnoife*, la *Ruffienne*,

» la *Lithuanienne*, l'*Esthonienne*, la » *Finlandoise* & la *Lapponoise:* Enfin, il place les *Issedones* dans la » Province d'*Esthen.* » Je ne perdrai point mon temps à réfuter ces chiméres, vû qu'il est aisé de voir par ce que j'ai dit, qu'il a couru un peu trop légerement depuis le *Boristhéne* jusqu'en *Scandivanie*, sans avoir égard à la situation des Rivieres, des Montagnes, ni des Marais, & qu'il a dispersé à l'avanture les *Scithes* d'*Herodote*.

Nicolas Witsen dans la premiere Édition de sa Tartarie Septentrionale & Occidentale (*b*), a traité dans la premiere Partie des anciens Habitans de ces contrées, & cité *Herodote*, (*c*) mais sans l'expliquer; mais il a entierement retranché cette premiere Partie de la seconde Édition. J'ai expliqué dans ma Dissertation de *Numo Rho*-

(*b*) F. 107. Amst. 1692.
[*c*] Amst. 1705.

tio, les raiſons qui m'ont obligé à placer l'*Eridanus* d'*Hérodote* & les *Venedi* dans ces Contrées ; & je traiterai ce même ſujet dans un autre endroit, lorſque j'aurai eu la commodité d'éclaircir pluſieurs autres choſes que j'ai omiſes dans celle-ci.

DE L'ELAN,

Et d'où vient qu'il eſt ſujet au mal Caduc.

L'ELAN eſt un animal fort commun dans la Pruſſe, la Curlande, la Livonie, la Norwege, & les autres païs du Nord. Il eſt de la hauteur d'un Cheval, il a le corps figuré comme celui d'une Renne, jamais plus gros & plus long, les jambes fort longues, les pieds larges & fourchus, les cornes longues, larges & inégales comme la Chevre ſauvage, mais

garnies d'un moindre nombre de Cornichons que celles du Cerf. Sa chair eſt bonne à manger, & on la ſert ſur les meilleures Tables.

L'Elan eſt extrêmement ſujet au mal Caduc, & c'eſt ce qui en facilite la priſe, qui ſans cela ſeroit très-difficile. En ayant diſſéqué un, je trouvai dans ſa tête pluſieurs groſſes Mouches qui lui avoient preſque entiérement mangé le cerveau. On a obſervé depuis longtems que ce pauvre animal eſt attaqué dans les Forêts du Nord, ſur-tout vers le commencement de l'Hyver, par de groſſes Mouches, qui cherchent à s'inſinuer dans ſes oreilles & à ſe loger dans ſa tête. Il n'eſt donc pas étonnant que le bourdonnement de ces inſectes, joint aux douleurs qu'ils lui cauſent en lui rongeant le cerveau, le rendent ſujet à cette redoutable maladie. *Hellving* Miniſtre à *Augerbourg* en *Pruſſe*, dit avoir vû ſortir pluſieurs fois des Eſſains de

Mouches des naſeaux de l'Elan ; & qu'il lui a trouvé la tête entiérement farcie de ces Inſectes. La plûpart demeurent ſous la forme de Vers, & on les apperçoit plus ou moins diſtinctement, ſelon qu'ils ſont plus ou moins avant dans la tête. Ils ſe logent auſſi dans la peau de l'Elan, ſur-tout, aux environs de l'épine, & ils la percent après qu'ils ont atteint leur perfection.

MANIERE

D'enlever & de renouveller l'Ecorce des Arbres. Par J. L. Frifch.

LE Lord Carpzon, à qui les Arts & les Sciences ont des obligations infinies, m'a communiqué cette méthode de renouveller l'Ecorce des Arbres Fruitiers, dont il a un très-grand nombre dans fon Verger à *Carpzon*. S'il apperçoit un Pommier, un Poirier, ou un Cerifier dont l'Ecorce foit défigurée par des noeuds, des excroiffances ou telle autre défectuofité capable de nuire à fa fécondité, ou d'en diminuer la beauté; il ne fe contente point comme les autres de l'unir, d'en enlever les noeuds & la réfine, mais il dépouille l'Arbre de fon Ecorce jufqu'à la racine, laiffant le bois à nud fans la moindre fi-

bre de ſon enveloppe. La premiere fois que ce Seigneur me fit part de ſon ſecret, je ne pus m'empêcher de lui témoigner mes doutes ſur une méthode qui me ſembloit contraire à l'expérience journaliere, malgré tout ce qu'il m'avoit dit de ſon innocence & de ſon efficacité pour la guériſon des maladies des Arbres ; car perſonne n'ignore qu'un Arbre meurt pour peu qu'on le dépouille de ſon Ecorce, lors ſur-tout que la diviſion eſt circulaire & pratiquée tout autour du tronc. Mais je n'ai plus douté du ſuccès de cette expérience, depuis que ce Seigneur m'a fait voir pluſieurs Arbres ſur leſquels il l'a pratiquée, & dont il a renouvellé l'Ecorce, & je me ſuis convaincu moi-même de la réuſſite d'une méthode dont perſonne n'avoit connoiſſance, ou n'avoit peut-être oſé mettre en uſage avant lui. J'ai donc cru rendre ſervice aux Médecins & aux Botaniſtes, de les inſtruire des pré-

cautions que cette opération éxige.

1°. On choiſira le Solſtice d'Eté, qui eſt le tems où la Séve eſt la plus fluide & la plus abondante, ſans négliger l'expoſition du Jardin ou du Verger; car il eſt conſtant qu'elle ſe porte plus promptement dans les Arbres expoſés au midi, que dans ceux qui regardent le Nord.

2°. On dépouillera entiérement le tronc de l'Arbre de ſon Ecorce, afin qu'il puiſſe en reprendre une nouvelle, & que rien ne ſoit capable de le défigurer, comme il arriveroit ſi on laiſſoit quelque portion de la premiere.

3°. On étendra légérement & également avec une plume la Séve qui ſuinte à travers du tronc, en la dirigeant vers les endroits où elle a de la peine à ſe porter.

4°. Pour empêcher que la chaleur du Soleil ne diſſipe la Séve, on aura ſoin de couvrir l'Arbre, ſur-tout du côté du Midi, par où on le garantira encore de la pouſ-

ſiere que le Vent pourroit y jetter.

On aura ſoin enfin de garantir la nouvelle Ecorce de tout ce qui peut lui nuire, le moindre frottement étant capable de l'offenſer dans l'état où elle ſe trouve.

Outre l'utilité dont cette découverte peut être dans le commerce, elle ne ſçauroit manquer de procurer un Avantage conſidérable à ceux qui ont des Arbres, & qui trafiquent de leur Bois.

EXPERIENCE

SUR LA CONGÉLATION.

Par le Dr. S. Reiſel, tirée des Mêlanges Curieux de la Nature.
An. 2. Obſ. 177.

ISAAC *Heræus*, Apothicaire de l'Electeur d'Hannovre, célébre par ſon ſçavoir dans la Chimie, diſtilla en 1669 par l'Alambic, le ſang d'une perſonne qui avoit eu la tête

tranchée, & mit l'eau qu'il en tira dans deux Phioles de quatre onces chacune. Il exposa ces Phioles à l'air après les avoir bouchées, & l'eau ne se gela jamais, quoique le froid fût des plus violens. Surpris de ce phénoméne, il en prit une dans sa main vers le milieu de Janvier 1670, & l'ayant exposée à l'air, après l'avoir échauffée pendant quelque tems, l'eau se gela aussi-tôt, à la réserve des endroits où il n'avoit point touché. Il laisse aux curieux le soin de découvrir la cause de ce phénoméne, & à rechercher s'il provient de l'intervention antérieure de la chaleur, ou de l'agitation des différens atomes dont l'eau est composée.

QUESTION

Dans laquelle on examine s'il est possible de ressusciter une Plante de ses Sels, Extraite d'Olaus Borrichius, Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, p. 78, 79.

OLAUS *Borrichius* s'étant trouvé à une promotion publique de Bacheliers, le premier Candidat lui propósa les trois questions suivantes. 1°. Si les Anciens ont connu les Sels des Plantes? 2°. Si tous les Sels ont la même efficacité? 3°. Si l'on peut ressusciter les Plantes de leurs Sels? Olaus Borrichius répondit à ces questions d'une maniere qui satisfit pleinement ses Auditeurs. Il prouva que les Anciens ont connu les Sels, par plusieurs passages tirés de leurs Ecrits. Il nia qu'ils possedent tous les mêmes vertus; & il démontra

par des autorités inconteſtables que l'on peut reſſuſciter les Plantes de leurs Sels. Voici, autant que je puis m'en ſouvenir, les exemples qu'il allégua pour appuyer ſon ſentiment.

Querceran a obſervé dans une Leſſive congelée d'Orties, pluſieurs figures de la même Plante dont les racines, les feuilles & les tiges étoient auſſi exactement deſſinées qu'un Peintre l'eût pû faire.

Hannibal Barlet, fameux Chimiſte Pariſien, a montré à *Borellus* & à pluſieurs autres, une Plante qu'il avoit reſſuſcitée du Tartre de Vitriol; on peut voir ce que celui-ci en dit dans ſon Hiſtoire des Remedes.

Le Fevre, autrefois premier Médecin du Roi d'Angleterre, ayant fait digerer du Sel Lixiviel de Tartre, d'abord avec de l'Eſprit de Vinaigre, & enſuite, avec de l'Alcohol, pendant ſeize mois & plus, & l'ayant ſublimé dans une cucurbite de Verre, il s'éleva ſous la

forme exacte d'une Vigne, à l'exception de la couleur S. *Sachsius*, dans son *Ampelographie*, ou Description de la Vigne, dit avoir vu dans le Laboraroire de Holstein une Vigne qui avoit été ressuscitée du Sel de Tartre.

Daniel Horstius a vu de même ressusciter l'Absinthe de son Sel.

Pierre Servius, Médecin à Rome, a aussi vû ressusciter un Rosier de ses cendres dans l'espace de vingt-quatre heures, mais elles avoient été préparées avec beaucoup de soin & de sagacité.

Borrichius lui-même ayant réduit en cendre des jets de Cyprès, en mit le Sel dans un vaisseau de Verre, & y ajouta au bout de quelques mois un peu de phlegme de Vitriol, pour voir la forme que prendroit ce Sel ainsi mêlé avec un acide. Ayant examiné attentivement le vaisseau à la fin du mois, il découvrit sur ses parois plusieurs figures de Cyprés, & dans le milieu du vaisseau un petit Arbre, de

la hauteur du petit doigt, qui à l'exception de la blancheur, étoit autant semblable à l'Arbre qui donne le Santal. Il étoit extrêmement maniable, & il n'y a point de Curieux à Paris qui ne l'ait vû.

PERSONNES
QUI ONT MANGÉ DES ARAIGNÉES SANS EN ESTRE INCOMMODÉES.

Ce fait est rapporté dans les Mêlanges des Curieux de la Nature, Ann. 2. Obs. ix. Par Sim. Scholzius.

J'AI connu un jeune Ecossois à Leyde, qui mangeoit continuellement des Araignées, sans en être incommodé. Il furetoit tous les coins du logis pour en trouver, & je lui ai oüi dire, qu'il ne connoissoit point de nourriture plus délicate. Il avoit la mine pâle, & les yeux meurtris, mais il jouissoit d'ailleurs d'une santé parfaite.

Borelli (*a*) dit avoir connu un Idiot à Padoue qui mangeoit des Araignées & des Scorpions, sans en recevoir aucun mal.

Offredus (b) dit avoit vû un Mandiant à Orléans, qui mangeoit des Araignées & d'autres vilains Animaux sans en être incommodé.

IDIOSYNCRASES EXTRAORDINAIRES.

Par Sim. Scholzius. Mêlange des Curieux de la Nature.
An. 2. Obs. XI.

UN jeune Allemand avec qui j'étudiois à Leyde, mangeoit des Œufs & des Pommes cuites & cruës, sans la moindre répugnance; il les touchoit & les voyoit servir à Table sans la moin-

(*a*) Cent. 3. Ob. 19.
(*b*) Joh. Rhod. Cent. 3. Obs. 19.

dre peine, mais il ne pouvoit les voir toucher à d'autres, sans tomber en défaillance. J'ai pour garants de ce fait, le fameux D. *Witte de Riga* en *Livonie*, mon compatriote Scholzius, mon Hôtesse, son fils & plusieurs autres personnes, qui toutes ont été témoins de ce que je viens de rapporter. J'ai eu de même un Ami à Elbing, qui ne pouvoit voir rôtir un Cochon farci avec la tête & les pieds, ni en manger sans s'évanouir ; mais il en mangeoit sans répugnance, dès qu'on en avoit ôté ces parties.

CURIOSITÉS NATURELLES DES ISLES DE FERÔE,

Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, vol. I. p. 86, &c.

M. JACOB DEBES, auſſi reſpectable par ſon ſçavoir que par la place qu'il occupe, a donné une deſcription extrêmement curieuſe des Iſles de *Ferôe*, dont je vais extraire ce qui a rapport à la Médecine & à la Phyſique.

Les Habitans de ces Iſles ſont garantis de la peſte & des fiévres à l'aide des vents qui purifient l'air. Les fiévres, qui cédent avec peine aux remédes dans les autres pays, n'exercent aucun empire dans ce climat.

La petite verole n'eſt point endémique dans ces Iſles ; elle y fut apportée en 1651, que l'Auteur y

arriva, par la négligence d'un jeune Danois, qui l'avoit lui-même, & qui donna sa chemise à laver à une blanchisseuse. Cette malheureuse prit cette maladie & la donna à d'autres, & il périt une si grande quantité d'Habitans, que la plûpart demeurérent sans sépulture, & que la mortalité se répandit dans plusieurs Isles des environs.

La froideur de l'air rend les Habitans sujets à des fluxions qui les tourmentent d'une maniere très-violente. Elles se jettent sur le nez & la poitrine, accompagnées de toux & d'expectoration, de maux de tête, & de foiblesse des jointures, de maniere que la plûpart en meurent, ou demeurent long-tems au lit. Ce même froid, joint à l'humidité de l'air, produit encore une maladie aiguë, épidémique, appellée *Landfaersoet*, peu différente de la fiévre d'Hongrie. Elle consiste dans une fiévre ardente, accompagnée de mal de tête & de délire, & quelquefois de la diarrhée, qui ne finit

ordinairement que par la consomption & le Marasme; plusieurs personnes en échapent cependant.

Le scorbut, leur troisiéme maladie endémique, est due aux mêmes causes, aussi-bien qu'au voisinage de la mer; il attaque sur-tout les personnes phlegmatiques, & qui menent une vie sédentaire, & dégénére souvent en lépre.

Le Pays abonde en pâturages, & les bœufs y donnent souvent jusqu'à cent livres de suif. Les Habitans appellent ces pâturages *Tiedelands*; & ce qu'il y a de surprenant est qu'ils sont exposés au Nord. Leur fécondité vient, à ce qu'on croit, du nitre, dont la neige abonde, & la fertilité du pays, des sels dont la terre est impregnée; & de-là vient qu'on en fume les terres avec de l'algue. On trouve les mêmes pâturages sur les montagnes les plus élevées où le Soleil donne.

Outre les herbes potageres, comme la laitue, le cresson, la sariete, &c. on trouve encore dans

ce pays un grand nombre de plantes médicinales, & entr'autres quatre qui font extrêmement efficaces contre le Scorbut, fçavoir, le creffon, le coclearia, le raifort fauvage, & l'ofeille.

La Tormentille y eft auffi fort fréquente, & on l'employe faute d'écorce pour tanner les cuirs. Les naturels du pays mangent la tige de l'angélique fauvage, après en avoir ôté la moëlle, ils font même du pain de fa racine dans les tems de difette. Le bois de Rhode y eft auffi fort commun, & l'on en tire par la diftilation une eau qui tient beaucoup de l'odeur de la rofe; il croît ordinairement au pied des montagnes, près des torrens qui fe jettent dans la mer.

Ces Ifles nourriffent plufieurs troupeaux de moutons fauvages, qui demeurent cachés fous la neige, & qu'on ne découvre qu'à l'aide de leur haleine; ils demeurent fouvent tapis fous la neige des mois entiers, & ne vivent que des raci-

nes & des plantes qu'ils déterrent, ou de la laine qu'ils s'arrachent les uns aux autres, & supportent beaucoup mieux le froid que le chaud, & ils meurent souvent au printems, à l'approche du Soleil, d'une espéce de léthargie. Les Bergers les chassent avec des chiens. Ils sont ordinairement blancs vers le Nord, & noirs vers le Midi; ce qu'on attribue aux vapeurs qui s'élévent de la mer, ces contrées étant plus voisines de l'Océan que les autres. Ces mêmes moutons perdent leur blancheur & deviennent noirs, lorsqu'on les transporte dans l'Isle appellée *l'Isle Dimen*, qui est presque toujours couverte des brouillards de la mer.

La Corneille est un des oiseaux de proie qui causent le plus de dommage aux troupeaux de ce pays; aussi oblige-t-on chaque batelier à apporter tous les ans la tête d'une Corneille au Juge de la Province, faute de quoi on le condamne à une taxe appellée *Rafnefold*, ou ta-

xe de la Corneille, qui n'eſt autre qu'une peau de brebis, ou ſa valeur en argent. Les Corneilles blanches y ſont auſſi communes qu'en *Iſlande*. Elles apprennent à parler fort aiſément, lorſqu'on a ſoin de leur fendre la langue dans leur jeuneſſe. L'Auteur de qui je tiens cette relation, rapporte qu'ayant uſé de cette précaution à l'égard d'une jeune Corneille blanche, elle apprit d'elle-même à appeller ſon laquais par ſon nom, de maniere qu'elle l'éveilloit ſouvent de grand matin; ſon Maître s'étant apperçu de la facilité qu'elle avoit à apprendre, cultiva avec ſoin ſes diſpoſitions, & l'oiſeau prenoit un ſi grand plaiſir à l'entendre qu'il paſſoit tous les jours deux heures à ſes pieds à l'écouter, répétant le lendemain ce qu'il avoit appris la veille, & aſſemblant les ſyllabes & les mots comme un enfant pourroit le faire. Ce malheureux oiſeau qui avoit tant de paſſion pour apprendre, périt par les mains des domeſtiques à l'inſçu de ſon Maître.

La Corneille a pour ennemi un oiseau appellé *Kielder* par les naturels du pays, qui n'est autre que la Pie marine de Norwege. Elle est de la grosseur du Geai, avec un long bec jaune & émoussé, contre lequel la Corneille n'a d'autre défense que la fuite.

On trouve encore dans ce pays un Canard, appellé *Eider*, dont les plumes sont aussi douces que le duvet. Le mâle & la femelle sont de couleur brune en naissant, mais celle-ci devient blanche au bout d'un an. L'oiseau appellé *Imbrine* ne quitte jamais l'eau. Les Habitans le regardent comme un espéce d'*Halcyon*, quoiqu'il y ait beaucoup de différence entre ces deux oiseaux, le premier étant plus gros qu'une Oye, ayant le bec & le cou long, le dos de couleur d'or, la poitrine tachetée de blanc, le cou doré, mais blanc vers la poitrine, & entouré d'un cercle blanc. La raison pour laquelle ils regardent l'*Imbrine* comme une espéce d'*Hal-*

cyon eſt qu'il pond ſes œufs dar l'eau comme celui-ci, mais ne quitte jamais l'eau, ſes pieds qui ſont placés fort près de l queue, étant trop foibles pour l paſſer, & ſes aîles trop courtes pou qu'il puiſſe voler; il a ſous chaqu aîle une cavité capable de conte nir un œuf; on croit que c'eſt l que ſes petits écloſent, cet oiſea n'en ayant jamais plus de deux à l fois. Ces oiſeaux s'approchent d rivage à la veille des tempêtes, & ſe découvrent par leur cri. On at tire les jeunes à la portée du fuſ au moyen d'un linge qu'on deploi ſur le haut des rochers, mais le vieux ne ſe laiſſent point attraper aiſément, & ne ſont point la dupp de ce ſtratagême.

L'été améne un oiſeau aquati que, appellé *Liomen*, qui eſt à pe près de la groſſeur de *l'Imbrine*, & a le même cri que lui; il a les pied placés près de la queue, ce qui l'em pêche de marcher aiſément, & le aîles ſi petites, qu'il peut à peine

voler; il ſe tapit dès qu'il voit un Homme, à moins qu'il n'apperçoive le rivage, car dans ce cas il s'efforce de le gagner, ſur-tout lorſque le vent le ſeconde; il bâtit ſon nid vers la ſource des torrens, & cela ſi près de l'eau, qu'il peut boire ſans en ſortir. La pluie a beau les groſſir, il n'abandonne jamais ſes œufs que ſes petits ne ſoient éclos.

On trouve encore dans ce pays un oiſeau très-curieux, appellé *Garſutel*, quoiqu'il habite rarement parmi les rochers; il a les aîles extrêmement petites, mais il ne vole point; il marche la tête levée comme un homme, il eſt d'un noir luiſant, il a le bec long, crochu, mais fort étroit, avec une tache blanche & ronde, de la largeur d'une demi-rixdale au-deſſus de chaque œil; il reſſemble à tous égards au *Penguin*. L'Auteur en a ſouvent privé, mais il ne vit pas long-tems à terre.

Ces Iſles ſont fréquentées en été

par d'autres oiseaux de proie, & entr'autres par le *Suarbag*, le *Truen* & le *Skuen*. Le premier est de la grosseur du Milan, & n'a rien de remarquable. Le *Truen* ou voleur enléve la proie des autres oiseaux, & ne les quitte qu'après qu'ils la lui ont cédée, après quoi il s'enfuit avec une vitesse étonnante; il n'a point d'autre voie pour subsister, car il ne sçait point pêcher, & il n'a pas plutôt volé un oiseau, qu'il cherche à en faire autant à un autre. Le *Skuen* est de la même espéce; mais beaucoup plus gros, étant de la grosseur d'une Corneille, il défend ses oeufs & ses petits avec beaucoup de courage, de sorte que les voyageurs ne sçauroient trop prendre de précaution pour s'en garantir, car s'il peut une fois leur gagner la tête, il ne manque pas de leur mettre le visage en sang à coups d'aîles. Les Habitans qui connoissent son caractére, ont soin de mettre un couteau sur leur tête, la pointe en haut,

haut, dans lequel il s'enferre & se tue souvent lui-même.

Le pays fournit encore un grand nombre d'oiseaux aquatiques, tous bons à manger, & trois sortes d'Oies Sauvages outre le *Skraben*, le *Lunden*, le *Lomvisven* ou Hupe, & les Choucas. Ces oiseaux ne pondent qu'un oeuf par an, & cependant il y en a une si grande quantité que les Habitans en mangent plus de cent mille par an; ils sortent des rochers en si grand nombre qu'ils cachent le Soleil, & que les étrangers prennent le bruit qu'ils font en volant pour celui du tonnerre.

Ces oiseaux construisent leurs nids d'une façon toute particuliere. Le *Skraben* pose le sien en terre; il le creuse avec son bec & ses griffes jusqu'à la profondeur de quatre ou cinq aunes, & choisit les pierres, comme l'endroit le plus sur. Il ne donne qu'un petit par an, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, il rode tout le jour, & ne revient dans

ſon nid qu'à l'entrée de la nuit : que s'il oublie de ſortir le matin il reſte chez lui toute la journée : il va chercher à manger la nuit ſuivante, & revient donner à manger à ſon petit le lendemain. Quoiqu'il ne mange qu'une ſeule fois par jour, il eſt beaucoup plus gras qu'une Oie; de ſorte qu'on ne peut le manger que ſallé. On emploie ſa graiſſe dans les lampes. Le petit de cet oiſeau eſt appellé *Lieren.* On laiſſe ordinairement échapper la mere.

Le *Lunden* eſt un oiſeau un peu plus gros qu'un pigeon, il a le bec fort & crochu; il eſt ennemi de la Corneille, qui cherche à lui enlever ſes petits. Leur combat a quelque choſe de fort divertiſſant; il attend que la Corneille arrive, il la ſaiſit avec ſon bec par le cou, & l'aſſujetit avec ſes griffes de façon, qu'elle ne peut l'offenſer; après quoi il s'envole ſans la quitter, & va ſe plonger dans la mer, où il la noie. Il fait ſon nid dans les creux

des rochers qui sont sous terre, & n'y fait ses petits qu'après les avoir nettoyés, & y avoir apporté du nouveau gazon. On lâche des chiens dans les cavernes pour faire sortir les petits, & on les fait donner en sortant dans des filets qu'on a tendus à l'entrée.

La Hupe pond ses œufs sur le haut des rochers, & l'on en trouve quelquefois plus de cent dans son nid. Sa femelle les couve pendant quatre semaines consécutives, & laisse au mâle le soin d'aller chercher de quoi vivre sur les rochers qui sont couverts de ces sortes d'oiseaux. Elle les nourrit durant trois semaines, après quoi elle les porte sur son dos sur le bord de la mer. Elle leur donne à manger en repliant sa tête par-dessous ses aîles.

La mer, dont ces Isles sont environnées, abonde en petits poissons aussi-bien qu'en baleines & veaux marins; je ne dirai rien des premiers. Les veaux marins sont de

la grosseur d'un boeuf, ils habitent dans les creux des rochers, & y mettent bas leurs petits. Les Pêcheurs profitent des passages qu'ils trouvent pour y aborder & pour les détruire. Les vieux évitent souvent les coups de massue qu'on leur porte, & l'arrachent même des mains de leurs agresseurs ; mais ils succombent à ceux qu'on leur donne sur la tête, & l'on en tue souvent jusqu'à 50 dans un jour de cette maniere. On fait des souliers de leur cuir ; on mange leur chair, & on se sert de leur lard dans les fritures ; ou bien on le mange après l'avoir sallé. Ceux qui vont à la chasse de ces sortes d'animaux doivent se munir de bâtons, de chandelles & de massues. Les chandelles sont de la grosseur du bras, & les Chasseurs les attachent à leurs têtes, de peur qu'elles ne viennent à s'éteindre dans l'obscurité. Les jeunes veaux ne connoissant point le danger, se laissent tuer sans peine.

La baleine la plus commune dans ces mers eſt celle qu'on appelle *Grindeval*. Elle eſt petite, mais extrêmement graſſe ; elle a la tête plate, les yeux petits, la peau noire, & le ventre traverſé d'une ligne blanche, la tête chargée de graiſſe & fort péſante. On fait bouillir ſon huile juſqu'à conſiſtance de lard ; on la ſalle avec du ſel noir, & on s'en ſert en guiſe de cochon. On tire ce ſel de l'algue ſéchée & réduite en cendre, on ſale le lard avec, & on le garde dans un lieu ſec. Ce lard eſt noir comme le jambon fumé; mais il eſt auſſi blanc que du lard de cochon en dedans ; de ſorte qu'il faut le connoître pour pouvoir le diſtinguer de ce dernier. Quelques-uns s'en ſervent en guiſe de beurre. Les naturels du Pays mangent la chair de cette eſpéce de baleine après l'avoir fait cuire, & elle ne différe en rien du bœuf ; ils coupent ce qu'ils ne peuvent manger par morceaux, & le font ſécher à l'air pour s'en ſervir au

besoin. Les étrangers la gardent dans du vinaigre, ce qui lui donne un goût approchant de celui du pied de veau mariné ; & de-là vient que les Habitans appellent cette espéce de baleine *Socquæg* ou *Vache marine. Pierre Claude* rapporte dans son Histoire de la Norwége que cette baleine est chassée vers la côte par une espéce de chien marin, appellé *Hoalhunde*, & qu'après une pêche considérable de baleines qui fut faite en 1664, dans la Baie de *Sfaalefiord*, on apperçut un monstre entre les baleines & le rivage qui nageoit à eux, & qui ressembloit entierement à un chien par les parties qui étoient hors de l'eau ; il étoit de couleur jaune, velu, avec les oreilles pendantes comme les mâtins d'Angleterre.

On pêche dans la Baie de *Qualboe*, dans l'Isle de *Suderse* une autre espéce de baleine, appellée *Doglinge*. On en prend six tout au plus toutes les années en Automne, mais ce nombre double lorsqu'on passe

une année ſans y aller. Elles ont juſqu'à 16 aunes de long, ſur quatre de diamétre. Il faut une adreſſe particuliere pour les attrapper. Auſſi-tôt que les Pêcheurs apperçoivent cette baleine près de la Baie, ils aſſemblent leurs bateaux, & ſe muniſſent de cordes néceſſaires, & au cas que le tems les empêche d'en approcher, ils la pouſſent peu à peu vers les terres. Ce poiſſon ſe laiſſe approcher dans les tems calmes, prenant vraiſemblablement les bateaux qu'elle voit pour des animaux de ſon eſpéce : on la frappe dans la graiſſe, & pour l'ordinaire au-deſſus des ſourcils, après avoir attaché une corde au harpon. Le coup ne lui cauſe, ſelon toute apparence aucune douleur, il y a même lieu de croire qu'elle produit en elle une eſpéce de chatouillement, puiſqu'elle les ſuit vers le rivage ſans la moindre répugnance. Les Pêcheurs y étant arrivés, attachent la ligne au rivage, & percent l'animal à coups de pieux

jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son sang. La graisse & la chair de cette baleine ne sont point bonnes à manger ; & s'il arrive à quelqu'un d'en faire usage, elles s'exhalent par les pores de la peau, teignent les hardes de couleur jaune, & leur donnent une odeur rance. La subtilité de sa graisse est telle qu'elle s'échappe à travers les tonneaux dans lesquels on l'enferme. Cette espéce de baleine ne paroît qu'une fois l'année en Automne, dans *Suderse*, sur-tout dans la Baie de *Qualboe*, & il est rare qu'on la rencontre ailleurs ; la raison que les Habitans en donnent tient plus de la superstition que du bon sens, & n'a dautre fondement qu'une tradition puérile & extravagante.

On trouve aux environs de ces Isles d'autres baleines beaucoup plus grosses, appellées *Roeren* & *Troldwald*, que les Habitans n'attaquent qu'avec crainte. Le *Roeren* est d'une grosseur monstrueuse, le *Troldwald* est extrêmement dangereux &

ſe joue des Vaiſſeaux juſqu'à les ſoulever avec ſon dos, ce qui les met en danger de périr. On a cependant trouvé le ſecret de repouſſer ce monſtre, en attachant du Caſtoreum à la poupe du Navire pour pouvoir s'en ſervir au beſoin. La baleine n'approche pas plutôt du Navire, où eſt attaché le Caſtor, & l'on n'a pas plutôt lancé deſſus une poutre où l'on en a attaché un morceau, qu'elle ſe précipite au fond de la mer, avec la même viteſſe qu'une pierre. Ce poiſſon a l'odorat ſi exquis, qu'il ne peut ſupporter l'odeur de cette drogue; on aſſure que le bois de geniévre produit le même effet ſur lui. Des perſonnes dignes de foi tiennent ces expériences pour certaines, & notre Auteur attribue la même efficacité à ces deux ſubſtances, ſe fondant ſur la propriété qu'elles ont de hâter l'accouchement.

Les Habitans de ces Iſles ſont extrêmement ſobres dans le boire & le manger, n'ayant d'autre nour-

riture que la viande, le lait, le poisson & les légumes, & n'usant jamais de pain, de bierre, ni de sel. Ils font sécher leur viande & leur poisson à l'air, ils l'aiment gâté, tant à cause de sa graisse, qu'à dessein de rehausser le goût de leur bouillon. Ils se servent pour cet effet de la graisse d'autres animaux qu'ils préparent de la maniere suivante. Ils roulent la chair des animaux qu'ils viennent de tuer, jusqu'à ce qu'elle se gâte; ils la coupent par petits morceaux, & en font des masses de 36. livres pesant, qu'ils enfouissent dans un endroit humide, à dessein de la mieux conserver. Cette viande sent le vieux fromage lorsqu'on la coupe. Plus les Habitans sont riches, & plus ils font provision de cette espéce d'aliment. Les pauvres gens qui n'ont pas le moyen d'avoir de la graisse de brebis, préparent leur soupe avec celle de baleine, qu'ils font sécher au feu dans le ventricule de ce poisson, jusquà ce que la cha-

leur l'ait fondue & pourrie; il eſt rare qu'ils mangent le poiſſon frais, ils le font pourir & ſécher, & ſe régalent des têtes de brebis & de poiſſon qu'ils ont pendues autour de leurs maiſons, juſqu'à ce qu'elles ayent pris le haut goût. Ils s'abſtiennent de tous les alimens capables d'altérer; car peu de perſonnes ont de la bierre, & la plûpart ne boivent que de l'eau & du petit lait. Quelques-uns ſont ſujets à l'hydropiſie, à cauſe de la mauvaiſe nourriture dont ils uſent, mais la plûpart jouiſſent d'une ſanté parfaite. Ils ont quelques connoiſſances de l'Aſtronomie, & ſe reglent pour les heures & les tems de la pêche ſur la conſtellation de l'ourſe, dont ils obſervent le lever avec ſoin. Ils déterminent les phaſes de la Lune plûtôt par les marées que par ſon cours.

La maniere ſimple & frugale dont ils vivent les conduit à une extrême vieilleſſe, & l'on trouve aſſez communément chez eux des perſonnes

qui vivent jufqu'à cent ans. Il mourut il n'y a pas long-tems dans ce pays un Habitant de *Haraldfund*, appellé *Erafme Magni*, qui ayant perdu fa femme à l'âge de 90 ans, fe maria en feconde nôces & eut cinq enfans; il vêcut jufqu'à l'âge de cent dix ans, & eut un enfant à cent trois, fans qu'on pût foupçonner fa femme de lui avoir manqué de fidélité. Son aîné vit encore dans la maifon paternelle, & furpaffe tous fes Concitoyens par la force & la ftature de fon corps.

La nourriture dont les Habitans ufent, les rend extrêmement fujets à *l'Eléphantiafis*, & cette maladie eft accompagnée des fymptômes fuivans : Tout le corps fe couvre de tumeurs de couleur plombée, qui dégénérent en des ulcéres fordides & dégoûtans. Ceux qui en font attaqués ont la voix rauque, & parlent du nez. Cette maladie fait périr un grand nombre de perfonnes, mais malgré fes progrès rapides, il fe trouve des gens qui en échap-

pent ; elle ne passe point des peres aux enfans, ni des maris aux femmes, & c'est ce dont on a un grand nombre d'exemples.

On trouve des sources d'eau douce sur les montagnes les plus élevées, ce que j'attribue à la gravitation de l'Océan qui pousse l'eau dans lés cavités & les sinuosités de la terre ; car l'Univers étant d'une figure sphérique, la sphéricité de la mer doit excéder de beaucoup les plus hautes montagnes. L'eau de la mer perd son amertume en passant par les entrailles de la terre, qui attire ses sels, & leur est redevable de sa fertilité. Voici un exemple qui prouve la communication de la mer avec les fontaines. On trouve sur le penchant d'une montagne, près du Village de *Fancoen*, dans l'Isle de *Suderse* un petit vivier d'eau douce, dont le flux & le reflux répondent exactement à celui de la mer, ce qui vient sans doute de sa communication avec celle-ci.

OBSERVATION PRATIQUE

Sur une inflammation de l'Oeil, accompagnée de la carie de l'Orbite, par M. Cou. Holtzendorf. Tirée des Mélanges de Berlin. Vol. 2. *p.* 65.

UN jeune homme de 24. ans, d'une haute taille, extrêmement robuſte, d'un tempérament colérique, ſanguin, & fort adonné à ſes plaiſirs, fut attaqué au printems d'une douleur violente & ſoudaine, dans la partie antérieure de la tête, particuliérement au-tour des ſinus frontaux; le gonflement des vaiſſeaux ſanguins indiquoit la ſaignée, & j'y eus recours, ce qui calma la douleur, mais au bout de trois jours le globe de l'œil s'enflamma tout à coup & devint auſſi gros qu'une œuf de pigeon. La conjonctive paroiſſoit détachée des

membranes ſousjacentes, & d'une couleur rougeâtre, ce qui eſt une maladie que les Oculiſtes appellent *Chemoſe.* Les ſcarifications, ſi recommandées par Hyppocrate, de même que l'uſage interne & externe des réſolutifs continué pendant trois jours, ne procurerent aucun ſoulagement au malade; il ſe forma au contraire dans le grand angle de l'œil, au-deſſous de la jonction des paupieres, une tumeur molle, de la groſſeur d'un pois, qui rendit lorſqu'on vint à l'ouvrir une grande quantité de matiere parfaitement digérée. La plaie ayant été panſée à l'ordinaire, la ſuppuration continua & augmenta même juſqu'au vingt-uniéme jour, après quoi il ſurvint un écoulement de ſanie, qui indiquoit la corruption des os contigus; & effectivement, je trouvai l'os unguis entierement carié; je me propoſois de le percer comme dans la fiſtule lacrymale, lorſque je m'apperçus que la partie de l'os coronal, con-

tigu à l'os unguis, l'os ethmoïde, & l'apophyse circulaire de la machoire supérieure, qui forme le sinus maxillaire & la partie inférieure de l'orbite étoient tout à fait cariés. Je compris en pesant ces circonstances que je ne gagnerois rien à percer l'os unguis, comme je l'avois d'abord projetté, vû que la partie laterale, interne & inférieure de l'orbite étoit affectée de la carie; de sorte que je pris le parti de m'en rapporter à la nature, me contentant de seconder son opération par un régime convenable. Je découvris au bout de quelque jour le siége de la maladie, je veux dire l'os carié, & ayant fait une incision dans le bord de l'orbite, j'en enlevai trois morceaux larges comme une grosse lentille. Cette séparation n'eût pas plutôt été faite, que l'ulcére rendit un pus louable, lequel prit non-seulement son cours par l'incision, mais par le conduit nasal du même côté. J'employai des injections vulnéraires & déterfives;

& au bout de quelques ſemaines, le malade guérit, ſans que ſon œil reçut la moindre altération.

J'ai ſi peu de part à cette cure que je ne crains pas qu'on me ſoupçonne de vanité en la communiquant aux Sçavans. Mon unique deſſein eſt de porter les jeunes praticiens à ſe méfier de leur ſçavoir dans les cas de cette nature, & à ne point en entreprendre la guériſon à la hâte; mais à réfléchir murement ſur les bornes de leur Art, ſur le pouvoir infini de la nature, & à reſpecter des loix qui tendent d'une maniere ſi admirable à la conſervation de nôtre corps.

NOUVEAU REMEDE

ANTIÉPILEPTIQUE ET SEDATIF,

Tiré de la Collection de Breslaw, An. 1713. p. 561.

SUPPOSÉ que les effets du Spécifique suivant soient tels qu'on l'assure, on doit sans contredit le regarder comme une des plus importantes découverres qui ayent été faites en Médecine, puisqu'il guérit efficacement les convulsions & les obstructions les plus opiniâtres, & rétablit les mouvemens naturels dans leur premiere régularité, sans troubler en aucune maniere l'œconomie animale.

Voici ce que M. *Deppellios*, qui en est l'inventeur, en dit dans un Traité, intitulé *Thé Dicasses and cure of the Animal sensual life*. Cap. 2. p. 67.

Je me crois obligé, dit-il, de

recommander au Public l'uſage d'un Reméde dont j'ai moi-même éprouvé l'efficacité dans pluſieurs occaſions, & qui guérit du premier coup toutes les maladies épileptiques ſans cauſer aucune incommodité à ceux qui en uſent; il procure au contraire au malade un ſommeil de quinze heures, au bout duquel il ſe trouve ſoulagé & exempt d'une maladie, dont les ſuites ſont extrêmement funeſtes.

J'ai fait le premier eſſai de ce Reméde ſur un malheureux, que de fréquens accès d'épilepſie avoient entiérement privé de l'uſage de ſes ſens; il en prit une doſe qui lui procura un ſommeil de trente heures, & durant lequel il recouvra la parole & le ſentiment, au grand étonnement des Médecins & de tous ceux qui l'avoient connu.

Ce Reméde n'eſt autre choſe qu'une huile diſtillée de quelque partie d'un animal dans une retorte, juſqu'à ce qu'elle ne laiſſe aucun ſédiment, ce qu'on n'obtient qu'a-

près avoir reïtéré & procédé jusqu'à quinze fois. On donne trente gouttes de cette huile au malade avant le paroxysme, ce qui lui procure un sommeil de plusieurs heures, & le délivre de cette fâcheuse maladie.

Comme l'Inventeur de ce Reméde s'étoit déja rendu fameux par la découverte de plusieurs autres secrets, le D. J. *Junkerus*, Médecin de l'Hôpital des Orphelins à *Hall*, & le D. *Elie Carmerus*, résolurent d'en faire l'essai, & ils furent assez heureux pour obtenir cette huile médicinale au bout de seize semaines.

Ils prirent pour cet effet du sang de Cerf, qu'ils firent sécher & qu'ils distillérent en suite dans une retorte, & dont ils tirérent un phlegme, un esprit, & un sel volatil qu'ils mirent à part; ils distillérent le résidu vingt fois de suite, changeant de vaisseau à chaque opération, & à la vingtiéme il ne resta aucun sédiment au fond de la re-

torte. La premiere huile étoit épaiſſe, d'un goût & d'une odeur défagréables, mais elle perdit ſa mauvaiſe odeur à chaque diſtillation, & prit un goût agréable & balſamique, de ſorte qu'elle fut entierement parfaite à la derniere; il ne reſtoit plus qu'à faire l'eſſai de ce Reméde, mais on ſe méfioit de ſa vertu ſoporifique. On choiſit pour cet effet un Soldat âgé de 40 ans, qui depuis ſix années conſécutives tomboit trois jours avant la nouvelle & la pleine Lune dans des accès d'épilepſie, qui l'avoient réduit à l'extrêmité, & preſque entierement privé de la raiſon. On lui donna trente gouttes de cette huile, quelques tems avant le ſecond paroxyſme, ce qui le plongea dans un ſommeil profond, pendant lequel il éternua pluſieurs fois, s'écriant en ſe tournant dans ſon lit, *O l'excellent & l'admirable* Reméde! Il s'éveilla au bout de 26 heures le viſage ſerein, l'eſprit tranquille, & avec un appetit extraor-

dinaire; au lieu qu'auparavant il avoit le tein pâle, la chair molle & flasque, l'esprit pésant & mélancolique, & un dégoût excessif; il jouit depuis ce tems d'une santé parfaite, & ses forces ont augmenté à un point qui cause de l'admiration à tous ceux qui le connoissent. Voilà l'effet que produisit une simple dose de ce Reméde lors du premier essai qu'on en fit.

La seconde personne sur laquelle on l'éprouva fut une fille de dix-sept ans, à qui une suppression d'ordinaires avoit causé des symptômes hystériques, qui dégénérerent à la fin en une épilepsie journaliere. Les remédes dont on s'étoit servi n'ayant produit aucun effet, on lui donna enfin 25 gouttes de cette huile un peu avant le paroxysme, ce qui la plongea dans un sommeil, durant lequel elle éternua plusieurs fois, & dont elle ne revint qu'au bout de vingt-quatre heures. Elle fut exempte pendant six mois de cette maladie, mais ayant négligé les re-

médes capables de procurer l'écoulement de ses ordinaires; elle en fut de nouveau attaqué vers l'équinoxe d'Eté, mais on l'en délivra une seconde fois avec vingt-cinq gouttes de la même huile. Le défaut de régime lui causa une seconde rechûte six mois après, mais elle dut sa guérison au même reméde.

On éprouva cette huile pour la troisiéme fois sur une jeune femme de vingt-un ans, qui étoit tombée dans des accès spasmodiques & épileptiques, & ensuite d'une suppression d'ordinaires; on lui en donna trente gouttes, qui lui causérent un sommeil, accompagné d'éternuemens, d'une sueur, & d'un écoulement d'urine qui lui rendirent la santé, & rétablirent le cours de ses ordinaires.

Le quatriéme sujet de ce reméde fut une fille de quarante ans, qui étoit sujette tous les mois, depuis 15 ans, à des accès d'épilepsie: la premiere dose de trente gouttes ne la

fit point dormir, & elle eut une nouvelle attaque d'épilepſie dans le courant du même mois; mais la ſeconde la plongea dans un ſommeil de quatre heures auquel elle dut ſa guériragain ſon.

Un jeune homme de 24 ans, ſujet à une *épilepſie idiopathique*, dut ſa guériſon au même reméde. On mit d'abord en uſage les purgatifs & la ſaignée, après quoi on lui en donna trente gouttes, qui lui procurérent un ſommeil de quatorze heures, & lui rendirent la ſanté.

Un jeune homme de vingt ans fut guéri après huit heures de ſommeil d'un délire mélancolique auquel il étoit ſujet depuis long-tems, en prenant trente gouttes de la même huile. Pluſieurs autres perſonnes ont employé ce reméde avec ſuccès dans les mêmes cas.

Il arrive ſouvent à la honte de la Médecine, qu'un reméde qui a produit des effets admirables dans une occaſion, devient tout à fait inutile dans un autre, & c'eſt ce quil

qui eſt arrivé au nôtre qui n'a pu guérir un homme de 46 ans d'une manie & d'une épilepſie à laquelle il étoit ſujet quoiqu'on en ait réitéré la doſe juſqu'à deux fois.

Ce reméde ayant été donné à un enfant de quatorze ans, qui tomboit du mal caduc, & que l'on croyoit ſujet aux vers, il ne produiſit ſon effet qu'au bout d'un mois.

On l'éprouva encore ſur un jeune homme de 28 ans, qui étoit ſujet à l'épilepſie depuis ſa ſeptiéme année; il uſa de cette huile pendant dix jours conſécutifs ſans pouvoir dormir, mais il fut exempt durant tout ce tems-là de cette maladie. Ayant négligé de prendre les doſes reſtantes le onziéme jour, & étant allé à la campagne pour vaquer à ſes affaires, les accès le reprirent, & il tomba dans le feu, ce qui obligea ſon pere à lui faire abandonner les remédes.

On n'a point éprouvé juſqu'ici ce reméde dans la goutte; mais on a découvert ſon inutilité dans les

fiévres intermittentes. On remarquera que toutes les fois que M. *Deppelius* a mis de la ſemence d'anis dans la retorte pour corriger la mauvaiſe odeur de cette huile, les malades qui en ont uſé ont perdu la vûe pendant deux heures.

Les mêmes motifs d'humanité qui ont engagé les Auteurs de la Collection de Breſlaw à communiquer ce reméde à leurs compatriotes, nous ont pareillement déterminé à le donner en Anglois, pour que les curieux puiſſent examiner plus commodément les vertus d'un reméde auſſi ſimple & auſſi efficace, du moins à en juger par le récit des Médecins auxquels nous le devons. Ce reméde ne produit aucun mauvais effet, mais cela n'empêche pas qu'on ne doive l'adminiſtrer avec toute la prudence requiſe. On doit examiner en premier lieu ſi l'épilepſie eſt idiopathique, ou ſymptomatique, cette huile étant moins efficace dans la ſeconde que dans la premiere; on doit enſuite

détruire la cauſe matérielle de la maladie, & obſerver avec ſoin l'opération du remede, ſi l'on veut former un pronoſtic aſſuré ſur ſa guériſon. Suppoſé que ce remede ne produiſe pas tout l'effet qu'on en attendoit, on doit avant de le rejetter, détruire la cauſe qui retarde ſon opération ; & au cas qu'il réuſſiſſe, le communiquer au public avec la même générosité que M. *Deppelius* & les autres Médecins dont on a parlé nous en ont fait part. On doit obſerver enfin, que ce remede ne cauſe aucun des ſymptomes dont on a parlé à ceux qui ſe portent bien, & qu'il n'eſt jamais ſuivi d'aucune circonſtance facheuſe.

DISSERTATION

Sur la nature & les propriétés des différentes Eaux.

DE tous ceux qui ſe ſont appliqués avec quelque ſoin à l'étude de la Médecine, il n'en eſt aucun, je penſe, qui puiſſe ignorer avec quelle ardeur on a ſouhaité & recherché en tout tems & en tout lieu, un reméde qui pût guérir généralement toutes les maladies. On ne ſçauroit aſſurément trop témoigner ſa joie & ſa reconnoiſſance, s'il ſe rencontroit quelque Médecin aſſez ingénieux, & en même tems aſſez heureux pour trouver cette panacée ſi ſalutaire. Mais comme nous ne connoiſſons encore, par expérience, pas même un ſeul reméde, dont le ſuccès ſoit toujours infaillible pour venir à bout d'une ſeule eſpéce de maladie, à

plus forte raiſon doit on déſeſpérer de pouvoir jamais en trouver un ſuffiſant pour les guérir toutes. En effet, ſi nous conſidérons la variété qui ſe rencontre dans les tempéramens des perſonnes, ce grand nombre, & ſouvent cette contrariété des cauſes des maladies, de même que le changement qui ſe fait ſi ſouvent de la vertu des remédes dans différens ſujets, par rapport à leurs divers tempéramens; ſi, dis-je, nous conſidérons tout cela, nous ceſſerons de nous fatiguer à la recherche d'un remede univerſel. Cependant s'il s'en trouve quelqu'un dans toute la nature qui mérite ce titre, certainemens il n'y en a point d'autre, ſelon moi que l'eau commune; puiſque ſans elle nous ne ſçaurions jouir de la ſanté, ni même de la vie. C'eſt elle, en effet, qui éloigne de notre corps toutes ſortes de maladies, & qui le conſerve ſain & exempt de toute corruption, laquelle eſt très-ennemie de la vie. Outre cela,

l'usage de l'eau satisfait à toutes les indications du Médecin dans la pratique, de sorte que sans son secours on ne sçauroit venir à bout d'aucune maladie, soit aiguë, soit chronique. Mon dessein n'est pas de rapporter ici, pour confirmer ce que j'avance, les effets salutaires des Eaux Minérales tant chaudes que froides, & de prouver leur efficacité pour la guérison des différentes maladies qui affligent le corps humain : je me contenterai seulement de parler de l'eau commune (j'entends de celle qui est pure, & qui a les qualités requises) c'est de celle là, dis-je, dont j'entreprens de faire l'éloge, & de recommander l'usage universel.

M'étant donc proposé de traiter ici de l'usage universel de l'eau commune, pour prévenir & guérir les maladies, & voulant prouver cette vérité d'une maniere évidente, je pense qu'il ne sera pas hors de mon sujet de dire auparavant quelque chose sur la nécessité na-

turelle où notre corps eſt de mourir, afin qu'on puiſſe enſuite juger plus clairement, quelles ſont les maladies guériſſables, & quelles ſont les incurables. A l'égard du premier point, c'eſt-à-dire, de la néceſſité naturelle de la mort, tout le monde ſçait que la durée de notre corps, auſſi-bien que ce qui le garantit de la corruption, à laquelle il a beaucoup de penchant de lui-même, dépend uniquement d'une circulation perpétuelle & non interrompue du ſang & des humeurs. En effet, tant que cette circulation eſt entiere & bien réglée, nous jouiſſons de la vie; mais lorſqu'elle vient à manquer, nous ſommes fort près de la mort. C'eſt donc ce mouvement qui préſerve ſeul notre corps de la corruption, parce qu'il eſt auſſi le ſeul qui empêche le repos du liquide hétérogene, de la nature duquel ſont en général les parties des animaux; car le repos eſt la cauſe & le fondement de toute putréfaction.

Il eſt sûr que notre corps dureroit à perpétuité, ſi nous pouvions faire enſorte que la circulation du ſang ſe maintînt toujours ſans interruption ni altération. Mais comme la foibleſſe humaine, & la miſérable condition où nous ſommes ne nous permet pas de compter ſur cet avantage, il eſt bon de rechercher quelles peuvent être les cauſes de ce manquement ; ce ſont, à mon avis les ſuivantes. Cette circulation des humeurs, qui nous fait vivre, eſt dirigée & s'accomplit par le moyen de certains organes & des routes que tiennent les fluides : ces organes ſont compoſés de fibres muſculaires élaſtiques qui ont un mouvement ſucceſſif & réciproque de dilatation & de contraction. Ces routes ſont des vaiſſeaux, les uns de plus grande, & les autres de moindre capacité ; lors donc que l'élaſticité & l'impulſion des fibres vient à diminuer de telle ſorte, qu'elle ne répond plus à la proportion des humeurs néceſſaire pour

le mouvement,& qu'ainſi ces mêmes humeurs ne peuvent plus circuler à leur aiſe & promptement dans les petits vaiſſeaux ; il faut alors abſolument que ces fluides croupiſſent dans les vaiſſeaux capillaires ; d'où s'enſuit la corruption , ſource féconde des maladies & de la mort. Or comme l'élaſticité & les forces mouvantes des corps s'affoibliſſent à la longue dans toutes les machines , à cauſe du changement qui ſe fait dans la matiere dont elles ſont compoſées ; le même inconvénient arrive auſſi à notre corps, dont les fibres , qui ſont les ſeules cauſes efficientes du mouvement, deviennent plus épaiſſes, plus dures, plus ſolides & plus ſeches , à meſure que nous avançons en âge. C'eſt pourquoi non-ſeulement elles ont plus de difficulté à ſe mouvoir ; mais outre cela, les pores & les capacités des vaiſſeaux ſe rétréciſſant peu à peu, empêchent que les humeurs n'y puiſſent circuler d'un cours libre & égal. Cette vérité ſe

prouve très-clairement par l'exemple des chairs des vieux animaux, lesquelles, à cause de leur dureté & de leur solidité, demandent pour s'amollir, beaucoup plus de chaleur & de cuisson que celles des jeunes animaux. Il n'est donc pas douteux que si l'on pouvoit toujours conserver le même état & la même mobilité dans les fibres & dans les vaisseaux, & enfin, la même ouverture dans les pores; qu'alors, dis-je, la vie de notre corps ne finiroit jamais, à moins qu'il ne lui arrivât quelque accident de la part d'une cause externe. Mais que nous puissions parvenir à ce point, soit par l'usage d'un reméde particulier, soit en observant un certain régime de vivre; c'est assurément ce qu'on ne sçauroit concevoir, lorsque l'on connoît jusqu'où peuvent s'étendre les forces des choses naturelles. Cependant, ce qu'il y a non-seulement de vraisemblable, mais encore de bien sûr; c'est que beaucoup de gens ne par-

viennent point au terme de la vie, que leur promet la conſtruction de leur corps & le tempérament qu'ils ont reçu de la nature; & cela, parce qu'ils ignorent ou bien qu'ils mépriſent & négligent les regles par le moyen deſquelles ils pourroient atteindre ce terme naturel de la vie. C'eſt pourquoi la plûpart des hommes rendent indubitablement leur vie plus courte qu'elle ne le feroit, & dérangent leur ſanté, tant par leur déreglement dans les paſſions & dans le régime de vivre, qu'en négligeant la différence qu'on doit faire des choſes ſaines, ou mal ſaines.

Après avoir donné une idée ſuffiſante de la cauſe & de l'origine interne & naturelle de notre mort; je crois qu'il ne fera pas hors de propos d'expliquer en peu de mots, pourquoi il ſe rencontre des maladies incurables, & dont on ne ſçauroit venir à bout par aucun ſecours ni par aucun reméde. En effet, nonſeulement la droite raiſon, mais

encore les loix même du mouvement nous font assez connoître, qu'il doit y avoir de la proportion entre le principe actif & le passif, & que dans toutes choses, les effets supposent une cause proportionnée. Ainsi donc, s'il arrive des obstructions très-fortes & très-rebelles dans les vaisseaux, si les vaisseaux s'endurcissent, s'il se fait de grands épanchemens d'humeurs dans les cavités, & qu'il en résulte des corruptions, qui pourra trouver un reméde assez efficace pour vaincre tous ces maux ? Qui est-ce encore qui pourroit arrêter par le moyen d'un reméde convenable, les inflammations profondes & internes des parties nobles, & le sphacele qui leur succede ? Enfin, qui est-ce qui surmonteroit & éteindroit les mouvemens convulsifs du genre nerveux, lorsqu'ils sont très-violens & invétérés ? Assurément, s'il se trouvoit quelqu'un assez habile pour en venir à bout ; je ne l'appellerois pas seulement un Esculape, mais je di-

rois encore qu'il eſt né pour le bonheur du genre humain, très-perſuadé que je ſerois, que perſonne ne mourroit entre ſes mains d'aucune maladie aiguë.

Au reſte, il nous faut auſſi examiner s'il ſe trouve dans la nature un reméde particulier & propre à guérir une certaine eſpéce de maladie. Perſonne n'ignore que l'on recommande encore aujourd'hui pour de certains maux, des remédes particuliers à qui l'on a donné le nom de *ſpécifiques :* c'eſt ainſi qu'on regarde le Quinquina comme un fébrifuge ſacré ; qu'on donne tant de louanges au Mercure pour la guériſon de la Vérole ; qu'on dit de l'Opium que c'eſt le reméde le plus certain qu'on ait encore trouvé pour appaiſer toutes ſortes de douleurs ; qu'on appelle le Mars le ſoulagement des Hypocondriaques ; que le ſoufre eſt regardé comme un excellent pectoral ; le Caſtoreum comme très-ami du genre nerveux ; que les Amers ſont réputés d'excel-

lens remédes pour la Cachexie & l'Hydropisie, & qu'on estime le Nitre très-propre à éteindre le feu de la Fievre. Mais quoique tous ces remédes si vantés ayent en effet beaucoup de vertus, & méritent des louanges, cependant un Médecin un peu versé dans la pratique de son art, jugera facilement que ces sortes de secours ne sont point suffisans pour venir à bout de tous ces maux. Car qui est-ce qui peut ignorer que presque toutes les maladies sont entretenues par des causes non-seulement différentes, mais encore souvent contraires? Qui ne sçait que les maladies sont accompagnées de divers symptomes, & qu'elles sont ainsi plus ou moins dangereuses? Est-il enfin quelqu'un qui ne soit persuadé, que nos corps sont de différens tempéramens, sur lesquels les remédes agissent tout différemment? C'est pourquoi il faut absolument que d'un seul & même reméde qu'on aura donné, il en résulte des effets non-seulement dif-

férens, mais encore ſouvent contraires, & cela ſuivant la diverſité du tempérament des ſujets. Et en effet, choſe à laquelle il faut bien faire attention, les remédes n'agiſſent pas ſeulement ſelon leur propre activité, mais auſſi ſuivant la maniere dont ils ſont reçus; c'eſt-à-dire, que leur vertu dépend de la maniere mécanique dont nos corps & les médicamens agiſſent mutuellement & réciproquement les uns ſur les autres. D'où l'on comprend aiſément quelle n'eſt pas l'audace & la criminelle témérité de ceux qui entreprennent la guériſon des maladies, lorſque ſans avoir aucun égard à la différence des ſujets & des cauſes morbifiques ou d'autres circonſtances, ils ſe ſervent toujours indifféremment d'un même remède & d'une même méthode dans la même maladie; & c'eſt ce que font communément les Médecins ignorans, qui ne ſçavent de quelle maniere s'y prendre; auſſi ne faut il pas s'étonner qu'ils en-

voyent de cette façon, tant de gens en l'autre monde : je parle des Médecins ignorans ; car ceux qui auront assez d'étude, de génie & d'expérience pour distinguer comme il faut tous ces cas, se garderont bien de se servir dans une même maladie, d'un même reméde indifféremment pour toute sorte de personne.

Il me reste maintenant à expliquer en quel sens on peut donner à l'eau le titre de reméde universel. Je soutiens donc en premier lieu, que l'eau convient parfaitement à toute sorte de constitutions & à toutes sortes d'âge & de tems. En second lieu, qu'il n'y a pas de meilleur préservatif contre les maladies. Troisiémement, que le secours & le soulagement qu'on en tire est infaillible tant dans les maladies aiguës que dans les chroniques ; & enfin, que l'usage de l'eau satisfait à toutes les indications, tant pour la conservation de la santé, que pour la guérison des

maladies. Mais comme les eaux en général différent beaucoup entre elles, il eſt très-important d'examiner quelles ſont les eaux propres à ces deux indications générales de la Médecine; car on ne ſçauroit nier que les eaux ne différent extrêmement de l'une à l'autre en nature & en vertus, comme les buveurs d'eau peuvent le remarquer aiſément au ſeul goût. La meilleure méthode pour connoître la différente qualité des eaux, c'eſt d'en faire divers examens Chymiques; ſçavoir, de les peſer & d'y mêler différentes matieres. Il ne faut pas croire, en effet, que l'eau ſoit une liqueur auſſi homogéne qu'elle le paroît d'abord; pluſieurs expériences prouvent qu'elle eſt mêlée de quantité de parties hétérogenes. Car premierement, il n'eſt aucune ſorte d'eau qui ne renferme en elle-même un fluide compoſé d'air & de matiere éthérée, avec lequel elle s'unit étroitement. Il ſemble auſſi que c'eſt uniquement par là qu'on doit expli-

quer la cauſe de la force élaſtique de l'eau. Car perſonne n'ignore que toutes ſortes d'eaux peuvent ſe raréfier, & augmentant ainſi de volume, occuper un plus grand eſpace qu'auparavant; & qu'au contraire, elles peuvent auſſi diminuer de volume, & être renfermées dans un moindre eſpace, & cela ſuivant qu'il s'inſinue entre les pores de l'eau plus ou moins d'air ou de matiere éthérée, ou qu'il en ſort plus ou moins des mêmes pores. Cela ſe voit très-clairement dans les Thermometres, où le liquide qu'on y a enfermé, occupe tantôt un grand eſpace & tantôt un moindre, ſuivant les divers degrés de chaleur & de froid. Car telle eſt la nature de toutes les liqueurs, qu'elles admettent ordinairement à l'approche de la chaleur, une plus grande quantité de matiere éthérée, & qu'elles la quittent enſuite lorſque le froid ſurvient, comme nous l'avons éprouvée il y a quelques années pendant un Hyver très-rude.

Pour ce qui eſt de la quantité d'air & de matiere éthérée répandue dans l'eau, on ne ſçauroit mieux la reconnoître que par le moyen de la Machine Pneumatique : car les eaux qui ſont les plus légeres & les plus ſubtiles donnent dans le vuide une grande quantité de petites bulles ; & même, ſi elles ont été tant ſoit peu échauffées, on les voit s'élever au-deſſus de l'orifice du vaiſſeau de verre qui les contient : au contraire, plus les eaux ſont groſſieres, chargées & péſantes, moins il s'en éleve de bulles.

Outre cela, l'eau paroît être compoſée de parties ſubtiles, & d'autres un peu plus péſantes : les premieres, comme plus propres au mouvement, montent plus aiſément & s'élevent en haut à l'approche de la chaleur, par le moyen de la diſtilation & de l'évaporation : mais celles qui ſont plus péſantes & d'un plus gros volume, demandent un plus grand dégré de chaleur. C'eſt pourquoi nous remarquons qu'en

faisant bouillir de l'eau, les parties les plus subtiles s'en exhalent, & que les plus grossieres & les moins utiles demeurent. C'est aussi ce qu'éprouvent manifestement ceux qui boivent du Caffé ; car lorsqu'ils le mettent dans une eau qui a bouilli trop long-tems, ils trouvent qu'il en a moins bon goût. On observe encore que dans la distillation, il est de certaines eaux qui montent fort vite & très-facilement au haut de l'alembic, & d'autres plus tard & plus difficilement. Enfin, les eaux différent beaucoup entr'elles par rapport à leur poids, puisque si on les pése, on trouve les unes pesantes & les autres légeres ; car celles qui sont chargées de plusieurs sortes de parties terrestres & salines, surpassent de beaucoup en pesanteur celles qui sont pures. Quant aux eaux de pluie, comme elles sont les plus subtiles & les plus pures, elles sont aussi les plus légeres.

On ne sçauroit, au reste, mieux reconnoître la pureté des eaux, &

y diſtinguer ces parties hétéroge-nes qu'elles contiennent, que par le moyen de la diſtilation, qui découvre à nos ſens, non-ſeulement la quantité, mais encore la nature & la qualité de ce qu'elles contiennent. C'eſt quelque choſe de ſurprenant en effet, de voir combien il reſte de matiere terreſtre & pierreuſe après la diſtilation de certaines eaux. J'ai fait autrefois une expérience de cette nature. J'ai diſtilé dans une cucurbite de verre de l'eau de Fontaine juſqu'à ſiccité, y en ayant mis deux meſures, & réitérant la diſtilation dans le même vaiſſeau juſqu'à dix fois; j'ai retiré par cette opération du fond de la cucurbite une grande croûte pierreuſe, compacte, dure, & égale en épaiſſeur au dos de la lame d'un Coûteau. Il faut encore remarquer qu'il y a pluſieurs eaux dont les unes contiennent une terre de la nature de la Chaux, d'autres une matiere pierreuſe; celles qui participent du Mars ſe reconnoiſſent

à leur goût aſtringent, & à un ſédiment d'ocre qu'elles dépoſent d'abord en ſortant au tour de leur ſource. Pluſieurs auſſi, & entre autres nos Eaux de Hall en Saxe, contiennent un Sel Marin, comme on en peut juger par le goût de ce qui reſte au fond après qu'on les a fait bouillir. Au reſte, les mélanges des parties hétérogenes avec l'eau, & par conſéquent ſon impureté ſe découvre encore mieux par le moyen de quelques expériences chymiques. Il y en a deux, ſur-tout dont je me ſers ordinairement, & que je recommande beaucoup pour bien reconnoître la pureté ou l'impureté des eaux. La premiere, c'eſt d'y verſer de l'Huile de Tartre par défaillance; & la ſeconde, d'y mêler de la diſſolution d'argent faite avec l'Eau Forte. Si les eaux ſont pures, telles que ſont celles de pluie, ou bien les diſtilées, ou même quelques Eaux de Fontaine, il ne s'y fait aucun changement lorſqu'on y méle l'une de ces deux liqueurs : mais

si elles ne sont pas pures & qu'elles soient au contraires grossieres & pesantes, l'Huile de Tartre les fait blanchir comme du Lait, particuliérement si elles sont chargées d'une terre de la nature de la Chaux ; & si l'on y verse de la dissolution d'argent, elles se troublent, prenant une couleur cendrée qui tire presque sur le rouge ; ce qui est la marque d'une matiere ferrugineuse cachée dans ces eaux.

D'un autre côté, les différens effets que produisent les eaux, nous découvrent clairement leur nature, leur subtilité, leur légéreté & leur pésanteur. C'est ainsi qu'on se sert des eaux légéres & subtiles pour faire cuire les chairs des animaux les plus dures, & les légumes, aussi-bien que pour ramollir les os, les dents, & les Poissons de Mer. Ceux qui ont accoutumé de laver le linge, ou de le blanchir au Soleil, reconnoissent aisément la différence remarquable qu'il y a d'une eau à l'autre, en ce que celle qui est

ſubtile, molle & légere, nettoye bien plus vîte & plus facilement les ordures viſqueuſes & graſſes, que ne fait l'eau péſante, laquelle ne donne aucune écume, & ſe mêle difficilement avec le Savon. Les Chymiſtes remarquent auſſi dans leurs opérations une grande différence par rapport aux eaux dont ils ſe ſervent; car celles de Fontaine & les autres, qui ſont peſantes, ſe trouvent moins propres à l'édulcoration des Chaux & des Magiſteres, comme de la Chaux d'or, de l'Or fulminant, de la terre douce de Vitriol, &c. en ce que ces ſortes d'eaux laiſſent quantité de petites parties dans les pores; c'eſt pourquoi ils employent les eaux de pluie & les autres qui ſont ſubtiles, avec beaucoup plus de ſuccès dans cette occaſion. Les Boulangers ſçavent auſſi par expérience, que les eaux ſubtiles, légeres & molles font plûtôt fermenter & lever la pâte, que celles qui ſont groſſieres & péſantes; car ces dernieres rendent le pain

pain moins léger & plus compacte. Les Jardiniers n'ignorent pas non plus que les Plantes & les Herbes qu'ils arrosent avec une eau légere, subtile & spiritueuse, croissent beaucoup mieux & profitent davantage, que s'ils les arrosoient d'une eau dure & pesante, telle qu'est celle de Fontaine, ou quelqu'autre de même qualité.

Les Brasseurs apperçoivent aussi une grande différence dans les eaux qu'ils employent pour faire leur Bierre : car l'eau dure & pesante fait une Bierre de meilleure garde ; & l'eau molle & légere lui communique un goût bien plus agréable, mais elle la fait aussi aigrir plus aisément. Les Maçons encore qui font le Mortier, & ceux qui préparent le Plâtre, sçavent assez que les eaux de pluie & celles qui sont subtiles, sont moins propres à ce travail, n'y donnant point la consistance & la liaison requise, ce qui leur réussit beaucoup mieux avec des eaux dures & pesantes, comme

celles de Fontaine. Enfin, l'expérience nous apprend tous les jours que les infuſions d'herbes, comme de Thé, de Véronique, de Sauge, &c. tirent beaucoup plus de teinture, quand on les fait avec de l'eau de pluie, que lorſqu'on ſe ſert d'eau de Fontaine.

Quant aux eaux de pluie, ce ſont aſſurément les plus ſubtiles de toutes, puiſqu'elles ſont effectivement diſtilées par la nature même; car les vapeurs de l'eau étant élevées de la terre par la chaleur du Soleil, ſont ſubtiliſées par le mouvement & la chaleur, & deviennent ainſi très-propres à ſervir aux diſſolutions, aux lotions, à la nourriture & à l'accroiſſement des Plantes, aux infuſions, au blanchiſſage, & enfin aux uſages intérieurs de la Médecine. Mais comme il s'y mêle quantité d'exhalaiſons différentes & ſujettes à ſe corrompre, qui viennent tant des Végétaux que des Animaux; il arrive de là, que ſi on laiſſe les eaux de pluie trop ex-

posées à l'air, ou qu'on les garde trop long-tems dans des vaisseaux de bois, elles se corrompent très-facilement ; ainsi celles qui tombent au mois de Mars durent le plus long-tems, parce qu'elles n'ont point été infectées d'une si grande quantité de différentes exhalaisons. Pour avoir donc de bonne eau de pluie, dont on puisse se servir utilement en Médecine, il est à propos de la garder dans des vaisseaux de terre bien bouchés, afin de la garantir de l'air extérieur. Outre cela, il ne faut pas prendre l'eau qui tombe des goutieres, mais recueillir dans des vases celle qui tombe en pleine Campagne : c'est de cette façon qu'on peut la conserver plusieurs années sans qu'elle se gâte. Après les eaux de pluie, viennent celles de Riviere, dont il y en a quelques-unes qui ne le cedent guere aux premieres en bonté & en pureté. Tout le monde est convaincu que les fleuves croissent par le moyen des pluies, & qu'ils

décroissent lorsque les pluies viennent à manquer : mais comme ils tirent leur origine des Fontaines qui ont leur source dans des lieux élevés & montagneux, & qu'ensuite les pluies font croître les Rivieres, qui en parcourant une grande étendue de pays, prennent & entraînent avec elles différentes sortes de matieres, qu'elles tirent des terres par où elles passent ; cela est cause ordinairement, que les Rivieres sont d'autant plus troubles & impures, qu'elles ont traversé plus de pays dans leur cours ; sans compter qu'elles tirent aussi du fond de leur lit plusieurs parties hétérogenes ; ainsi l'on voit par là qu'il y a une différence assez considérable entre l'eau de pluie & celle de Riviere : on doit encore ajouter que les fleuves étant toujours exposés à l'air & à l'action du Soleil, leurs parties les plus subtiles s'exhalent en vapeurs, qui forment ensuite les nuées & les pluies.

A l'égard des Rivieres, il pa-

roît qu'elles différent considérablement de l'une à l'autre, quant à leur nature ; car celles dont le cours est très-rapide , & qui sortant de la cime des Montagnes, où elles ont leur source , se précipitent dans des lieux bas, différent beaucoup de celles dont le cours est lent & tranquille , qui ont ordinairement leur source dans des lieux moins élevés. En effet, celles qui roulent avec une grande rapidité , ont , pour la plûpart, une eau légere & subtile moins facile à se corrompre , mais aussi d'un autre côté moins propre à la multiplication & à la nourriture des Poissons ; parce que leur cours rapide ne permet pas aux œufs des Poissons de s'arrêter sur la rive , & d'y éclore par le moyen de la chaleur du Soleil : mais quoique ces sortes de Rivieres n'abondent guere en Poissons ; cependant ceux qu'on y trouve sont d'un très-bon goût & fort sains. On voit donc la raison pourquoi le Rhin & le Rhône, qui pren-

nent leur ſource dans les hautes Montagnes des Griſons, ont leurs eaux beaucoup plus légeres que les autres Fleuves ; auſſi eſt-il à remarquer, que les Barques deſcendant le *Mein*, pour entrer dans le Rhin, s'enfoncent beaucoup plus dans ce dernier Fleuve, dès qu'elles y ſont entrées, ce qui vient de la légereté de ſes eaux ; & ſi l'on peſe l'eau du Rhin & celle du Rhône, on trouvera que ces deux eaux approchent beaucoup de l'eau de pluie en légéreté. D'ailleurs, comme ces Fleuves ont un cours des plus rapides, il arrive que leurs eaux ſe conſervent aſſez long-tems ſans ſe gâter. C'eſt pourquoi, quant à l'uſage intérieur en Médecine, on doit donner ſans difficulté la préférence à l'eau du Rhin & du Rhône ſur celle des autres Rivieres. M. Spon, célébre Médecin de Lyon, a donné des Obſervations ſur l'eau du Rhône, qui ont été inſérées dans les Journaux des Sçavans d'Allemagne, Ann. 1680. pag. 519, où l'on dit ce qui ſuit. » *S*i vous pre-

» nez de l'eau du Rhône, que » vous la mettiez à la cave enfer- » mée dans de grandes Cruches » de terre, & que vous l'y laissiez » avant de la boire pendant quel- » ques semaines ou quelques mois, » afin qu'elle ait le tems d'y déposer » toutes ses feces, vous aurez une » eau excellente & très-pure, qui » se conservera sans se gâter, non- » seulement plusieurs mois, mais » encore plusieurs années, & même » un siécle entier. »

Il n'en est pas de même des Rivieres dont le cours est lent & tardif : celles-ci sont très-propres à la production & à la nourriture d'une fort grande quantité de Poissons ; telles sont, par exemple, les Rivieres de la Marche de Brandebourg, comme la *Sprée*, le *Havel* & l'*Oder*, particulierement aux endroits où ce dernier Fleuve fait plusieurs contours, & de même la *Teisse* dans la Hongrie ; car ces Rivieres donnent une si grande quantité de Poissons, qu'on n'en

trouve guere dans toute l'Europe de plus poiſſonneuſes : en voici la raiſon, à ce que je penſe: ces Rivieres n'ont pas ſeulement un cours très-lent, mais coulent encore à travers de lieux & des terres graſſes & viſqueuſes pour la plûpart, d'où elles entraînent aſſez d'alimens pour nourrir quantité de Poiſſons ; c'eſt pourquoi l'on n'obſerve point dans leurs eaux cette limpidité & cette tranſparence cryſtalline qu'on remarque dans d'autres, comme dans celles du Rhin & de l'Elbe. D'un autre côté, comme l'eau de ces derniers Fleuves eſt molle & légere, elle eſt auſſi très-propre à nettoyer le linge, pour peu qu'on y mêle du Savon : il faut cependant obſerver que le linge qu'on y lave n'acquiert pas cette blancheur que lui communiquent les Rivieres dont l'eau eſt blanche, comme la *Saale* & la *Mulde*. C'eſt auſſi un fait aſſez ſingulier, que la chair des Poiſſons qu'on prend dans l'*Elbe*, eſt beaucoup plus blanche que celle de ceux qu'on trouve dans la *Sprée* ou dans le *Havel* ; parce que les Poiſ-

ſons de ces dernieres Rivieres n'ont pas de l'eau auſſi claire & auſſi limpide que ceux de la premiere. On peut donc conclurre facilement de ce que je viens de dire, que toutes les eaux de Riviere ne ſont pas d'une même qualité, & que par conſéquent, elles ne ſont pas également propres à l'uſage qu'on en doit faire en Médecine. On eſtime cependant & l'on doit regarder comme les meilleures, celles qui ſont claires, légeres, qui ne ſe corrompent pas aiſément, & où l'on n'apperçoit aucun changement lorſqu'on y mêle de l'huile de Tartre par défaillance, ou de la diſſolution de quelque métal. Enfin, il faut ſe ſouvenir en général, que les eaux des Rivieres, dont le cours eſt impétueux & rapide, ſont toujours plus ſaines que celles qui coulent lentement.

Venons à préſent à l'examen des eaux de Fontaine, où l'on remarque ſouvent une nature & des proprié-

tés différentes ; car quoiqu'elles tirent leur origine des eaux de pluie, cependant selon la différence des lieux où elles ont leur source , & suivant les diverses qualités des terres où elles coulent, elles acquierent aussi une nature & des vertus différentes ; ce qui fait qu'il est rare de trouver des eaux de source claires, pures & légeres. La plûpart de ces eaux, si on les fait évaporer ou distiler, déposent une quantité considérable de concrétion terrestre, & il en est peu qui ne se troublent, si on y verse de la dissolution d'un métal ou d'un sel Alcali. Quelques-unes contienent du sel Marin, comme celles de *Hall*, & d'autres une substance vitriolique subtile, comme quelques-unes de *Zervest*. La liqueur du Sel de Tartre mêlée dans les premieres eaux, y manifeste la présence du Sel Marin ; & si l'on verse dans les secondes de l'infusion de Fleurs de Grenade , on y découvre du Vitriol. Il y a aussi des sources qui participent du Mars, parce qu'elles sor-

tent de lieux où il ſe rencontre des Mines de Fer : leur eau a un goût un peu aſtringent, & elle dépoſe un ſédiment d'ochre.

Il eſt donc à propos de ſçavoir connoître & diſtinguer parmi un ſi grand nombre de ſources que la nature nous fournit, celles dont les eaux ſont ſaines ; & c'eſt de quoi l'on doit s'aſſurer par leur légereté, leur limpidité, leur pureté & leur durée. Outre cela, il eſt bon de remarquer cette différence dans les eaux de Fontaine, qui eſt, que les unes ſont plus molles, plus douces & plus légeres, & les autres plus dures & plus peſantes. Les premieres ſont ordinairement celles qui ſortent de leur ſource par les côtés, & qui coulent ſur du ſable ou de la terre glaiſe ; & les dernieres ſont celles qui ſortent d'endroits qui vont en penchant & roulent ſur des rochers & des pierres ferrugineuſes. Il eſt à remarquer à l'égard des premieres, qu'elles ne ſe gardent pas ſi long-tems, & ſe gelent avec plus

de facilité ; & quant aux dernieres ; qu'elles se conservent davantage & ont beaucoup de peine à se geler. Les unes & les autres sont recommandables pour leurs bons effets, lorsqu'un Médecin sçait s'en servir à propos & avec prudence, suivant la différence des maladies & du tempérament des personnes.

Après avoir examiné toutes ces espéces d'eaux différentes, & avoir établi qu'elles sont les plus saines & les plus propres aux usages de la Médecine, il ne me reste plus que d'en venir à mon but, qui est de faire voir l'excellence & même l'usage universel de l'eau commune, tant pour prévenir que pour guérir les maladies. Je dis donc en premier lieu, que l'eau pure & légere convient à toutes sortes de tempéramens, quelque différens qu'ils soient les uns des autres. En effet, si la circulation des fluides bien réglée à travers toutes les espéces de petits vaisseaux de notre corps, est l'unique fondement qui le conserve & le garantit de la corruption, il s'ensuit

de là, que ce qui entretient la fluidité du ſang, doit être la choſe la plus convenable & la plus néceſſaire à la vie. Or, les ſucs de notre corps qui ſervent à la nutrition & à toutes les fonctions, & dont les parties ſolides ſont auſſi compoſées, contiennent des ſolides & des fluides. Le deſſechement du ſang démontre qu'il contient des parties ſolides; & d'ailleurs ſon inflammation, ſa diſtilation & pluſieurs autres expériences chymiques, nous convainquent clairement, & par le moyen de nos ſens, que ces parties ſolides ſont de différente nature; ſçavoir, ſalines, ſulphureuſes, terreſtres, viſqueuſes, &c. En un mot, il y a dans le ſang des parties hétérogenes qui ſe corrompent très-aiſément, s'il y ſurvient un certain dégré de chaleur, de repos, d'humidité; car ces trois accidens ſont les cauſes de toutes ſortes de corruptions. De peur donc que ces parties ne ſe corrompent & n'infectent celles qui ſont ſaines, il eſt

néceſſaire qu'elles ne s'arrêtent jamais long-tems, & ne s'attachent point les unes aux autres ; autrement il ne ſe peut faire que la corruption n'y ſurvienne bien-tôt. Il faut donc que ces parties ſolides, ſubtiles, ſulphureuſes, terreſtres, &c. ne ſoient pas ſeulement dans un mouvement inteſtin continuel, mais encore qu'elles circulent toujours d'un mouvement progreſſif à travers tout ce grand nombre de tuyaux & de canaux qui ſont d'une petiteſſe infinie ; car il arrive par le moyen de ce mouvement, que les parties ſolides du ſang ſe diviſent en très-petits globules, moyennant un frottement continuel des unes avec les autres, & avec les parties fibreuſes. C'eſt pourquoi, il eſt très-néceſſaire qu'il entre dans notre ſang une grande quantité de fluide élaſtique compoſée d'air & de matiere éthérée, & outre cela beaucoup de liquide aqueux. En effet, ſi nous examinons la proportion du ſolide & du fluide dans le ſang qu'on aura tiré par la

ſaignée d'une perſonne ſaine, nous y trouverons deux fois, pour le moins, plus de liquide que de ſolide : car j'ai obſervé très-ſouvent, que ſur douze onces de Sang, il y en avoit ordinairement huit de matiere liquide, & quatre de ſolide. Outre cela, il paroît manifeſtement que le ſang contient une grande quantité d'air ſubtil & de matiere éthérée, en ce qu'il boût d'une telle façon dans le vuide, qu'il monte juſqu'au haut du vaiſſeau de verre, où il eſt contenu, & dont il n'occupoit auparavant que la moitié de la capacité. Il n'y a donc rien de ſi ſalutaire, rien de plus propre à la vie, ni de plus néceſſaire à ſa conſervation, que l'eau commune; car c'eſt la choſe du monde la plus convenable à la nature humaine, & c'eſt d'elle que dépend la vie & la durée de notre corps.

D'ailleurs, on ne ſçauroit trouver de meilleur reméde que l'eau pour conſerver la ſanté & prévenir les maladies. En effet, l'état de

la ſanté conſiſte dans un exercice libre & bien réglé de toutes les fonctions du corps ; & ſi nous conſiderons quelle eſt la cauſe de cet heureux état, nous n'en voyons point d'autre qu'une circulation libre & égale du ſang & des humeurs à travers tous les vaiſſeaux, & même les plus petits qui ſont aux émonctoires : car il arrive de cette maniere, que ce qui eſt utile & propre à la nutrition, demeure & forme les ſécrétions qui ſe font aux pores, tandis que l'inutile ſe ſépare & ſort du corps, comme étant ſujet à la corruption & ennemi de la nature. Les excrétions, en effet (choſe qui mérite une attention toute particuliere) ne ſont pas tant néceſſaires, ſelon moi, directement, ſimplement & abſolument pour la vie, qu'elles le ſont indirectement pour la ſanté & pour un exercice bien réglé de toutes les fonctions ; de ſorte que la ſanté & la vie même peuvent être en péril, ſans qu'il y ait cependant aucune cauſe ni dé-

faut dans les excrétions qui le puiſſe occaſionner Car, eſt-il quelqu'un qui ne ſoit convaincu, que les fonctions naturelles peuvent être extrêmement troublées & en grand danger par quelque paſſion forte & violente de l'ame, par une douleur aiguë, très-vive, comme ſeroit l'éroſion & l'inflammation de l'eſtomac cauſée par un poiſon corroſif qu'on auroit pris? Et même dans les maladies conſidérables les plus chroniques, il ne faut pas tant avoir égard aux excrétions qu'aux obſtructions des glandes, aux endurciſſemens des viſceres, aux corruptions, aux gangrenes & aux extravaſations des humeurs; de même que dans les maladies aiguës, on doit donner une attention toute particuliere aux ſtagnations inflammatoires du ſang. Ainſi donc, le mouvement libre & égal du ſang & des humeurs, eſt ce qui conſerve la ſanté, qui produit les excrétions des choſes inutiles, qui prouve un aliment convenable aux parties ſo-

lides, & qui fournit aux nerfs sensitifs & aux fibres ce fluide infiniment subtil qui leur donne le sentiment & le mouvement. Mais si ce mouvement libre & égal vient à manquer (ce qui peut arriver non-seulement par la surabondance, viscosité ou impulsion des humeurs, mais encore par l'affoiblissement de l'élasticité autour des fibres motrices) alors, dis-je, la carriere est des plus ouvertes aux maladies, & particulierement à celles qui sont de longue durée. Car de ces mêmes sources naissent les stagnations des humeurs dans les grands vaisseaux, la suspension totale de leur cours dans les parties, les obstructions dans les émonctoires, les skirrhes dans les glandes; & tous ces accidens sont bien-tôt accompagnés de très-grandes impuretés, qui sont les causes des douleurs & des convulsions, aussi-bien que des putréfactions, qui sont les ennemis jurés de la santé & de la vie. Voilà l'origine des causes qui

entretiennent les maladies.

Je ſuis donc perſuadé qu'il n'y a perſonne à préſent qui ne comprenne fort clairement, qu'une fluidité exacte du ſang & des humeurs eſt abſolument néceſſaire pour lui donner un cours libre & égal. Car de cette maniere les vaiſſeaux demeurent ouverts, les obſtructions ne ſçauroient ſe former, & les excrétions ſont bien réglées. Enfin, c'eſt par là que ſont empêchées les ſtagnations & interruptions du cours des humeurs, de même que leurs impuretés & corruptions, qui ſont les cauſes de toutes les maladies. Je laiſſe maintenant à juger aux plus habiles Médecins s'il y a dans la nature quelque remede plus propre & plus excellent que l'eau pure pour donner au ſang cette fluidité ſi néceſſaire. En effet, l'eau pure & ſubtile, diviſe & atténue parfaitement bien les parties ſolides & gluantes des humeurs, les empêchant ainſi de ſe coller les unes aux autres. C'eſt encore l'eau qui

diſſout tout ce qu'il y a d'inutile & de viſqueux, & qui imbibe pluſieurs ſortes de particules terreſtres, ſalines, ſulphureuſes, & les entraîne hors du corps par les couloirs convenables. Il paroît de là que le défaut d'humidité & de mouvement, eſt la ſource d'une infinité de maladies.

Cela conſidéré, il eſt aiſé de voir la raiſon pourquoi les buveurs d'eau (bien entendu que ce ſoit de celle qui a les qualités requiſes) ſe portent beaucoup mieux & vivent plus long-tems que ceux qui boivent de la bierre & du vin. C'eſt même l'eau qui leur donne ordinairement meilleur appetit & plus d'embonpoint que n'en ont les autres, comme l'a remarqué *Fouſeca*, dans ſon Traité de la Conſervation de la Santé, page 51. En effet l'eau eſt une liqueur très-propre pour la diſſolution des alimens, pour l'extraction des parties chyleuſes, & pour faire entrer & conduire le ſuc nourricier dans les pores intérieurs

des parties. Enfin l'eau d'éterge fort bien & promptement la mucoſité viſqueuſe & ténace qui enduit les parois glanduleuſes de l'eſtomac & du Duodenum, donnant ainſi de la facilité aux ſucs diſſolvans (qui ſuintent dans ces parties & qui ſont les ſources de l'appetit & de la digeſtion) à pouvoir ſe mêler en plus grande abondance aux alimens pour les réduire en bon chyle. Il ne faut pas croire, au reſte, ſuivant l'opinion commune, que l'eau qu'on boit en mangeant des fruits qui fermentent dans l'eſtomac, faſſe du mal en cette occaſion : car nous voyons que la plus grande partie des Portugais, des Eſpagnols & des François boivent de l'eau pour leur boiſſon ordinaire, & cependant ils mangent une très-grande quantité de ces fruits pendant l'été, ſans en reſſentir la moindre incommodité. Outre cela les buveurs d'eau ont les dents beaucoup plus fermes & plus blanches, la pourriture & la carie des dents étant une ſuite

du ſcorbut, dont la boiſſon de l'eau pure empêche la naiſſance, parce qu'elle purge le ſang des impuretés qui s'y rencontrent, & les fait ſortir facilement par les couloirs qui leur ſont appropriés. D'ailleurs, les buveurs d'eau ſont beaucoup plus diſpos dans toutes les fonctions, tant du corps que de l'eſprit, que ceux qui boivent de la bierre; car il eſt un grand nombre de bierres qui engendrent des ſucs groſſiers, peſans, épais & viſqueux, qui ont bien de la peine à paſſer par les petits tuyaux du cerveau & des nerfs; & c'eſt ce qui occaſionne la langueur du corps & fait qu'on ne ſent point dans ſes membres cette diſpoſition & cette vigueur pour le ſentiment & le mouvement. Plus donc la boiſſon de l'eau pure & ſimple ſe trouve convenable à la ſanté & à la vie, plus, dis-je, eſt-il étonnant que les habitans des pays du Nord, comme de l'Allemagne, des Pays-Bas, &c. aient une ſi grande averſion pour cette boiſſon ſa-

lutaire, que les autres Nations chériſſent tant. Il eſt sûr cependant que les bierres, & particulierement celles qui ſont trop épaiſſes & trop nourriſſantes, donnent accès à pluſieurs maladies très-conſidérables, ſur-tout ſi l'on joint ordinairement à cette boiſſon celle d'une grande quantité d'eau-de-vie ; il ſeroit beaucoup plus à propos de s'accoutumer à boire de l'eau & de la bierre pure, ou mêlée avec du vin, ſuivant les divers tempéramens.

Après avoir montré que l'eau eſt un excellent préſervatif contre toutes les infirmités qui peuvent nous menacer, il me reſte maintenant à examiner quelle eſt l'étendue de ſon pouvoir & de ſa vertu pour la guériſon des maladies. Je remarque en premier lieu que les Médecins diviſent toutes les maladies en aiguës & en chroniques. Parmi les aiguës les principales ſont les fievres, qui ne ſont autre choſe que des augmentations de mouvemens, tant en véhémence qu'en viteſſe,

dans les parties ſolides ou fibres, de même que dans les fluides ; & ces augmentations ſe terminent de différentes manieres ; ſçavoir, ou en ſurmontant la cauſe morbifique, & c'eſt alors que la ſanté revient, ou en détruiſant notre corps, d'où la mort s'enſuit, ou bien en dérangeant & en corrompant ſes parties ; & c'eſt de là que naît une diſpoſition à d'autres infirmités. En effet la nature, dont le deſſein eſt de nous guérir, & qui en vient à bout le plus ſouvent, ne ſçait cependant quelquefois comment s'y prendre, & produit les maladies & même la mort. On ne doit, au reſte, nullement confondre avec l'ame raiſonnable ce que j'appelle ici la nature, par laquelle j'entens ce mécaniſme très-ſage que Dieu a établi dans notre corps, & qui agit par des puiſſances & des forces mécaniques & néceſſaires qui lui ſont naturelles ; ainſi donc pendant le tems que ces augmentations de mouvemens font leur cours ordinaire & limité,

&

& que l'art ne ſçauroit les arrêter ; pendant ce tems, dis-je, le Médecin ne peut faire autre choſe que de fournir à ces mouvemens une matiere qui leur ſoit convenable. Car cette augmentation eſt jointe en même tems à une grande chaleur, qui diſſipe extrêmement le fluide ſi néceſſaire & ſi ami de la vie, c'eſt pourquoi il faut le remplacer. En effet, ce mouvement qui ſe trouve augmenté dans les fievres, ne ſçauroit, ſans le ſecours d'une ſuffiſante quantité de liquide, lever les obſtructions, réſoudre & diſcuter les ſtagnations inflammatoires des humeurs, ni chaſſer ce qui eſt nuiſible. Il paroît donc de là qu'il n'y a rien de plus convenable dans ces fievres, que de boire de l'eau & même en quantité ; car c'eſt l'unique ſoulagement des fébricitans, & le meilleur reméde qu'on puiſſe leur donner. C'eſt pourquoi Hippocrate & les autres Auteurs louent ſi fort l'uſage de la tiſane dans le traitement de ces maladies : & c'eſt ſou-

vent avec ce ſeul ſecours, en y joignant le repos & une chaleur modérée, que des fiévres très-conſidérables ſe guériſſent ſans Médecins & ſans aucun autre reméde. En effet, le Médecin ne peut guére faire autre choſe dans cette occaſion, ſi ce n'eſt qu'il doit auſſitôt & dans le commencement de la maladie, faire ſaigner ſon malade s'il a trop de ſang, ou bien lui donner un vomitif, ſi le ſiége du mal eſt dans l'eſtomac; ou lui faire prendre un ſudorifique, pour chaſſer tout d'un coup le venin ſubtil répandu dans la maſſe du ſang. Pendant le reſte du cours de la fiévre, il ne faut donner au malade que des remédes qui temperent le ſang, des humectans & des médicamens qui entretiennent la tranſpiration inſenſible. Il faut cependant avoir attention que la boiſſon ne ſoit pas trop froide, ſur-tout vers le tems des criſes & lorſqu'on craint l'inflammation dans les premieres voies, non plus que durant

le frisson, quand les parties externes sont resserrées : mais il faut attendre le tems qu'on s'apperçoive d'une disposition à la diaphorese ; & c'est alors qu'il faut toujours donner beaucoup à boire au malade.

A l'égard des maladies chroniques, elles viennent le plus souvent de l'obstruction des glandes & des visceres, de l'abondance & de l'impureté des humeurs & de leur stagnation dans les gros vaisseaux : la raison & l'expérience nous enseignent donc, qu'il faut ôter tous ces obstacles pour venir à bout de ces maladies : or on ne sçauroit imaginer de reméde plus propre pour y réussir que l'eau commune. Tout le monde convient, & l'expérience prouve très-clairement, que les eaux minérales, tant chaudes que froides, font des merveilles dans la cure des maladies chroniques : cependant les bons effets de ces eaux sont dus particulierement à la quantité de l'eau simple, & à la fluidité qu'elle procure aux humeurs :

car ce feroit en vain qu'on donneroit dans cette occafion, l'efprit minéral volatil & le fel alcali que les eaux minérales contiennent, fi l'on n'y joignoit en même tems une fuffifante quantité d'eau. En effet, les eaux de fource, pourvû qu'elles foient pures & légeres, quelque privées qu'elles foient d'ailleurs des ingrédiens des eaux minérales, ne laiffent pas d'avoir beaucoup de vertus pour la guérifon des maladies chroniques : & l'on voit en plufieurs endroits, quantité de fontaines qui font très-recommandables par leurs effets falutaires, dont la caufe, tout bien confideré, doit être uniquement attribuée à la bonté de l'eau feule ; ce qui n'étant point compris par de certains Médecins peu éclairés, ils attribuent à ces fources je ne fçai quels ingrédiens qu'ils tirent de la terre ou de l'air. On doit mettre particulierement de ce nombre les fontaines de Schleufing, dans la Principauté de Henneberg, qui n'ont autre cho-

ſe que de l'eau pure & ſubſtile, rem plie d'une grande quantité d'air & de matiere étherée; ces eaux conviennent à la plûpart des maladies chroniques, & font du bien principalement à ceux qui ſont incommodés de la gravelle, de la goute, du rhumatiſme, du ſcorbut & de langueur de membres; outre cela, comme elles rendent la fluidité aux humeurs, elles rétabliſſent auſſi le cours des régles & des hémorrhoïdes.

Il me reſte encore à montrer que l'eau commune eſt le reméde univerſel, qui ne convient pas ſeulement à toutes ſortes de conſtitution; mais outre cela qui remplit toutes les indications dans les maladies. Je dis donc en premier lieu, que l'eau eſt bonne pour tous les tempéramens; car dans les perſonnes ſanguines, chez qui la capacité des vaiſſeaux prête & s'agrandit facilement, & qui d'ailleurs en ont quantité de très-petits, l'eau facilite & accélere la circulation du ſang, qui ſans cela, circuleroit plus

lentement & avec plus d'embarras; & formeroit ainſi des ſtagnations dans les viſceres. Quant aux perſonnes bilieuſes, chez qui les humeurs ſont en grand mouvement, l'eau tempere leur trop grande chaleur, en ce que, rendant la tranſpiration plus libre, elle fait ſortir les particules ſulphureuſes & chaudes par les conduits excrétoires de la peau, qui ſont alors très-ouverts. D'un autre côté, elle fait un bien infini aux mélancoliques & aux phlegmatiques, en délayant le ſang épais, & diſſolvant la viſcoſité des humeurs. Outre cela, l'eau convient à toutes ſortes d'âges. En effet, comme les enfans à la mamelle tombent ſouvent dans des maladies très-fâcheuſes, cauſées par la viſcoſité & l'acrimonie du lait, nous voyons par expérience, qu'outre les abſorbans, les délayans aqueux pris chaudement, ſont d'un très-grand ſecours dans tous ces cas. Pendant la jeuneſſe, à cauſe de l'abondance du ſuc nourricier & de l'épaiſſiſſe-

ſhent des humeurs, il arrive quantité de différens maux, tels que ſont les catarrhes & les maladies de la peau : & l'on ſçait par expérience que les délayans pris en infuſion, ſont excellens pour toutes ces incommodités. Il en eſt de même des infirmités qui attaquent l'âge viril, & même la vieilleſſe, dans toutes leſquelles la boiſſon de l'eau eſt très-convenable. Car l'âge viril eſt fort ſujet aux inflammations & aux fiévres, & la vieilleſſe eſt attaquée de ces incommodités qui proviennent des obſtructions : or je ne vois pas aſſurément, qu'il y ait de meilleur reméde dans toutes ces maladies, que de l'eau, ſoit qu'on la boive chaude ou froide. La pratique nous apprend encore, combien de fâcheux accidens la ſuppreſſion des hémorrhoïdes & des regles, attire tous les jours aux hommes & aux femmes, & je ſçai certainement & par expérience, que les délayans entretiennent dans un bon ordre ces ſortes de flux, qui ſont

ordinaires & salutaires au corps.

Tout le monde est convaincu que la pléthore, ou la trop grande abondance de sang, est une source féconde de plusieurs maladies; mais il n'y a rien de meilleur pour la prévenir que de boire de l'eau chaude, ou des infusions d'herbes : car l'eau, en dissolvant la viscosité des humeurs, empêche qu'il ne se puisse engendrer & amasser une trop grande abondance de sang. La boisson de l'eau, en quantité, n'est pas moins utile pour corriger & détruire la cacochymie des humeurs; car elle entraîne & fait sortir très-promptement par tous les émonctoires convenables, les parties impures & salines, qui sont des excrémens du sang. Outre cela, cette boisson tient ouverts tous les endroits par où le corps s'évacue, & fait sortir comme il faut les choses inutiles & les ordures : elle tient le ventre libre, & rend les excrémens liquides : elle débarrasse les conduits de l'urine, en les lavant & nettoyant,

elle empêche la concrétion & la formation de la pierre ; elle aide d'ailleurs parfaitement bien la transpiration insensible, qui est la plus salutaire de toutes les évacuations : & si l'estomac est plein d'un amas de mauvaises humeurs, une quantité considérable d'eau chaude avalée, l'évacue le plus souvent trés-promptement. Enfin, l'eau est le véhicule le plus convenable pour tous les médicamens. Les remédes antiscorbutiques, & ceux qui sont destinés à enlever les impuretés du sang, s'ils sont du nombre des végétaux, ne produiront pas grand effet pour corriger les humeurs vicieuses, à moins qu'avec le secours de l'eau, leur vertu répandue dans des infusions ou des décoctions, ne pénétre dans le sang, & jusqu'aux derniers recoins des vaisseaux. En un mot, par tout & dans toutes les maladies où il faut se servir de remédes altérans ou évacuans, ou apéritifs, ou résolutifs ; dans toutes ces occasions, dis-je, l'eau est

toujours & en tout tems d'un très-grand & très-prompt ſecours. Bien plus, la nutrition de notre corps ne ſçauroit ſe faire comme il faut ſans le ſecours de l'eau; car elle eſt le véhicule le plus propre pour le ſuc nourricier, qu'elle tranſporte juſqu'aux derniers & plus petits pores des parties.

Enfin, il eſt à propos d'avertir ici, que ceux qui ne ſçauroient avoir de l'eau bonne & pure, doivent avoir ſoin de recueillir celle de pluie, ou ſe ſervir à ſa place de celle de riviere, & s'ils ne peuvent avoir de l'une ni de l'autre, ils faut qu'ils diſtilent leurs eaux impures pour les rendre meilleures, ou qu'ils les corrigent en les faiſant bouillir avec de la corne de cerf brûlée. C'eſt aſſurément un très-grand don de la nature dans une Ville, ou dans une Province lorſqu'on y trouve de bonnes Fontaines, qui valent mieux que le plus précieux de tous les remédes.

FIN.

TABLE DES MÉMOIRES

Contenus dans cet Ouvrage.

MEMOIRE I.

NOUVELLES Expériences faites en Siléſie, ſur les moyens d'augmenter ou de multiplier le Bled. Page 1

II.

Nouvelle Méthode de guérir la Goute, par le Sieur Conrad-Barthol Behrens. 9

III.

Nouvelle Méthode d'améliorer les Terres ſtériles, pierreuſes & ſablonneuſes. 24

I V.

Or Végétable, par Phil. Jac. Sachs à Lewenheimb. Page 28

V.

Or Chimique, ou Transmutation des Métaux imparfaits en Or, par Phil. Jac. Sachs à Lewenheimb. 35

V I.

Description d'une Fontaine brûlante & Médicinale de Pologne, par Conrad, premier Médecin de la Reine, avec l'Explication du Phénoméne, par M. Denys. 52

V I I.

Réflexions sur l'origine des Nations, tirées de leur Langage, par G. G. L. 59

V I I I.

Nouvelle maniere de dessaler l'Eau de la Mer, tirée de la Collection de Breslaw, Juillet, An. 1715. 105

I X.

Quelques Indications du Déluge Univer-

sel en Suéde, par Emanuel Suedenborg. Page 109

X.

Essai Physico-Mathémathique sur la maniere de trouver la hauteur de l'Atmosphére. 117

XI.

Dissertation sur la Pierre Philosophale; par Hensing. 121

XII.

Mémoire sur les Sirenes, les Tritons & autres Monstres Marins, par Thomas Bartholin. 155

XIII.

Moyen de rendre la parole & l'ouye aux Muets & aux Sourds, par Pierre de Castro, avec des Observations, par Philip. Jac. Sachs à Lewenheimb. 167

XIV.

Nouvelle espéce de Lampe, par Jean-

Christophle Sturnius. Page 188

XV.

Reméde pour l'Atrophie de l'Œil, avec des Observations, par Joach. Georg. Elsnerus. 192

XVI.

De la situation de la Scythie du tems d'Herodote, par T. S. Bayerus. 211

XVII.

De l'Elan, & d'où vient qu'il est sujet au mal Caduc. 259

XVIII.

Maniere d'enlever & de renouveller l'Ecorce des Arbres. Par J. L. Frisch. 262

XIX.

Expérience sur la Congélation, par le D. S. Reisel, tirée des Mélanges Curieux de la Nature. An. 2. Obs. 177. 265

XX.

Question dans laquelle on examine s'il est

possible de ressusciter une Plante de ses Sels, Extraite d'Olaus Borrichius. Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, p. 78, 79. Page 267

XXI.

Personnes qui ont mangé des Araignées sans en être incommodées. Ce fait est rapporté dans les Mélanges des Curieux de la Nature, Ann. 2. Obs. xx. Par Sim. Scholzius. 270

XXII.

Idiosyncrases extraordinaires. Par Sim. Scholzius. Mêlange des Curieux de la Nature. An. 2. Obs. xi. 271

XXIII.

Curiosités naturelles des Isles de Ferôé; Par Th. Bartholin. Act. de Copenhague, vol. 1. p. 86. &c. 273

XXIV.

Observation pratique sur une inflammation de l'Oeil, accompagnée de la carie de l'Orbite, par M. Cou. Holtzen;

dorf. Tirée des Mélanges de Berlin. Vol. 2. p. 65. 296

XXV.

Nouveau remede antiépiletique & ſedatif ; tiré de la Collection de Breſlaw, An. 1713. p. 561. 300

XXVI.

Diſſertation ſur la nature & les propriétés des différentes Eaux. 310

Fin de la Table.

h.

£2.10

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 102173181